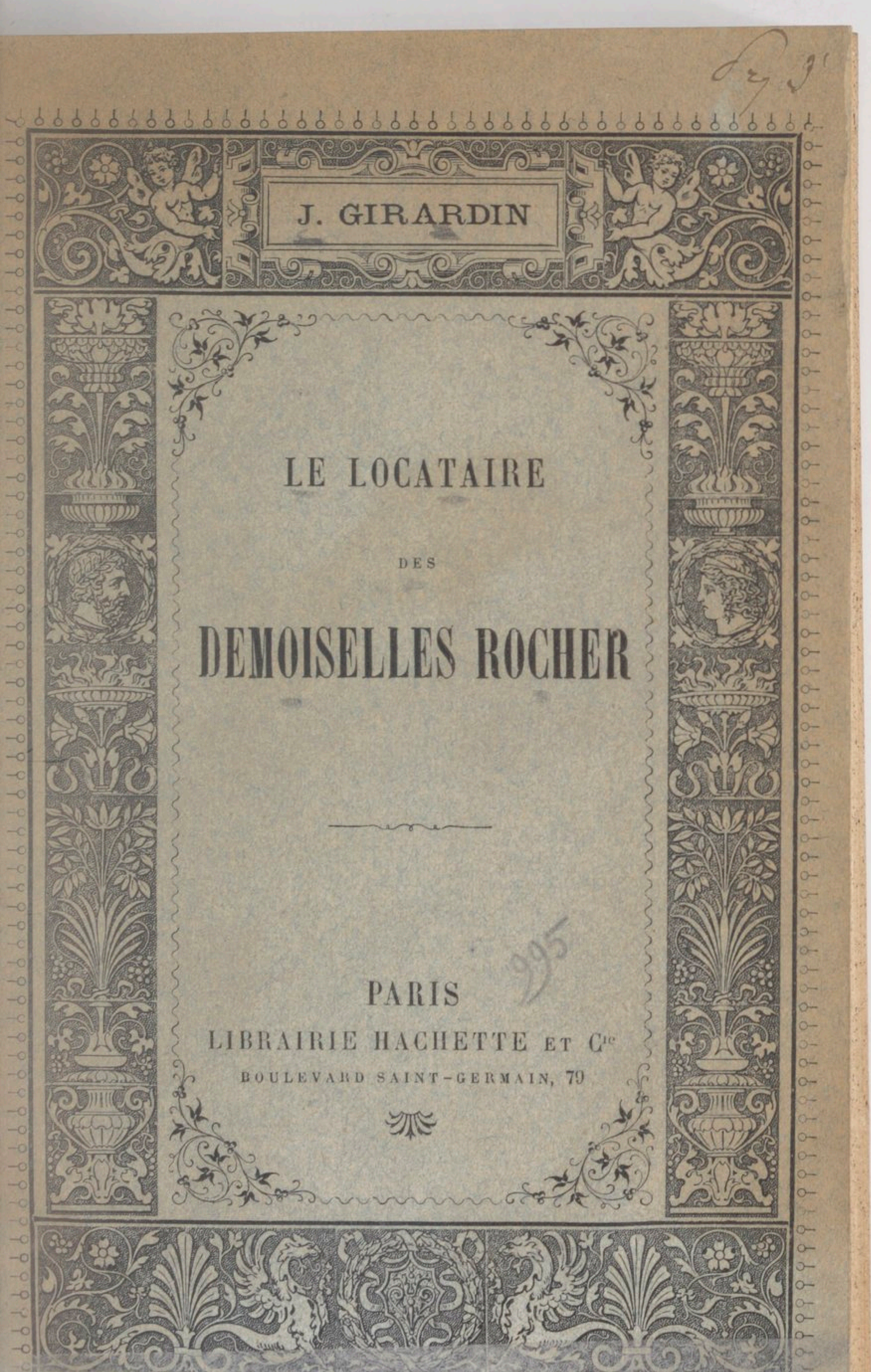


Le Locataire des demoiselles Rocher, par J. Girardin









J. GIRARDIN

LE LOCATAIRE DES DEMOISELLES ROCHER

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

PRIX : 3 FRANCS

LE LOCATAIRE

DES

DEMOISELLES ROCHER

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

LE LOCATAIRE

DES

DEMOISELLES ROCHER

PAR

J. GIRARDIN

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1881

A

M. ALEXANDRE SURELL

AUTEUR DU LIVRE « DES TORRENTS »

COMME SOUVENIR D'UNE VIEILLE ET FIDÈLE AMITIÉ

J GIRARDIN.

LE LOCATAIRE

DES DÉMOISELLES ROCHER

I

Oh! que c'est long, sept heures de chemin de fer et trois heures de diligence, surtout lorsque le temps est sombre et triste, et que l'on a le cœur gros et l'esprit inquiet et tourmenté! La pluie, qui menaçait depuis le matin, avait commencé à tomber au moment où j'étais descendu de wagon, à la station de Louvencourt, pour monter dans la patache d'Orgeval-sur-Mérelle.

J'étais sur le siège, à côté du conducteur. Jamais de ma vie je n'ai rencontré un homme aussi taci-

turne. Enveloppé dans un manteau à quatre pèlerines, il en avait relevé le collet, qui avait bien six pouces de haut, et avait tiré sa casquette de loutre jusque sur ses yeux.

Quelquefois, quand la patache franchissait une rigole de la route, il y avait une violente secousse, et nous éprouvions un brusque mouvement de tangage; le nez du conducteur apparaissait tout à coup entre les deux pointes du col, et disparaissait soudain jusqu'à la première rigole. C'est tout ce que je vis de sa figure depuis Louvencourt jusqu'à Orgeval. On aurait dit qu'il avait fait vœu de regarder tout le temps les oreilles de ses chevaux. Quand je lui adressais la parole, il ne tournait même pas la tête, et ne me répondait que par des grognements inarticulés. Forcé de me suffire à moi-même, je me mis à réfléchir, et, pour me distraire autant que possible, je cherchai à me figurer ce que c'était qu'Orgeval, où je m'en allais, de ce pas, pour noircir du papier dans un bureau, à raison de douze cents francs par an.

Le pays était d'une platitude et d'une monotonie à faire pleurer; l'horizon tout autour de nous était rétréci par les hachures fines et serrées de la pluie; le silence du conducteur me pesait: aussi mes idées prirent-elles la couleur du temps. Alors je me repré-

sentai une méchante petite ville de province, triste, rechignée et ennuyeuse, des collègues ennuyeux et rechignés, un chef de bureau chauve et exigeant, et un sous-directeur superbe et intraitable. Je ne m'inquiétais pas de ce que pouvait être le directeur, vu que ce potentat habite le chef-lieu du département, et ne communique avec les petits employés que par l'intermédiaire du sous-directeur.

II

Chaque fois qu'un clocher apparaissait, à demi noyé dans la pluie, je me penchais en avant pour mieux voir, et je ne pouvais pas m'empêcher de demander au conducteur :

« Est-ce que c'est Orgeval? »

Il secouait la tête d'un mouvement maussade, sans quitter du regard les oreilles de ses chevaux.

Humilié, abattu, attristé, j'avais fini par m'engourdir dans mon coin, et même je m'endormis tout à fait, de fatigue, de chagrin et d'ennui. Dans mon lourd sommeil, je me revoyais à la gare avec mon tuteur, qui, pour la première fois depuis que je le connaissais, paraissait presque ému ; sa moustache grise de vieux soldat avait des tressaillements con-

vulsifs. C'était une chose si extraordinaire, que j'en étais profondément troublé. En même temps, j'étais moitié content de voir du nouveau et de voler de mes propres ailes, moitié effrayé de me lancer dans l'inconnu, parmi des indifférents. J'éprouvais un véritable remords de n'avoir pas su dire à mon tuteur à quel point je l'aimais, et quelle reconnaissance j'éprouvais au fond du cœur. C'était un vieux capitaine en retraite qui n'avait pas d'autre fortune que sa pension, et qui, me voyant orphelin, m'avait adopté, quoique je ne fusse pas son parent. Il avait un peu connu mon père au régiment, l'année qui avait précédé sa mise à la retraite, et il avait trouvé tout naturel, me voyant seul au monde, de me ramasser et de m'élever « en souvenir du drapeau ».

Il se faisait, je ne sais pourquoi, un véritable point d'honneur d'avoir toujours l'air chagrin, le maintien rigide et la voix rude. Il détestait les compliments, les phrases sentimentales, et avait une véritable horreur des remerciements. Il m'imposait toujours silence lorsque j'ouvrais seulement la bouche pour lui parler de sa bonté. N'importe, j'aurais dû braver sa défense et forcer la consigne, et je me reprochais de ne l'avoir pas fait ; mais il faut que j'avoue qu'il me faisait un peu peur.

Je me revoyais, en songe, debout devant le comptoir aux bagages, tenant mon billet à la main, et attendant que l'employé voulût bien s'occuper de ma malle. Une larme me roula sur la joue. Mon tuteur me toucha l'épaule de la pomme de sa canne, et me dit d'une voix un peu tremblante : « Un homme ne pleure pas. Renfonce-moi ça. Surtout, pas de dettes! Crève de faim s'il le faut, mais pas de dettes! Allons, embrassons-nous, une fois n'est pas coutume! »

En me retournant pour l'embrasser, je vis avec surprise qu'il avait sur les épaules un grand manteau à quatre pèlerines, dont le collet relevé ne laissait passer que le bout de son nez. « Où donc, me demandai-je, a-t-il pu prendre ce manteau, lui qui est toujours en redingote, même par les froids les plus piquants? En vérité, on dirait que c'est le manteau du conducteur taciturne! Mais alors... »

Tout à coup une secousse épouvantable me jette à droite, une seconde secousse me rejette à gauche, et je me réveille tout effaré. Nous roulons lentement sous une voûte sonore, et nous débouchons dans une cour d'hôtel où la patache s'arrête. La pluie tombe toujours.

« Où sommes-nous? »

Le conducteur ne daigne pas me répondre un seul

mot. Du haut de son siège, il jette les guides à un garçon d'écurie tout ruisselant d'eau comme un triton, dégrafe le tablier de cuir et descend lourdement.

« Mais enfin, où sommes-nous? »

Cette fois, c'est au triton que je m'adresse. Le triton lève la tête, et me répond facétieusement :

« Où diable serions-nous, si nous n'étions pas à Orgeval? Chienne de pluie, va! »

Alors il se met en devoir de dételer les chevaux, et moi je me décide à descendre.

III

Une fois descendu, je regarde autour de moi pour chercher un refuge contre la pluie, et je me sauve sous un appentis. De là je pourrai surveiller les gens qui débouclent la bâche en maugréant contre la pluie. Je suis pénétré de l'idée que quelqu'un, soit par erreur, soit de dessein prémédité, fera disparaître la malle qui contient tous mes biens terrestres.

En face de moi, à une fenêtre du premier étage, un commis voyageur fume sa pipe d'un air ennuyé. Juste au-dessous du commis voyageur il y a une ins-

cription en lettres noires qui dit : *Salle à manger du Lion d'Or. Table d'hôte à six heures et demie.* Aux deux fenêtres de la salle à manger, des messieurs regardent dans la cour, d'un air ennuyé, le nez aplati contre les vitres. Un gros chien borgne bâille d'ennui dans sa niche.

Enfin, voilà ma malle ! En vérité, ces gens sont fous de bousculer ainsi une malle toute neuve ! Bon ! les voilà maintenant qui s'arrêtent à causer sous la pluie ; tous mes effets seront perdus. Hé, psitt, par ici !

Un des hommes regarde de mon côté, et, malgré mes signaux désespérés, on emporte la malle du côté du *bureau*. Je me précipite, et j'arrive juste à temps pour voir le triton facétieux déposer mon bien aux pieds d'une dame imposante, qui est la maîtresse du *Lion d'Or*.

« Une chambre ? me dit aussitôt un maître d'hôtel, qui grelotte sous un habit noir terriblement fripé.

— Donnez le numéro 17, » dit la dame imposante d'un ton péremptoire.

Je n'ose la contredire, et je me laisse, par timidité et par bêtise, inféoder pour la nuit à l'hôtel du *Lion d'Or*, qui est le premier hôtel d'Orgeval, et par conséquent le plus cher.

Au moment où j'avais reçu ma nomination pour Orgeval, mon tuteur avait remué ciel et terre pour avoir des informations. Il avait fini par mettre la main sur un marchand de toile qui allait quelquefois faire des achats dans la vallée de la Mérelle. D'après les conseils du marchand de toile, mon oncle m'avait recommandé de me faire conduire à la *Sirène*, « où l'on est aussi bien, si ce n'est mieux qu'au *Lion d'Or*, et où l'on paye moins cher ».

« Si tu évites toutes les dépenses inutiles, m'avait dit bien des fois mon tuteur, tu pourras commencer tout de suite à faire de petites économies. En faisant des économies, un homme n'amasse pas seulement de l'argent, mais de la sécurité et de l'indépendance. On a beau être un parfait honnête homme, on n'est pas heureux si l'on est trop gêné dans ses mouvements. On manque une foule de bonnes occasions, par exemple celle de rendre service à propos. Donc, tu descendras à la *Sirène*. »

Et je débutai par descendre au *Lion d'Or*.

Je me consolai facilement, trop facilement, de mon échec, en pensant que je réussirais bien à me rattraper sur autre chose.

En attendant, je dînai fort mal, au bas bout de la table, et je dormis encore plus mal dans un lit dont

les traverses criaient au moindre mouvement, et dont les draps étaient humides.

J'avais remarqué, en entrant dans ma chambre, qu'elle exhalait une odeur d'écurie très caractérisée, et je l'avais fait timidement observer au garçon. Il m'avait répondu d'un air dégagé que « ça se sentait à peine, et qu'on s'y habituait tout de suite ». Et je m'étais contenté de cette réponse.

Dès que je parvenais à m'assoupir entre mes draps humides, j'étais réveillé en sursaut par des bruits singuliers. Un cheval enrhumé s'ébrouait toutes les dix minutes, et plusieurs autres chevaux, qui s'ennuyaient sans doute, martelaient le sol de leurs sabots ferrés, pour se distraire. On m'avait logé sans façon juste au-dessus de l'écurie.

IV

Je me levai le lendemain d'assez méchante humeur, comme un homme pauvre qui vient de faire une dépense inutile, et qui n'en a même pas pour son argent. Pour rompre le plus tôt possible toutes relations avec l'hôtel du *Lion d'Or*, je résolus de me mettre tout de suite à chercher un logement.

Tout en faisant ma toilette, j'aperçus, collée à la cheminée, près de la glace, une petite pancarte qui portait en tête, en grosses lettres bien lisibles : *Avis à MM. les voyageurs*. Comme le corps même de la pancarte était imprimé très fin, et qu'elle était collée très haut, je ne me donnai pas la peine de monter sur une chaise pour la lire, et j'eus grand tort.

La pluie avait cessé pendant la nuit ; un joli soleil éclairait une moitié de la cour du *Lion d'Or* ; ma mauvaise humeur se dissipa bien vite.

« Après tout, me dis-je, si fort que l'on m'écorche, on ne me demandera toujours pas cent francs ! »

Si je prenais si facilement mon parti de ma mésaventure, c'est que j'avais en poche une petite somme assez rondelette, composée de mon indemnité de route et d'un petit magot que m'avait remis mon tuteur avant mon départ. J'avais de quoi faire largement mes débuts dans la vie.

On se lève de bonne heure en province, et quoiqu'il ne fût encore que sept heures et demie, toutes les boutiques étaient ouvertes ; les gens balayaient le devant de leurs portes, ou bien faisaient la causette, d'un trottoir à l'autre, en costume du matin.

Comme Orgeval est une toute petite ville, j'étais sûr d'avance que mon bureau ne serait jamais à une

grande distance de mon logement, et je ne m'inquiétai pas, pour le moment, de savoir où était la résidence officielle de notre administration.

Je flânais par les rues, le nez en l'air, en quête d'écriteaux. Après avoir battu le quartier du *Lion d'Or* sans rien trouver qui pût me convenir, je traversai sur un vieux pont de bois la Mérelle, qui coupe la ville en deux. La Mérelle est une rivière de largeur moyenne, mais très profonde. Pour le moment, elle roulait des eaux jaunâtres et troubles, et charriait une grande quantité de paille hachée qui semblait provenir d'une paillasse hors de service, et, avec la paille, quantité de détritus domestiques.

V

Comme ma promenade matinale m'avait aiguisé l'appétit, j'entrai, sur les neuf heures, dans une petite crèmerie très proprette ; tout en déjeunant d'un grand bol de lait et d'un croûton de pain, je fis causer la femme qui servait les pratiques. Elle m'indiqua un joli logement de garçon à louer, dans la maison d'en face, chez les demoiselles Rocher.

« Mais il n'y a pas d'écriteau, lui dis-je, après

avoir longuement regardé la maison d'en face.

— A bon vin point d'enseigne, me répondit la femme en souriant. Les demoiselles Rocher ne mettent jamais d'écriteau, et leur logement se loue toujours aussitôt qu'il est vacant. Je m'étonne même qu'il soit à louer : c'est sans doute que le nouveau professeur n'est pas encore arrivé. »

Craignant d'être devancé par le nouveau professeur, je traversai rapidement la rue et je pénétrai dans le magasin des demoiselles Rocher, qui faisaient le commerce de la mercerie.

Le magasin des demoiselles Rocher était si propre et si luisant, que je jetai furtivement un regard inquiet sur mes souliers.

Car, si le soleil avait reparu, la boue était restée. A Orgeval, comme je pus m'en convaincre par expérience, la boue sort d'entre les pavés avec une facilité et une abondance déplorables ; mais elle n'y rentre jamais, sous aucun prétexte ; elle aime mieux se transformer en poussière quand le temps redevient beau.

VI

Les demoiselles Rocher avaient l'air de deux épreuves photographiques d'une même personne, tirées à quinze ans de distance. L'épreuve numéro 1 remontait évidemment à l'enfance de l'art photographique; le dessin et le modelé laissaient beaucoup à désirer. L'épreuve numéro 2, tirée à une époque plus rapprochée de nous, avait les traits mieux dessinés; on aurait même pu croire que le photographe y avait fait cà et là quelques retouches intelligentes. Le numéro 1 pouvait avoir soixante-cinq ans, et le numéro 2 cinquante bien sonnés. Les deux épreuves portaient lunettes, de bonnes grosses lunettes à verres presque ronds, avec de solides montures en argent.

Lorsque j'ouvris la porte, une petite sonnette invisible se mit à carillonner, et les deux paires de lunettes me couchèrent en joue. Je me sentis très gauche, et je ne pus m'empêcher de balbutier un peu en exposant ma requête.

Je m'étais adressé tout naturellement à mademoi-

selle Rocher l'aînée, supposant que c'était le chef de la famille.

« Ces choses-là regardent Fillette, » me dit-elle, en me faisant un signe de tête pour me renvoyer à sa cadette.

Et sans perdre une minute de son temps, elle se remit à tricoter avec une activité prodigieuse.

Si les deux paires de lunettes ne m'avaient pas inspiré une terreur salutaire, j'aurais été saisi d'un fou rire d'écolier au seul contraste du nom de Fillette et de la personne qui le portait. Je me figurai par la pensée un grand adolescent de vingt ans qui porte encore son habit de première communion. Si comique que fût le rapprochement, il ne me fit pas rire, et je m'en applaudis encore à l'heure qu'il est.

VII

Avec une admirable précision, Fillette m'interrogea sur mes goûts, sur mes habitudes, sur ma famille, sur mon rôle dans la société, sur mes intentions, sur les personnes que je comptais recevoir.

A chacune de mes paroles, elle disait : « Bien ! » et lançait du côté de sa sœur un regard que sa sœur

lui renvoyait aussitôt, sans cesser de tricoter.

« C'est moi qui prends les renseignements, me dit Fillette, mais c'est Petite-Mère qui décide. Ou plutôt, reprit-elle, en réponse à un mouvement de tête de sa sœur, nous nous décidons après avoir consulté l'oncle Vincent. »

Involontairement, je tournai mes yeux du côté d'une petite porte vitrée qui s'ouvrait au fond du magasin. Je m'attendais à y voir apparaître Mathusalem en personne.

« L'oncle Vincent n'habite pas avec nous, me dit Fillette, qui avait suivi mon regard, mais il vient nous voir tous les jours, quelque temps qu'il fasse.

— Quelque temps qu'il fasse, reprit Petite-Mère avec orgueil, un homme de quatre-vingts ans ! »

Elle était aussi fière du grand âge de son oncle qu'une noble dame eût dû l'être de ses quartiers de noblesse. Ce sentiment me toucha.

« Quand pourrai-je venir chercher votre réponse ? » demandai-je à Fillette.

Fillette regarda sa sœur, comme pour lui passer la parole.

« L'oncle Vincent, me dit Petite-Mère en posant son tricot sur le comptoir, nous fait toujours sa première visite de midi à une heure. Si vous voulez

prendre la peine de repasser vers une heure, nous serons en mesure de vous faire savoir ce qu'il aura décidé.

— Et même, ajouta Fillette, si vous venez avant une heure, vous pourrez le voir et causer avec lui. »

Petite-Mère fit un signe d'approbation et reprit, toujours avec le même orgueil :

« L'oncle Vincent est un homme à connaître ! »

VIII

Je m'engageai à revenir vers une heure moins le quart.

« Pardon, monsieur, me dit Petite-Mère au moment où je me levais pour partir, il y a une chose qu'il faut que nous vous disions. Jusqu'ici, vous n'êtes pas plus engagé envers nous que nous ne le sommes envers vous. Si donc, d'ici à l'heure convenue, vous trouvez quelque logement qui vous plaise, n'hésitez pas à le prendre. Nous savons qu'il y en a plusieurs de vacants du côté de votre bureau, dans le Quartier-Neuf, et nous vous engageons à les visiter.

— Je n'en ferai rien, répondis-je assez à l'étourdie.

— Vous auriez tort, me dit doucement Petite-Mère,

il ne faut jamais se décider si vite en affaires. Nous vous avons demandé un délai pour réfléchir; suivez notre exemple, et ne vous décidez que quand vous serez bien sûr de n'avoir pas de regrets.

— J'ai vu des logements toute la matinée, lui répondis-je, et je vous avoue que je suis fatigué de courir.

— C'est une mauvaise raison, me dit-elle d'un ton presque maternel. On ne doit pas se décourager si vite que cela, surtout à votre âge. »

Loin de m'offenser, cette petite leçon me fit un singulier plaisir. Il y avait là un témoignage d'intérêt, presque de sympathie, qui m'alla tout droit au cœur. J'étais un voyageur bien novice, puisque je venais de quitter pour la première fois notre petite ville de Saint-Bié et la maison de mon tuteur. Depuis la veille, j'avais le cœur serré de me sentir tout à fait seul et abandonné au milieu des indifférents. Le petit sermon de la vieille demoiselle me consolait des dédains du conducteur taciturne et de l'indifférence maussade du *Lion d'Or*.

IX

« Vous n'avez pas même vu la chambre! reprit

Fillette, non sans malice. Comment, sans l'avoir vue, pourriez-vous la comparer avec celles que vous allez visiter?

— Qu'à cela ne tienne, lui répondis-je en riant, je suis tout prêt à la voir! »

Ce n'est pas là la réponse qui m'était d'abord venue sur les lèvres. Mon premier mouvement avait été de lui dire :

« Qu'importe, puisque j'ai mis dans ma tête de loger chez vous et pas ailleurs? »

Mais Petite-Mère aurait trouvé que je n'avais guère profité de sa leçon, et je me serais bien gardé de dire quelque chose qui pût lui donner mauvaise opinion de moi. J'aurais eu pourtant de bonnes raisons à faire valoir pour expliquer et justifier cette réponse; mais c'étaient des raisons de sentiment, et les raisons de sentiment sont souvent très difficiles à déduire.

Il aurait fallu, par exemple, expliquer aux demoiselles Rocher des choses que je sentais très vivement, et dont je subissais l'influence, sans pouvoir encore les débrouiller. Il aurait fallu faire entrer en ligne de compte la sympathie subite que m'avaient inspirée les deux sœurs. Or la sympathie, quand elle naît soudainement d'un ensemble de cir-

constances presque insaisissable, est une chose que l'on rougit d'avouer, surtout quand on n'a encore aucune raison de croire qu'elle est réciproque.

Et puis, j'avais honte, à mon âge, de convenir que je me sentais perdu et effrayé dans mon isolement, comme un enfant dans les ténèbres, et que pour me rassurer je me jetais sur la première main qui avait l'air de se tendre vers moi.

Non ! je n'aurais jamais osé dire tout cela, quand bien même je l'aurais débrouillé sur le moment, comme j'ai pu le débrouiller depuis, à force d'y repenser. Je me contentai donc de répondre d'un ton dégagé :

« Qu'à cela ne tienne, je suis prêt à la voir !

— Zélie ! » dit Fillette en entr'ouvrant la porte vitrée.

Presque aussitôt je vis paraître une grande femme osseuse et robuste, qui n'était plus de la première jeunesse, ni même de la seconde. Elle demeura debout sur le seuil de la porte, essuyant après son tablier deux grands bras ridés, couleur de brique, qui avaient bien l'air de sortir d'un savonnage.

Tout en s'essuyant les bras avec une sage lenteur, Zélie m'examinait d'un air tranquille.

« Montre le logement à monsieur, » lui dit Fillette en lui adressant un petit signe de tête.

Zélie disparut un instant, reparut avec une clef à la main et me fit signe de la suivre.

X

Le petit escalier était aussi propre et aussi luisant que le magasin, et la chambre aussi luisante et aussi propre que l'escalier.

J'en fis compliment à Zélie, qui me répondit tranquillement :

« Il faut bien que ça soit comme ça, parce que… »

Elle coupa sans façon sa phrase sur le mot « parce que », la considérant sans doute comme aussi complète qu'on pouvait le désirer. Je remarquai bien vite qu'elle terminait volontiers sa phrase par le mot » parce que ». Je suppose que ce mot familier était le commencement d'une explication qu'elle se donnait à elle-même pour sa satisfaction personnelle, et où l'auditeur n'avait rien à voir.

« C'est comme une chambre de demoiselle ! » m'écriai-je involontairement.

Zélie, du coin de son tablier, frottait le marbre de

la cheminée, où elle avait sans doute deviné plutôt qu'aperçu quelque grain de poussière.

« Je profite, dit-elle, de ce que je suis montée avec vous, pour frotter ce petit coin-là, parce que... Quant à être une chambre de demoiselle, c'en a été une. Mesdemoiselles ont élevé une nièce qui occupait cette chambre-là, et qu'elles ont bien mariée, en la dotant, parce que...

— Est-ce qu'il y a longtemps que cette nièce est mariée? lui demandai-je, pour dire quelque chose.

— Attendez voir un peu; je ne suis jamais sûre des années, parce que... C'est juste un an avant l'entrée de M. Pierre dans un endroit où on fabrique des officiers pour mettre sur les bateaux.

— L'école de marine.

— C'est cela.

— Et qu'est-ce que c'est que M. Pierre?

— Un neveu de mesdemoiselles, qu'elles ont fait élever dans un collège, parce que... Il y a dix ans qu'elle est mariée.

— Alors il y a dix ans que cette chambre n'est plus une chambre de demoiselle?

— Tout juste; mais elle est restée meublée de même, et... vous verrez que ça redeviendra une chambre de demoiselle.

— Pourquoi ça? lui demandai-je avec curiosité.

— Mesdemoiselles font élever chez les dames Ursulines de Caen...

— Une autre nièce?

— Eh bien, non! celle-là c'est une petite-nièce, une orpheline.

— Quel âge a-t-elle? » demandai-je avec vivacité. Elle ne me plaisait qu'à moitié, cette petite-nièce qui se dressait tout à coup devant moi, toute prête à me faire déguerpir de *ma* chambre. Je désirais au moins savoir combien j'avais encore d'années de répit.

« Elle aura sept ans à la Chandeleur. Ainsi, il coulera de l'eau sous le pont avant qu'elle reprenne sa chambre. Si vous avez tout vu, nous allons descendre, parce que... »

XI

Il était dix heures.

Je ne devais prendre mon service que le lendemain; mais, désirant échapper le plus tôt possible à l'hospitalité du *Lion d'Or*, je pensai que je ferais bien d'aller voir mes collègues pour savoir où ils pre-

naient pension et pour déjeuner avec eux. D'ailleurs, j'avais promis aux demoiselles Rocher de visiter quelques logements dans le Quartier-Neuf, et, quoique décidé d'avance à ne rien trouver à mon goût, je ne voulais pas manquer à ma promesse.

Zélie retourna à son savonnage, après m'avoir indiqué mon chemin : c'était toujours tout droit. Les bureaux de notre administration étaient à main gauche, après le collège, au bout de la longue rue qui traverse Orgeval de part en part ; il y avait une grande maréchalerie en face même des bureaux.

Je m'en allai, touché et pénétré de tout ce que je venais de voir et d'entendre. Les confidences de Zélie avaient encore accru mon désir de devenir le locataire des demoiselles Rocher. Il m'était bien facile maintenant de reconstruire par la pensée toute leur longue existence.

Les deux noms surannés de Fillette et de Petite-Mère, qui m'avaient d'abord paru si grotesques, me représentaient deux orphelines, dont l'aînée avait servi de « petite-mère » à l'autre. Peut-être, dans le temps, Petite-Mère avait-elle refusé plus d'un bon parti pour se consacrer tout entière à sa petite sœur, à sa « Fillette ». Probablement, à son tour, la petite sœur devenue grande n'avait plus voulu quitter

celle qui lui avait servi de mère. Et doucement elles avaient vieilli côte à côte, en faisant le bien.

Les ineptes railleries dont on poursuivit quelquefois les vieilles filles n'avaient jamais dû les effleurer. Je ne suis pas bien hardi de mon naturel, mais si quelqu'un, devant moi...

« Hé, jeune homme, psit ! psit ! »

Je me retournai, fort surpris de m'entendre interpeller si familièrement dans une ville où je ne connaissais encore personne.

XII

Je venais de m'engager, tout en ruminant, sur un pont de pierre tout neuf, lorsque mes réflexions furent si brusquement interrompues.

Un gros homme, qui avait une figure joviale et une jambe de bois, venait de sortir d'une petite baraque placée à la tête du pont, et courait après moi en criant.

« Qu'est-ce que vous me voulez ? lui dis-je assez vivement.

— Savez-vous lire ? me demanda-t-il avec un grand sérieux.

— Un peu, » lui répondis-je en souriant.

Il se mit à sourire aussi et me dit :

« Eh bien, lisez-moi ça ! »

Il me désignait, du bout de sa canne, une inscription tracée en grosses lettres noires sur une planche d'un gris sale, fixée au bout d'un poteau.

L'inscription disait : *Péage du pont de pierre. Pour les personnes*, 0f, 05 ; *pour les voitures*, 0f,20. Un gamin avait charbonné au-dessous du tarif officiel : *Les chien et les chat passe sans peyé.*

Comme je n'étais ni un chat ni un chien, je fouillai dans ma proche et j'en tirai un sou.

Ne voulant pas laisser croire à la jambe de bois que j'avais essayé de passer en fraude, je lui dis que j'avais quelque chose en tête, et que cela m'avait empêché de voir l'inscription.

Il me répondit d'un ton de bonne humeur :

« Oui, oui ! vous aviez l'air d'être dans la lune.

— Et puis, lui dis-je, la première fois que j'ai passé l'eau, c'était sur un pont de bois, et l'on ne m'a rien demandé.

— Ne me parlez pas du pont de bois, s'écria-t-il avec véhémence ; c'est une vraie briganderie ! Croiriez-vous, monsieur, que les paysans, quand ils viennent au marché, aiment mieux faire un grand

détour pour prendre le pont de bois que de venir nous payer notre dû? »

N'ayant nulle intention de faire de la peine à cet honnête homme, je ne lui parlai plus du pont de bois.

« A revoir! » me dit la jambe de bois, avec un sourire et deux ou trois signes de tête. Il faisait l'aimable pour achalander son pont de pierre.

Après le pont, le sol montait en pente assez rapide.

Quand j'eus atteint le sommet de la pente, je vis que la rue se prolongeait encore à une assez grande distance.

Au bout de dix minutes, j'entendis très clairement le bruit de plusieurs marteaux qui frappaient en cadence sur une enclume; j'en conclus que la maréchalerie n'était pas loin, et que je touchais à mon but. Bientôt j'aperçus à ma gauche un drapeau fané au-dessus de la porte d'un vieux bâtiment tout noir et tout rechigné. Après le vieux bâtiment, qui était le collège, venait une grande maison, encore plus noire et plus rechignée : c'était la résidence officielle de l'administration dans laquelle je venais d'entrer.

XIII

Il est évident que le *Quartier-Neuf* a dû être neuf dans son temps, sans quoi le nom qu'il porte ne serait qu'une amère dérision. Il est dans le même cas que les demoiselles Rocher, il conserve sur son déclin le joli nom de sa jeunesse.

Pardon ! le rapprochement s'était fait à mon insu dans mon esprit, pendant que je regardais tout autour de moi. Je me le reprochai aussitôt, comme on se reproche une plaisanterie de mauvais goût, pis que cela, une mauvaise pensée.

Ayant écarté respectueusement le souvenir des demoiselles Rocher, je continuai à regarder le Quartier-Neuf, avec l'intérêt que l'on éprouve toujours pour un endroit où l'on va passer désormais une partie de ses journées.

Le peu de vie qui anime Orgeval a l'air d'avoir glissé tout doucement le long de la pente, jusqu'à la rivière. La preuve que le Quartier-Neuf est mort, c'est que les administrations y ont fixé leur séjour : la poste, la perception, le bureau des hypothèques, notre administration, la sous-préfecture, le collège. Il y a peu ou point de magasins, mais en revanche force au-

berges pour les gens de la campagne qui viennen
au marché, et force logements à louer.

Deux portes s'ouvraient sur le corridor de la grand
maison rechignée. Sur la porte du fond, on lisait
Cabinet de M. le sous-directeur; sur l'autre : *Bureau*
Entrez sans frapper.

J'entrai sans frapper, et je me trouvai dans un
grande pièce lambrissée, haute de plafond, sombr
et passablement malpropre.

Le premier objet que je remarquai en entrant, c
fut un pupitre peint en noir, et inoccupé, tout prè
de la porte, et je me dis tout de suite : — Voilà l
place que j'occuperai demain.

Les autres pupitres étaient occupés par des gens
très laborieux, à en juger du moins par le grincement
de leurs plumes.

Je m'avançai de quelques pas, ne sachant à qui
m'adresser, car toutes les têtes étaient penchées sur
la besogne.

A la fin, derrière un gros registre ouvert, j'entrevis
un œil qui me dévisageait.

« Ce n'est pas le patron ! » s'écria le propriétaire
de l'œil. Alors toutes les têtes, comme par enchante-
ment, apparurent au-dessus des liasses et des dossiers
et je devins l'objet de l'attention générale.

XIV

« Étranger, me dit un gros garçon joufflu dont les yeux pétillaient de bonne humeur et de malice, ayez l'extrême obligeance de nous exposer l'objet de cette visite matinale.

— Messieurs, dis-je, assez embarrassé de ma personne.

— Étranger, reprit le gros joufflu, veuillez prendre la peine de vous asseoir.

— Messieurs... »

Cette fois encore, le gros joufflu m'interrompit pour interpeller un vieux commis tout sec qui probablement ne s'était jamais déridé de sa vie.

« Godard, s'écria-t-il, si vous voulez écouter un conseil d'ami, vous mettrez un terme à cette hilarité bruyante et déplacée. Le noble étranger ici présent finira par croire que vous vous moquez de lui. »

Le vieux commis haussa les épaules d'un air méprisant, et se remit à grossoyer.

« Le noble étranger ici présent n'est ni noble ni étranger, repris-je aussitôt. Ou il s'abuse fort, ou le

pupitre vacant qui est là près de la porte sera occupé par lui pas plus tard que demain matin.

— Dans mes bras! s'écria le gros joufflu d'un ton dramatique. Ainsi vous êtes le nouvel employé?

— Je suis le nouvel employé.

— Comment va la santé, ma vieille?

— La santé est bonne, Dieu merci, et l'appétit satisfaisant. Et, à propos d'appétit, je venais vous prier, messieurs, de vouloir bien m'admettre dès aujourd'hui à votre table.

— Accordé, dit le gros joufflu, en me serrant la main avec cordialité. Godard, pourquoi me faites-vous signe de repousser une demande si raisonnable? »

Encore cette fois, Godard haussa les épaules avec mépris, sans cesser d'écrire.

« Vous vous appelez? me demanda le gros joufflu.

— Duclerc.

— Eh bien, monsieur Duclerc, vous me faites l'effet d'un bon garçon, à première vue. Il faut que je vous présente tout de suite à ces messieurs, afin que tout se passe dans les règles. »

Il me présenta donc à ces messieurs. Nous échangeâmes de bonnes poignées de main, et nous prîmes rendez-vous pour midi, à l'hôtel de la *Sirène*. Ayant

un peu de temps devant moi, je résolus de voir quelques logements, par acquit de conscience.

XV

Comme je passais devant le collège, j'eus une alerte très vive. Un jeune homme vêtu de noir, un professeur, sans aucun doute, referma la porte du collège en la tirant avec force, et s'éloigna rapidement, d'un air affairé, dans la direction de la ville basse. L'idée me vint tout de suite que c'était le nouveau professeur, et qu'il s'en allait tout droit, rue du Froidmantel, chez les demoiselles Rocher, pour me prendre mon logement. Je fus sur le point de courir après lui, afin de voir où il allait. Mais à quoi bon? Je saurais bientôt à quoi m'en tenir, et d'ailleurs les demoiselles Rocher ne concluraient toujours pas avec lui sans avoir consulté l'oncle Vincent.

Pour tuer le temps, j'entrai dans quelques-unes des maisons où il y avait des écriteaux. Les loyers étaient certainement moins chers dans le Quartier-Neuf que dans la ville basse, et quelques-uns des logements étaient fort convenables. On m'en montra même un dont la location donnait droit à un joli petit carré de jardin. Mais mon siège était fait, et d'ailleurs tous

les loueurs me déplurent par leurs airs de froide indifférence ou de banale obséquiosité.

Je retrouvai mes collègues à la *Sirène*, ou du moins ceux de mes collègues qui étaient garçons. Le gros joufflu se chargea de me présenter à ceux des pensionnaires qui ne faisaient pas partie de notre administration, et que par conséquent je ne connaissais pas encore. Il y avait parmi eux quelques employés des contributions et de la poste, trois employés de commerce et deux professeurs du collège. Mon cœur battit en les voyant. L'un d'eux était précisément le jeune homme vêtu de noir que j'avais vu se diriger précipitamment vers la ville basse.

Mais je fus bien vite rassuré. Il parla précisément du nouveau collègue que l'on attendait; d'où je conclus logiquement que, puisqu'on l'attendait, c'est qu'il n'était pas encore arrivé.

Le déjeuner dura environ une demi-heure. Comme ces messieurs s'attardaient à causer avant de quitter la table, je m'excusai de ne pas leur tenir compagnie en alléguant un rendez-vous d'affaires. Le gros joufflu voulut absolument me reconduire jusqu'à la porte; tout en me disant que les affaires sont les affaires, et qu'il est essentiel d'être exact, il me retint assez longtemps sur le trottoir.

Je trépignais d'impatience, et j'eus bien de la peine à être assez poli pour l'écouter jusqu'au bout. Des personnes aussi méthodiques que les demoiselles Rocher doivent concevoir une opinion défavorable des gens inexacts. Qu'auraient-elles pensé d'un jeune homme de vingt ans qui se serait permis de faire attendre l'oncle Vincent?

Je descendis au pas accéléré la pente qui mène à la rivière, je franchis rapidement le pont de pierre, je jetai mon sou à la jambe de bois, et j'arrivai tout essoufflé au commencement de la rue du Froidmantel.

XVI

Fort heureusement mes yeux rencontrèrent par hasard une sorte de petit clocher bulbeux qui s'arrondissait en forme de tomate, par-dessus les toits des maisons, et je m'aperçus en regardant le cadran que j'avais encore quatre bonnes minutes à moi. Il était une heure moins dix-neuf minutes.

J'entrai dans une espèce de petite promenade triangulaire plantée de tilleuls, et je marchai à petits pas pour reprendre haleine, me passer la main dans

les cheveux, épousseter ma redingote et refaire le nœud de ma cravate. Tout en procédant à ces préparatifs d'entrée en campagne, je cherchais à me faire par avance une idée de l'oncle Vincent.

Ce devait être un grand vieillard avec de longs cheveux blancs et une figure vénérable, comme celles que j'avais vues dans des gravures d'après les tableaux de Greuze. Quant à son costume...

Mais voilà qu'il est l'heure. Je brosse une dernière fois mon chapeau avec ma manche, je compose mon visage, je règle mon pas, et je tourne le bouton de la porte avec une telle émotion que j'ai le cœur serré et la gorge sèche.

L'oncle Vincent était un petit homme très sec et très droit. Il portait un habillement gris-souris; ses cheveux blancs étaient coupés en brosse, militairement; il avait des sourcils énormes, presque noirs, sous lesquels se cachaient à moitié deux yeux noirs encore pleins d'éclat. Il avait la figure complètement rasée, et Petite-Mère m'apprit plus tard qu'il se rasait lui-même, tous les matins, à l'eau froide, même en hiver!

J'entrai en faisant un salut embarrassé. Les deux demoiselles Rocher se frottèrent les mains simultanément, avec les mêmes gestes et les mêmes mouve-

ments. Quant à l'oncle Vincent, il eut la coquetterie de se lever tout droit, sans effort apparent, comme il faisait toujours lorsqu'il entrait quelqu'un dans le magasin pendant ses visites.

« Mon oncle, dit Mlle Rocher l'aînée, monsieur est le jeune homme qui désire louer la chambre.

— C'est presque un enfant, » dit l'oncle Vincent après m'avoir toisé d'un coup d'œil.

Ne sachant pas si c'était un reproche ou une simple remarque en l'air, je baissai les yeux et je perdis contenance.

« Presque un enfant, reprit l'oncle Vincent, comme s'il se parlait à lui-même.

— Et orphelin, » ajouta doucement Mlle Rocher l'aînée.

Je levai sur elle des yeux pleins de reconnaissance. Il me sembla qu'elle plaidait ma cause auprès de son oncle.

« Et orphelin, » répéta l'oncle Vincent d'un ton rêveur.

Comme je tenais les yeux baissés pour cacher l'émotion qui me gagnait, je ne voyais que le bout de sa canne frappant à petits coups la natte de jonc qu'il avait sous les pieds. Mais je sentais qu'il avait les yeux fixés sur moi et qu'il m'examinait.

XVII

« Eh bien, mes petites, dit-il enfin aux deux sœurs, mon avis est que... vous pouvez essayer. »

Je balbutiai quelque chose pour lui faire comprendre que je lui étais reconnaissant de sa décision, mais il m'arrêta tout court.

« Bon, bon! me dit-il, nous pourrons reparler de cela plus tard, nous avons le temps. Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas? J'ai conseillé aux petites d'essayer, rien de plus. Si vous êtes ce que je crois que vous êtes, alors vous pourrez rester définitivement ici. Hum! avez-vous assez connu votre mère pour vous souvenir d'elle? »

Les larme sme vinrent aux yeux, mes lèvres tremblèrent, et je ne pus répondre que par un signe de tête.

Alors il me prit doucement la main, et me dit :

« J'augure bien d'un fils qui ne peut, sans émotion, entendre parler de sa mère. Écoutez ce que je vais vous dire. Cette pauvre mère que vous aimiez et qui vous aimait a dû ressentir une terrible angoisse au moment de quitter son enfant sans savoir en

quelles mains il tomberait au moment de la grande épreuve, l'épreuve de la première jeunesse. Vous allez traverser cette épreuve-là : tous les hommes la traversent. Vous êtes en bonnes mains, vous êtes dans la maison de deux femmes qui ont fait leurs preuves; et quand vous connaîtrez mieux Orgeval, vous saurez que c'est un honneur d'entrer dans cette maison, et un honneur plus grand d'y rester. Pour le moment, mes nièces, avec ma pleine approbation, vous acceptent, parce que vous êtes presque un enfant, et un enfant orphelin. Tant que vous n'aurez pas à rougir devant elles, vous pourrez penser à votre mère sans rougir. Orgeval n'est qu'une petite bourgade; mais il s'y fait beaucoup de mal et un peu de bien, comme dans les grandes villes. Vous êtes ici du côté du bien ; c'est à vous d'y rester. Si jamais vous vous trouvez dans un cas délicat ou embarrassant, venez me trouver tout de suite ; je puis vous offrir mes conseils sans blesser votre amour-propre, ayant quatre fois votre âge ! »

XVIII

Comme je voulais protester de ma reconnaissance

et de mon désir de bien faire, il me coupa encore la parole avec une brusquerie affectée et dit à Mlle Rocher l'aînée :

« Or çà, Petite-Mère, à nous deux maintenant ! »

Mlle Rocher l'aînée tourna ses lunettes du côté de M. Vincent, et croisa ses deux mains sur son tricot, comme une petite fille bien sage qui sent venir une réprimande. C'était risible, si l'on veut, à cause de l'âge de Mlle Rocher l'aînée, mais c'était touchant à cause du grand respect qu'elle montrait à son oncle.

M. Vincent reprit :

« As-tu demandé à ce jeune homme à quel hôtel il était descendu?

— Non, mon oncle, répondit-elle avec une confusion dont il me fut impossible de deviner la cause.

— Eh bien, jeune homme, reprit-il en se tournant vers moi, à quel hôtel êtes-vous descendu?

— Au *Lion d'Or.* »

Il frappa un coup sec du revers de sa main droite dans la paume de sa main gauche, et les deux demoiselles Rocher se regardèrent d'un air tout confus. Je comprenais de moins en moins d'où venait leur confusion.

« Depuis quand y êtes-vous? » me demanda-t-il avec une vivacité qui redoubla mon ébahissement.

Je me figurai tout à coup qu'il s'était commis au *Lion d'Or* quelque crime ou quelque vol dont on pouvait me soupçonner.

« Depuis hier soir, répondis-je. Je suis arrivé à six heures par la patache de Louvencourt.

— Y avez-vous pris tous vos repas?

— Non; j'y ai seulement dîné hier soir; j'ai déjeuné à la *Sirène* avec ces messieurs du bureau.

— Et vous avez laissé tout ce temps votre malle au *Lion d'Or?*

— La chambre m'appartient pour vingt-quatre heures, et mon intention...

— Mon enfant, vous êtes volé! »

Je bondis sur ma chaise, à l'idée qu'on m'avait pris ma malle, avec mon linge et mes habits. Qu'allais-je devenir?

« On m'a volé ma malle! m'écriai-je d'une voix tremblante d'émotion.

— Non, mais on vous a volé l'argent du déjeuner.

— Je ne comprends pas, » repris-je en respirant plus librement.

XIX

« Vous allez comprendre », dit l'oncle Vincent avec indignation. Ses yeux noirs étincelaient. « Tout le temps qu'un voyageur demeure au *Lion d'Or*, il est censé y prendre ses repas. Qu'il les prenne ou non, on les lui fait payer.

— Mais on ne m'a pas prévenu.

— On vous a prévenu sans vous prévenir. Avez-vous lu un petit papier affiché dans votre chambre?

— Non; j'ai bien vu, à la cheminée, un papier taché par les mouches. Mais il était collé si haut et imprimé si fin, qu'il m'aurait fallu monter sur une chaise pour le déchiffrer. L'idée ne m'est pas venue de le faire; ce papier était si vieux et si malpropre que je l'ai pris pour une affiche ancienne laissée là par négligence.

— Méfiez-vous des petits papiers qui n'ont l'air de rien, mon garçon. Celui-là vous avertissait que vous payeriez les repas, même sans les prendre. Pour cette fois, la leçon vous coûtera cinquante bons sous que le *Lion d'Or* empochera sans même vous dire

merci. Avez-vous au moins pris le café au lait, ce matin, avant de quitter l'hôtel?

— J'étais pressé de chercher un logement, et je suis parti sans rien prendre.

— Dix sous et cinquante sous donnent trois francs. Le *Lion d'Or* est un malhonnête, et je le lui ai dit parlant à sa personne. Ce n'est pas comme cela qu'on arrange le monde, et tôt ou tard il s'en repentira. Déjà la chambre des notaires lui a retiré sa pratique, et les repas de corps se font à la *Sirène* depuis trois ans. Les affaires du *Lion d'Or* vont mal, et elles iront de mal en pis; la malhonnêteté ne peut engendrer que la ruine. En attendant, mon garçon, vous êtes volé de trois francs.

— On n'en meurt pas, dis-je assez sottement.

— On n'en vit pas non plus, riposta l'oncle Vincent. Trois francs, c'est la rente d'un capital de soixante francs, ou le capital de trois sous, à volonté. Petite-Mère, si tu n'avais pas été si étourdie, tu aurais prévenu cet enfant ce matin, et à l'heure qu'il est il serait plus riche d'une rente de trois sous. Je ne veux pas te faire de peine, ma petite, mais réellement les gens d'âge comme nous sont tenus de veiller sur la jeunesse. Sans cela, à quoi servirait-il de vieillir? »

XX

« Mais, repris-je étourdiment, à ce moment-là je n'étais rien pour mesdemoiselles Rocher, nous n'avions pas encore conclu.

— J'espère bien, me répondit l'oncle Vincent, que vous dites cela à l'étourdie, et pour excuser ma nièce; mais vous n'avez pas bien réfléchi avant de parler. Locataire ou non, vous étiez ce matin, comme à l'heure où je vous parle, un tout jeune homme, un enfant sans expérience à qui un chacun devait aide et conseil.

— Je n'avais ce matin, repris-je un peu confus, aucun endroit pour y déposer ma malle, par conséquent le conseil...

— Oh! il y a de la place ici, s'écria vivement Mlle Rocher l'aînée; nous aurions toujours pu garder votre malle en attendant que vous ayez trouvé où vous loger. J'ai manqué de présence d'esprit, et je le regrette de tout mon cœur.

— C'est cela, reprit l'oncle Vincent; voilà tout ce qu'il y a à dire là-dessus. Maintenant... »

Ayant allongé le bras, il donna trois petits coups de canne dans le panneau de la porte vitrée.

Le pas viril de Zélie se fit entendre dans la salle du fond, et bientôt Zélie apparut en personne.

« Toujours vaillante! lui dit l'oncle Vincent en la regardant avec complaisance. Quel vieux chêne tu fais!

— Et vous donc, monsieur Vincent! riposta Zélie avec une respectueuse familiarité. Nous ne sommes que de la Saint-Jean, nous autres, à côté de vous, sapristi!

— Zélie! dit Fillette, d'un ton de reproche.

— Oui, mademoiselle, ça m'a échappé, répondit Zélie sans témoigner grande confusion. C'est qu'aussi M. Vincent vous dit des choses!...

— C'est une vieille entêtée, dit M. Vincent, avec un sourire de bonne humeur; tu n'arriveras jamais à la corriger de ses mauvaises habitudes. Telle que vous la voyez, ajouta-t-il en se tournant vers moi, c'est une jeune orpheline qui a bon cœur, mais on voit bien qu'elle a été élevée par un vieux de la vieille qui jurait comme un païen, et, dame! elle s'en ressent encore quelquefois. Tais-toi, Zélie, je sais ce que tu vas dire. Oui, oui, ma fille, ton oncle avait beau jurer comme un païen, c'était la crème des braves

gens, tout Orgeval sait cela. Mais ce qu'on passe à un vieux troupier qui a fait toutes les guerres du premier Empire, on ne peut pas le passer à une jeune personne bien élevée.

— Je ne suis pas une personne bien élevée, parce que... riposta tranquillement Zélie.

— On le voit bien. Dis-moi, qu'est-ce que tu as à faire cette après-midi?

— Dieu merci! répondit-elle gaiement, on ne chôme pas de besogne, et c'est tant mieux, parce que...

— Il faut que tu nous trouves une petite demi-heure.

— On la trouvera, parce que...

— Avant quatre heures.

— C'est entendu.

— Tu prendras ta brouette, et tu iras au *Lion d'Or* chercher la malle de monsieur.

— Ça ne demande pas une demi-heure, » répondit Zélie, non sans une petite pointe d'orgueil.

XXI

J'ai eu souvent occasion depuis de remarquer qu'elle était très fière de sa force et de son activité.

« Je crois bien, reprit-elle après avoir réfléchi quelques secondes, la main gauche sous son tablier, la main droite sur le bouton de la porte, oui, c'est cela ! je crois bien que je vais aller tout de suite au *Lion d'Or;* autrement je ne sais pas comment je pourrais arranger tout ce que j'ai à faire aujourd'hui.

—Du tout, répliqua l'oncle Vincent. Il faut d'abord que ce jeune homme aille régler ses comptes; sans cela, le *Lion d'Or* ne voudrait pas lâcher la malle. Je le connais, le *Lion d'Or*.

— Ce jeune homme viendra avec moi.

— Du tout! Est-ce que tu crois qu'il serait flatté de courir les rues avec un vieux dragon habillé en femme et trimbalant une brouette? »

Par politesse, j'aurais peut-être dû protester, mais je n'en eus pas le courage. J'ai la faiblesse de craindre le ridicule, et je frissonnai d'horreur à l'idée de parcourir les rues d'Orgeval, en compagnie « d'un

vieux dragon habillé en femme et trimbalant une brouette. » Quel début!

Zélie se mit à rire de tout son cœur, et convint qu'en effet ce serait drôle.

« Arrange tes affaires de façon à partir dans une petite heure. Il faut laisser aux gens le temps de faire leurs affaires sans se presser.

— C'est bon, dit-elle tranquillement; il faudra bien que tout cela s'arrange, parce que... »

Et elle disparut.

« Je crains d'être indiscret, dis-je à M. Vincent, et je ne voudrais pas troubler l'ordre de la maison. Je puis très bien faire apporter ma malle par le garçon d'écurie du *Lion d'Or*.

— Du tout! me répondit-il péremptoirement. Je le connais, leur garçon d'écurie : c'est un mauvais drôle et un ivrogne. Il vous demandera dix sous, et quand il sera arrivé ici, il fera une scène pour en avoir quinze. Ce serait de l'argent mal placé, car il s'en irait le boire au cabaret, avant seulement de rentrer au *Lion d'Or*. Vous donnerez cinq sous à Zélie, qui sera bien contente, et qui mettra ces cinq sous-là à la caisse d'épargne. Vous, vous y gagnerez au moins cinq sous; cinq sous, c'est la rente de cinq francs. »

XXII

Selon la prédiction de l'oncle Vincent, le *Lion d'Or*, représenté par la dame imposante, empocha, sans me remercier, l'argent que je ne lui devais pas.

Le garçon d'écurie me demanda, en donnant un coup de pied dédaigneux à ma malle, où il faudrait porter « ça ». Quand je lui eus dit de ne pas s'inquiéter de « ça », que quelqu'un viendrait la prendre, il mit ses deux mains au fond des poches de son pantalon et me tourna brusquement le dos en sifflant.

C'est avec un véritable sentiment de délivrance que je franchis le seuil du *Lion d'Or*.

Comme je n'avais rien à faire dans ma chambre tant que Zélie n'y aurait pas monté ma malle, je pensai que je ferais bien d'aller me présenter à M. le sous-directeur; on m'avait dit que je le trouverais à son cabinet dans l'après-midi.

Ce n'était pas du tout l'homme intraitable que je m'étais figuré. J'avoue cependant que, tout d'abord, son accueil, quoique très poli, me glaça le sang dans les veines.

Il me fit asseoir juste en face de la fenêtre, de sorte

que la lumière me tombait en plein sur la figure. Il commença par m'examiner, sans rien dire, à travers son lorgnon; ensuite il me fit beaucoup de questions; à mesure que je lui répondais, les coins de sa bouche se relevaient, il prenait un air plus aimable et moins officiel. Il finit même par sourire, oui, M. le sous-directeur daigna sourire d'un air approbateur quand je lui dis que je logeais dans la maison des demoiselles Rocher.

« Vous aviez peut-être une lettre de recommandation pour ces dames?

— Non, monsieur le sous-directeur; c'est tout à fait par hasard que je me suis présenté chez elles.

— Et qu'est-ce qui vous a décidé à prendre la chambre? »

J'hésitai à répondre, craignant de donner à mon supérieur une fâcheuse opinion de mon caractère en lui avouant que je m'étais décidé par de pures raisons de sentiment. Il faut dire aussi que mon supérieur avait l'air très peu sentimental.

Mon embarras parut l'amuser un instant; il eut cependant la charité de m'aider à en sortir.

« Est-ce le prix qui vous a tenté? me demanda-t-il en penchant la tête du côté gauche, comme pour mieux entendre ma réponse.

— Non, monsieur le sous-directeur, j'avais vu des logements à meilleur marché.

— Est-ce le logement lui-même?

— Le logement est joli, mais j'en avais vu de plus jolis, et même...

— Et même?

— Et même de plus commodes.

— Alors?

— Je ne sais comment vous expliquer cela, monsieur le sous-directeur.

— Vraiment? »

Et il pencha en souriant la tête du côté droit, les yeux toujours fixés sur ma figure.

XXIII

Je baissai la tête et je regardai le fond de mon chapeau. Tout à coup je pris, comme on dit, mon courage à deux mains, et je lui dis, toutefois sans oser lever les yeux :

« Je suis timide, emprunté. En arrivant à Orgeval, je me suis senti aussi triste et aussi abandonné que... qu'un petit enfant. Les gens qui m'ont montré leurs logements avaient l'air si indifférents, si froids,

si peu disposés à voir en moi autre chose qu'un locataire, que j'ai été touché et reconnaissant de l'accueil des demoiselles Rocher.

— Les demoiselles Rocher ne sont-elles pas un peu... ?

— Oui, monsieur le sous-directeur, à première vue elles sont un peu... comme vous dites. J'ai eu envie de rire en les voyant dans leur comptoir. Dès les premières questions qu'elles m'ont adressées, je n'ai plus eu envie de rire, au contraire. Voilà ce qui m'a décidé.

— Et elles, reprit-il en rapprochant son fauteuil de son bureau, comme pour m'observer de plus près, savez-vous ce qui les a décidées à vous accepter? »

En attendant ma réponse, il se frappait le bout des ongles de la main gauche avec le plat d'un couteau à papier en ivoire qu'il tenait de la main droite.

« Je crois, lui répondis-je d'une voix mal assurée, qu'elles ont eu pitié de moi en me voyant si jeune pour mon âge, si timide et si inexpérimenté.

— Ce sont des femmes de cœur, dit M. le sous-directeur en jetant brusquement son couteau à papier sur les papiers qui couvraient son bureau. Cependant soyez persuadé qu'elles ne se seraient pas décidées à vous prendre, si... »

J'eus l'impolitesse de l'interrompre pour lui dire en manière d'explication : « C'est leur oncle, M. Vincent, qui a parlé en ma faveur.

— Et pourquoi M. Vincent leur a-t-il parlé en votre faveur?

— Toujours par pitié, monsieur le sous-directeur.

XXIV

— Votre explication ne me satisfait pas complètement, reprit M. le sous-directeur avec un sourire bienveillant. Ces dames n'auraient pas consulté leur oncle, et leur oncle ne vous aurait pas patronné auprès d'elles, si votre figure n'avait pas plaidé pour vous. »

Je le regardai d'un air surpris, croyant qu'il plaisantait. « Une physionomie honnête, franche et loyale, reprit-il sérieusement, est le meilleur de tous les passe-ports auprès des honnêtes gens. Je connais des hommes de votre âge qui sont déjà vieux et corrompus; pour quiconque a des yeux pour voir, leur physionomie le dit en toutes lettres. Ou je me trompe fort, ou vous êtes un bon garçon; tâchez de demeurer toujours ce que vous semblez être aujourd'hui.

C'est pour vous un véritable bonheur et un honneur aussi d'avoir été accepté par M. Vincent et par les demoiselles Rocher, qui ont la réputation d'être très difficiles dans leurs choix. Ce sera une sauvegarde pour votre jeunesse d'habiter leur maison, et aussi une recommandation pour votre caractère aux yeux de tous les honnêtes gens d'Orgeval. Vous voilà tenu d'honneur de vous en rendre digne. Ma situation m'interdit de vous nommer aucun des jeunes gens que vous allez fréquenter, puisque plusieurs d'entre eux font partie de notre administration. Je ne puis donc vous parler qu'en termes très généraux. Avant de vous lier particulièrement avec personne, examinez soigneusement tout le monde. Vous êtes jeune, votre physionomie me dit que vous devez être confiant et généreux, par conséquent facile à tromper. Il vous faut donc, en attendant que l'expérience vous vienne, une règle de conduite claire, simple et pratique. Quand vous vous sentirez disposé à aimer quelqu'un de vos nouveaux camarades, demandez-vous aussitôt si vous introduiriez sans hésiter votre nouvel ami dans la maison des demoiselles Rocher. Je ne suis pas juge de la conduite privée des employés qui sont sous ma direction. Je ne puis pas cependant m'empêcher de me former une opinion personnelle

sur leur compte, d'après ce que je vois, et d'après ce que j'entends dire autour de moi, et d'après l'opinion publique. Je ne vous connaissais pas il y a cinq minutes; vous n'avez pas d'antécédents administratifs, puisque vous faites vos débuts avec nous. Eh bien! j'ai déjà conçu de vous une opinion favorable, par ce seul fait que vous êtes le locataire des demoiselles Rocher; tant que vous serez chez elles, mon opinion ne variera pas.

— C'est à peu près ce que me disait M. Vincent.

— Et il avait le droit de le dire. Quant à vos mérites comme employé, nous vous verrons à l'œuvre. Je vous recommanderai tout particulièrement d'être exact et laborieux. Au revoir! »

Je suis sûr, absolument sûr que M. le sous-directeur fit le geste de me tendre la main; mais il se ravisa aussitôt et se contenta de m'adresser un petit signe de tête et un sourire, lorsque je me retournai pour le saluer, après avoir ouvert la porte.

XXV

Comme il m'avait recommandé d'être exact et laborieux, je me dis que je ferais bien de me mettre

tout de suite au courant de ma besogne, afin de ne pas perdre une minute le lendemain matin.

Tous les employés étaient à leur poste. S'ils causaient entre eux, c'était seulement à voix basse; on voyait que M. le sous-directeur était à portée de les entendre.

Au moment où je pénétrais dans le bureau par la porte du couloir, il y entrait de son côté par la porte de communication. Il parut surpris de me rencontrer là; alors je lui expliquai ce que j'y étais venu faire. Il sortit en adressant un salut de la tête aux employés en général, et à moi en particulier un sourire approbateur; il était sans doute satisfait de mon zèle.

Nous le vîmes bientôt passer rapidement devant les deux fenêtres du bureau.

« Il va à la recette particulière, dit le gros joufflu en regardant l'heure à sa montre.

— Quand le chat est absent, les souris dansent sur la table! s'écria un employé qui devait être tout jeune encore, mais qui avait une figure flétrie et fatiguée, toute semée de taches de rousseur, des cheveux rouges coupés prétentieusement, une végétation rougeâtre sous le menton et des yeux clignotants bordés de rouge.

Il mit littéralement en action le proverbe qu'il ve-

nait de citer. Se plaçant derrière le dossier de sa chaise sur lequel il posa les deux mains, il s'élança comme s'il jouait à saute-mouton, et retomba les deux pieds sur le siège; de là il bondit à pieds joints jusque sur la table, où il exécuta, au milieu des écritoires, des plumes, des paperasses, des crayons et des pelotes de ficelle, une danse de caractère qu'il lui plut d'appeler la danse des œufs.

Cet exploit acrobatique révéla à tous les regards deux jambes grêles engainées dans un pantalon à grands carreaux, des guêtres à carreaux et des souliers qui avaient connu des jours plus prospères. Toute la toilette de ce personnage me parut à la fois négligée et prétentieuse.

Le garçon de bureau, qui venait d'entrer avec des dossiers sous le bras, s'arrêta à côté de moi, muet d'admiration, et me dit à l'oreille que « ce diable de M. Marvéjols n'avait pas son pareil ».

Quand M. Marvéjols eut terminé la danse des œufs, il s'assit tout essoufflé et me défia d'en faire autant. Je déclinai poliment son invitation, avec l'approbation silencieuse de l'employé sec et triste qu répondait au nom de Godard et qui, tout le temps de la danse, n'avait cessé de maugréer et de lever les épaules.

XXVI

Pendant le solo chorégraphique de M. Marvéjols, mon interlocuteur du matin, le gros joufflu frisé, avait contemplé ce merveilleux spectacle, assis sur le dos, les jambes étirées par-dessous la table dans toute leur longueur, et en faisant craquer tour à tour les articulations de tous ses doigts.

« C'est égal, me dit-il d'un air approbateur, vous avez un fier toupet, vous, avec votre air innocent! »

Je le regardai d'un air si ahuri qu'il partit d'un éclat de rire et m'administra dans le dos une grande tape d'amitié.

« Farceur, dit-il, triple farceur! vous venez ici pour faire la causette avec les petits camarades; crac! la porte s'ouvre, le patron apparaît, comme l'ombre de je ne sais plus qui dans je ne sais plus quel drame. Au lieu de vous déconcerter, de rougir, de balbutier, vous lui dites d'une petite voix flûtée et tranquille : « Je venais prier ces messieurs de me mettre au courant. » Marvéjols, c'est plus fort que la danse des œufs, surtout quand on songe que c'est un début.

— Je ne dis pas non! répondit Marvéjols en clignant l'œil gauche à mon intention. Le nouveau commence bien, et s'il continue, on n'engendrera pas la mélancolie.

— Mais, répondis-je avec animation, je venais réellement pour...

— Comment! ce n'était pas une craque? me demanda le joufflu frisé d'un air soupçonneux.

— C'était la pure vérité! »

Il laissa tomber ses deux bras comme un homme profondément stupéfait, et Marvéjols fit semblant de s'évanouir...

« Tous les goûts sont dans la nature, reprit le gros joufflu en se levant de sa chaise et en faisant le tour de ma personne, comme s'il contemplait pour la première fois un animal étrange récemment importé. Jeune phénomène, poursuivit-il, puisque vous veniez sérieusement pour ce que vous dites, puisque votre impatience, disons le mot, votre zèle sauvage, ne vous permet pas d'attendre jusqu'à demain matin, qu'il soit fait selon votre désir. Ouvrez les yeux et les oreilles, je vais vous initier à vos nouveaux devoirs. D'abord, vous vous asseyez ici (il s'assied devant le bureau vacant); ensuite, vous mettez devant vous les paperasses que vous êtes requis

de copier. Vous trempez votre plume dans l'encre, comme ceci, et vous copiez sans vous presser. *Nota bene :* il n'est pas absolument nécessaire que votre écriture soit lisible, les paperasses que vous grossoyez étant destinées à disparaître pour toujours dans les flancs caverneux d'un carton vert, où personne ne s'avisera jamais de les aller chercher. S'il vous arrive de faire un pâté ou deux par mégarde, ne vous troublez pas pour si peu. Vous grattez tranquillement les pâtés avec le grattoir que voici, et vous poncez le papier avec la sandaraque que voici dans cette petite fiole. Le grattage et le ponçage sont deux sources inépuisables d'innocentes jouissances pour les employés méditatifs qui aiment à avoir les doigts occupés tout en pensant à autre chose. Maintenant, un conseil de prudence : vous vous abstenez soigneusement d'avaler les épingles qui sont dans cette sébile, et les pains à cacheter qui sont dans cette boîte; l'administration les destine à d'autres usages que le temps seul peut vous révéler; et puis... c'est tout, et vous en savez aussi long que nous tous ici présents ! »

XXVII

« Non, ce n'est pas tout! s'écria M. Marvéjols en bondissant de sa chaise. » Il tenait d'une main une feuille de papier blanc et de l'autre une feuille de papier couverte de chiffres.

Il posa solennellement les deux feuilles de papier côte à côte sur mon bureau, prit ma plume et me la tendit après l'avoir trempée dans mon écritoire; ensuite il me poussa tout doucement du côté de ma chaise et me fit asseoir.

« Jeune homme plein d'ardeur, me dit-il, toujours avec la même solennité, en vertu de l'article 217, paragraphe 3, des règlements administratifs, copiez-moi ce document, dont la vue seule me donne la migraine. Pendant ce temps-là, je me livrerai aux douceurs du repos et au charme de la méditation. Aussi bien, j'ai une visite à faire au sortir du bureau, et il convient que je répare à loisir le désordre de ma toilette.

— Monsieur Marvéjols, lui répondis-je, moitié en riant, moitié sérieusement, j'espère que vous trouverez toujours en moi un bon camarade, aussi ser-

viable et aussi complaisant qu'un autre. S'il s'agissait de vous rendre un service réel, je me conformerais avec plaisir aux prescriptions de l'article 217, paragraphe 3, et je copierais pour vous ce document, accompagné de plusieurs autres. Mais, comme dit l'article 121, paragraphe 7, je vous rendrais un mauvais service en vous poussant à la paresse et à l'oisiveté; l'oisiveté est la mère de tous les vices. De plus, je ferais un métier de dupe, ce qui est formellement interdit par l'article 222, paragraphe 5, note *a;* et vous seriez le premier à vous moquer de ma sottise, car vous me paraissez avoir autant de bon sens que d'esprit. Je ferai ma petite besogne de mon mieux, mais je ne me chargerai de celle des autres qu'à bon escient. Voir le paragraphe 6 de l'article 222 déjà cité.

— Bravo! dit le gros joufflu, voilà qui est bien rentré de pique. Attrape, Marvéjols! »

Les autres employés applaudirent en riant, et Godard grommela :

« C'est bien fait; voilà ce que c'est que de vouloir brimer les nouveaux!

— Sans rancune, » dis-je à M. Marvéjols en lui tendant la main.

Malgré l'approbation du bureau tout entier, j'étais presque fâché de ce que je venais de lui dire, crai-

gnant d'avoir été trop loin; et cependant, tout au fond de mon âme, j'étais content d'avoir eu le courage de le dire et je m'applaudissais de ma propre hardiesse.

« Comment donc! me dit-il en me tendant avec nonchalance le bout de ses doigts; à propos de quoi de la rancune? La riposte n'est pas mauvaise, et la petite leçon de morale est probablement méritée.

— Trop méritée, grommela Godard.

— Mettons qu'elle est trop méritée, reprit M. Marvéjols, sans témoigner du reste la moindre contrition.

— L'oisiveté est la mère de tous les vices, reprit Godard, ça ne pouvait pas mieux tomber.

— Vous croyez? demanda M. Marvéjols en le regardant de côté.

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr.

— Vous avez peut-être raison, riposta M. Marvéjols avec une cynique indifférence. Mais du diable si je m'attendais à cela, en voyant cette face de Janot et ce profil de mouton!

— A l'amende! crièrent tous les employés, les personnalités sont formellement interdites! »

XXVIII

On n'est jamais flatté de s'entendre dire que l'on a une face de Janot et un profil de mouton ; je suppose donc que je dus faire la grimace.

« Monsieur Duclerc, me dit obligeamment le gros joufflu, au fond, c'est le meilleur garçon que la terre ait jamais porté, seulement... Mais je ne veux pas et je ne dois pas faire de personnalités ; cependant je puis bien dire sans encourir l'amende que s'il fait du mal, c'est surtout à lui-même. A propos, avez-vous enfin trouvé à vous loger ? »

Il me demandait cela pour changer la conversation ; je lui en sus gré et je lui répondis avec empressement que j'avais arrêté le logement des demoiselles Rocher.

Il fit un geste de surprise. M. Marvéjols fit entendre un sifflement prolongé, les autres commis s'entre-regardèrent ; seul Godard approuva de la tête.

« Vous ne pouviez pas mieux tomber, me dit-il au milieu d'un silence de mort.

— Naturellement, dit le bienveillant joufflu, à peine revenu de sa surprise. Seulement...

— Seulement quoi? lui demandai-je non sans inquiétude.

— Seulement, reprit-il avec une certaine hésitation, cela dépend des goûts; pour moi, par exemple, ce serait un peu monastique.

— Comment l'entendez-vous?

— Je ne suis pas ennemi d'une douce gaieté, j'aime à rire et même à chanter avec des amis; et quand j'ai un petit moment à moi, je joue le *Carnaval de Venise* sur le cornet à pistons. On ne voudrait pas entendre parler de cela dans la maison Rocher, oh non!

— Et puis, reprit un commis entre deux âges qui avait le crâne un peu déplumé, essayez voir d'installer un tour chez les demoiselles Rocher, on ne sera pas long à vous dire que les ronflements du tour troublent le silence de la maison et que les copeaux salissent l'appartement et l'escalier. »

Le commis entre deux âges s'appelait M. Adam, et employait ses loisirs à tourner des ronds de serviette et des vases de toutes dimensions pour ses amis et connaissances.

Un grand gaillard, qui avait d'énormes moustaches, d'épais favoris en broussailles et toute l'encolure d'un garde-chasse habillé en bourgeois, me

défia d'un air narquois d'introduire un chien dans la maison, ou de rentrer de la chasse en houseaux crottés, rien que pour voir quelle mine on me ferait; ou bien, ajouta-t-il, faites venir des bocks de la brasserie, ou bien fumez votre pipe à la fenêtre, on aura bientôt fait de vous montrer la porte. »

Le garde-chasse endimanché, qui s'appelait Poulet, était un grand chasseur devant l'Éternel et un grand amateur de bière mousseuse et de tabac caporal.

« Et puis, il faudra marcher droit, mon bonhomme, » ajouta en ricanant M. Marvéjols.

Et il m'adressa un clignement d'yeux plein de mystère.

Il paraît qu'il n'avait pas, lui, l'habitude de « marcher droit ». Je le devinais à sa mine, et j'eus bien vite occasion de m'en apercevoir.

XXIX

Comme je n'avais l'intention ni de sonner de la trompe, ni de recevoir une société de tapageurs, ni de tourner des ronds de serviette, ni d'introduire dans la maison un chien de chasse et des houseaux

crottés, ni de faire venir des bocks de la brasserie, ni de fumer à ma fenêtre, ni de ne pas « marcher droit », je ne fus nullement effrayé des sinistres prédictions de ces messieurs.

« Parions, me dit Marvéjols en me toisant de la tête aux pieds et des pieds à la tête, parions qu'avant un mois ou vous partirez de vous-même, ou l'on vous forcera à déguerpir.

— Je ne veux pas parier, lui dis-je; mais je suis sûr que je ne partirai pas de moi-même, et je ferai tout ce que je pourrai pour n'être pas forcé de déguerpir. »

Il se piqua au jeu et me dit :

« Tenez, monsieur Duclerc, je vois alors ce que c'est : soyez franc, vos parents redoutent pour vous les dangers d'une capitale comme Orgeval; ce sont eux qui vous ont fourré dans le pensionnat Rocher de peur de malencontre. »

Le rouge me monta au visage, et je sentis que je perdais un peu patience.

« Je n'ai plus mes parents, lui dis-je d'un ton sec, et je suis absolument libre de mes actions. »

Il leva les bras au ciel et s'écria d'un air tragique :

« Il a vingt ans, il est libre comme l'air, et il se calfeutre dans un cloître! J'espère, du moins, qu'il

n'a pas prononcé de vœux et qu'il demeure libre de rompre ce pacte abominable, quand il aura reconnu son erreur. Jeune homme étonnant, je vous ajourne à un mois d'ici ; quand vous en aurez assez de l'austérité du cloître, de la vue des deux vieilles chouettes habillées en femmes, et de la vieille souris grise qu'elles affectent d'appeler leur oncle, vous briserez vos chaînes. Vous viendrez alors me demander les conseils de ma vieille expérience, et la bande joyeuse comptera un bon luron de plus ! »

J'avais fermement résolu de ne rien lui répondre, mais je fus si indigné de son manque de respect pour les demoiselles Rocher et pour M. Vincent, que je me laissai emporter plus loin que je n'aurais dû et que je n'aurais voulu.

« Monsieur Marvéjols, lui répondis-je d'une voix tremblante de colère, je suis surpris que votre vieille expérience ne vous ait pas appris à ne point juger les gens sur leur mine. Je suppose que vous n'avez jamais adressé la parole à Mesdemoiselles Rocher ni à M. Vincent : c'est votre seule excuse pour avoir parlé avec autant de légèreté et d'irrévérence de trois personnes qui ont fait plus de bien dans leur vie que vous ne ferez de mal dans la vôtre...

— A l'amende ! dit-il froidement en me coupant

la parole. Ceci, ou je m'abuse fort, est une personnalité.

— Je consens de bon cœur, lui dis-je, un peu honteux de ma violence, non seulement à payer l'amende, mais encore à vous faire des excuses, si mes paroles vous ont blessé. J'ai parlé trop vite. Voici simplement ce que j'aurais dû dire : « J'ai des raisons particulières d'estimer et de respecter les personnes en question... »

— Expliquez vos raisons, me dit-il d'un ton sec, afin qu'on sache à quoi s'en tenir. Si elles sont bonnes, on les acceptera. Je ne puis pas mieux dire.

— Je doute, lui répondis-je après un instant d'hésitation, que mes raisons soient de nature à vous convaincre; par conséquent, je vous demande la permission de ne pas vous les faire connaître. Mais pour moi elles sont très fortes et très décisives. Comme je vous tiens pour un homme bien élevé, je suis sûr que vous n'insisterez pas sur ce point et que vous éviterez de blesser mes sentiments, maintenant que vous les connaissez.

— Comme vous voudrez, » me dit ce singulier garçon avec une nonchalante bonhomie.

Je quittai le bureau pour aller procéder à ma petite installation avant l'heure du dîner.

XXX

Tout en marchant le long des maisons du Quartier-Neuf, je réfléchissais à ce qui venait de se passer. Je m'approuvai sans réserve d'avoir osé prendre la défense de mes nouveaux amis ; mais je m'avouai franchement à moi-même que j'aurais pu les défendre avec moins d'aigreur et éviter de blesser M. Marvéjols. En m'appesantissant sur cette idée, je finis par découvrir une vérité qui n'était point à ma louange. Ma vivacité et mon emportement venaient de ce que les plaisanteries de M. Marvéjols avaient éveillé en moi un souvenir déplaisant et comme un remords. La faute qu'il commettait en jugeant l'oncle et les deux sœurs sur l'apparence, je l'avais commise moi-même à première vue. Oui, j'avais trouvé, moi aussi, que les deux sœurs ressemblaient à deux vieilles chouettes. Il est vrai que j'avais réagi contre ce premier jugement et que je me l'étais reproché presque aussitôt après l'avoir porté. Mais les reproches que nous nous faisons nous-mêmes ne nous blessent pas à beaucoup près autant que les allusions volontaires ou involontaires du prochain aux fautes que nous avons

commises. En somme, je venais d'expier mes fautes aux dépens de M. Marvéjols, et je m'étais donné la discipline sur ses épaules. Si encore il avait montré moins de bonhomie à la fin de la discussion, je me serais peut-être senti moins coupable à son égard. Évidemment les excuses que je lui avais offertes n'étaient pas une expiation suffisante. Je restais son débiteur. Aussi je pris la ferme résolution d'être avec lui aussi serviable et aussi complaisant que possible.

« Est-ce que vous allez par là-bas ? »

Ces paroles prononcées presque à mon oreille me firent tressaillir, et cependant la voix qui les prononçait n'était ni rude ni menaçante.

Je levai vivement les yeux et je reconnus M. Vincent. Il avait encore la main gauche sur le bouton d'une porte qu'il venait de refermer derrière lui, et du bout de sa canne il désignait la partie de la ville où se trouve la rue du Froidmantel.

« Oui, monsieur Vincent, lui dis-je avec respect. Je viens de faire ma visite à M. le sous-directeur, et je retourne là-bas pour ranger mes petites affaires.

— Je vais du même côté que vous, reprit-il en souriant, et j'ai quelque chose à vous faire voir. »

Tout en soutenant la conversation de mon mieux, je me demandais tout le temps ce qu'il avait à me

faire voir; mais je me gardai bien de le questionner.

« Obliquez à gauche, » me dit-il au bout d'une centaine de pas.

Nous traversâmes la rue, et nous prîmes une petite ruelle tortueuse. Après deux ou trois coudes assez brusques, la ruelle débouchait sur une petite place irrégulière, plantée de marronniers. De l'autre côté de la place s'élevait, de biais, la façade d'une église.

« C'est Saint-Patrice, » me dit M. Vincent.

Saint-Patrice était une vieille bâtisse en briques sans aucun style et sans aucun caractère. Néanmoins, je me mis à en contempler la façade avec une grande attention, pour payer M. Vincent de la peine qu'il avait prise de m'amener jusque-là.

« Oh! me dit-il gaiement, vous pourriez regarder longtemps sans rien voir de joli. Saint-Patrice est très laid, tous les étrangers le disent, et nous autres, gens du pays, nous ne faisons pas semblant de le trouver beau. Mais, voyez-vous, cette bâtisse, après tout, est une église, au même titre que les plus belles cathédrales : on y prie le bon Dieu tout aussi bien que dans une église de marbre. La rue du Froid-mantel est sur la paroisse Saint-Patrice, et comme le chemin n'est pas facile à trouver, j'ai cru que je fe-

rais bien de vous le montrer. Voilà tout, nous pouvons nous en aller! »

XXXI

Nous descendîmes jusqu'à la rivière, toujours causant, sans qu'il ajoutât un seul mot au sujet de Saint-Patrice. Comme nous arrivions devant le pont de pierre, je continuai de marcher, avec l'intention de le traverser.

Cette fois, M. Vincent me fit obliquer à droite.

« Ce serait bien le chemin, me dit-il, si nous étions très pressés; mais comme nous ne sommes pas pressés, il vaut mieux éviter une dépense inutile. Le passage du pont coûte un sou, et un sou, c'est la rente d'un franc. »

Comme je l'avais déjà traversé deux fois dans la journée, il en résulte que j'avais dépensé la rente de deux francs. Je multipliai mentalement par trois cent soixante-cinq. En présence du produit de cette multiplication mentale, je pris la résolution de supprimer désormais cette dépense inutile, et de faire le tour par le pont de bois pour aller au bureau et

pour en revenir, au risque de me perdre dans l'estime de la Jambe de Bois.

Après avoir obliqué à droite, nous suivîmes une sorte de quai sans parapet et sans garde-fou, l'espace d'une cinquantaine de pas. Au bout de cinquante pas le quai était brusquement envahi par une rangée de vieilles maisons en bois. Ces maisons, toutes déjetées et toutes décrépites, donnaient directement sur la Mérelle, avec l'intention évidente de s'y laisser choir au premier jour.

Il nous fallut donc quitter le quai et prendre une ruelle misérable, où il me sembla que tous les chiffonniers de la création s'étaient donné rendez-vous, tant il y avait de guenilles et de ferrailles rouillées devant les portes. Un grand squelette de tannerie, qui se dressait vers la moitié de la ruelle l'emplissait tout entière de ses exhalaisons nauséabondes.

« C'est la rue du Reître, me dit M. Vincent, c'est la honte d'Orgeval ; le conseil municipal a depuis longtemps l'intention, pour dégager le quai, de jeter bas toutes ces vieilles baraques, qui sont des nids de mauvaises fièvres ; mais l'argent manque toujours. »

Au sortir de la rue du Reître, nous retrouvâmes le quai, et j'aperçus le pont de bois à quelque distance.

Au pont de bois, M. Vincent fit halte, et je l'imitai; il tourna le dos à la Mérelle et eut la complaisance de m'indiquer une rue plus décente que la rue du Reître, par où je pourrais gagner le Quartier-Neuf. Ainsi il regardait comme une chose toute naturelle et tacitement convenue entre nous, que je prendrais le pont de bois et non pas le pont de pierre, toutes les fois que j'aurais affaire sur la rive droite de la Mérelle.

« Vous avez bien compris mes explications? me demanda-t-il, les deux mains appuyées sur la pomme de sa canne, les regards fixés sur ma figure.

— Très bien, et je vous remercie de votre complaisance.

— Bon! Maintenant, traversons le pont, et obliquons à gauche. »

Au moment même où je me demandais si M. Vincent m'avait montré tout ce qu'il avait à me montrer, il s'arrêta court et me dit :

« Regardez devant vous. »

XXXII

Devant moi, il y avait encore une petite place, mais celle-là était parfaitement carrée et entourée de maisons de bonne apparence. Cette place était si petite, si solitaire et si tranquille, qu'on aurait pu la prendre pour la cour d'une maison particulière. En face de nous, la dernière maison à gauche était habitée par un notaire. Je le devinai aux deux panonceaux qui décoraient les deux côtés de la grande porte cintrée. Un petit clerc de l'étude, avec des bouts de manche en lustrine et des chaussons de lisière, posté au coin de la maison, avait l'air de guetter quelqu'un. Tout en allongeant le cou dans la ruelle, il fumait une cigarette de contrebande.

Il revenait à pas de loup pour regagner la porte cochère, lorsque, en passant sous la fenêtre de l'étude, il reçut un coup de règle sur la tête. Cet avertissement lui avait été donné par-dessus le châssis treillissé qui protégeait l'intérieur de l'étude contre la curiosité des passants quand la fenêtre était ouverte.

La petit clerc s'arrêta tout court, et quelqu'un lui

parla à travers le treillis. Alors il se tourna vivement de notre côté, jeta le bout de sa cigarette d'un geste furtif, et rentra dans la maison d'un pas grave et mesuré.

C'est tout ce que je vis.

« Eh bien ? me demanda M. Vincent.

— Voilà, lui répondis-je, un petit clerc qui met à profit l'absence de son patron.

— Bon, bon ! me dit-il tranquillement ; ce petit clerc est un polisson, mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit pour le moment. Encore une fois, qu'est-ce que vous voyez ?

— Je vois des maisons qui se ressemblent toutes, avec cette différence cependant que les unes ont les persiennes fermées, et les autres ouvertes.

— Et puis ?

— Il y a une plaque de cuivre sur la porte de la troisième maison.

— Vous brûlez. Qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur cette plaque ?

— Je ne distingue pas d'ici. »

Il me regarda d'un air surpris.

« Je finirai par croire, dit-il avec un grand sérieux, que la jeunesse a dégénéré, du moins du côté des yeux. Mes deux petites portent lunettes, et voilà

qu'à vingt-cinq pas vous ne pouvez pas lire des lettres qui ont un grand demi-pouce de haut! De mon temps, on voyait plus clair que cela ; et même, avec mes yeux de quatre-vingts ans, je lis d'ici comme je lirais dans un journal que je tiendrais à la main. Approchons-nous! »

Le centre de la place était orné d'un large banc de bois peint en vert, sans dossier; sur ce banc, il y avait un tricot et un étui à lunettes, laissés momentanément à la garde d'un gros chat gris, par quelque ménagère, qui s'en était allée sans doute donner un coup d'œil à son pot-au-feu. Le gros chat gris veillait sur ce dépôt, les yeux fermés, voluptueusement pelotonné sur lui-même, et, en apparence du moins, profondément endormi. Comme nous passions près du banc, le chat gris entr'ouvrit un œil et fit un mouvement comme pour se dresser sur ses pattes. Mais, réflexions faites, il referma l'œil tranquillement et reprit son somme avec un abandon patriarcal.

Quand nous fûmes à quelques pas de la plaque de cuivre, M. Vincent me demanda si je distinguais bien les lettres à cette heure.

« Oh! oui, répondis-je en riant.

— Eh bien, qu'est-ce que vous lisez?

— Je lis : *Caisse d'épargne.*

— Oui, reprit-il en me regardant avec attention. C'est là qu'est la caisse d'épargne d'Orgeval. Et même c'est sur votre chemin, comme vous voyez. »

Il n'ajouta pas un mot, mais je compris très bien pourquoi il m'avait amené là.

Alors, en longeant les maisons, il me conduisit jusqu'à l'entrée de la ruelle où le petit clerc s'était embusqué pour guetter son patron.

« Cette ruelle, me dit-il, s'en va déboucher dans la rue du Froidmantel, juste au coin de la maison des petites. Je vous quitte ici, j'ai à causer avec la bonne femme qui a laissé son tricot sur le banc. »

Je le remerciai de son obligeance, et je gagnai rapidement la rue du Froidmantel.

XXXIII

En me remettant ma clef, Zélie me raconta qu'elle avait eu maille à partir avec le *Lion d'Or*.

Le garçon d'écurie avait fait mine de tourner sa brouette en dérision. Elle avait saisi avec empressement cette occasion de dire à haute et intelligible voix, devant les maîtres de l'hôtel et devant un

groupe de curieux, ce qu'elle pensait des procédés du *Lion d'Or*. Les curieux s'étaient mis à rire, la dame du *Lion d'Or* s'était sauvée dans sa cage de verre en haussant les épaules; quant au patron, il était entré dans une fureur épouvantable et avait accablé Zélie d'un torrent d'épithètes diffamatoires. A ce que je pus comprendre, Zélie avait eu les rieurs pour elle, et n'avait quitté le champ de bataille qu'après avoir réduit tous ses adversaires au silence. Elle paraissait enchantée de son escarmouche.

J'étais émerveillé de son courage, et en même temps je m'applaudissais en moi-même de n'avoir plus rien à démêler avec le *Lion d'Or*, maintenant que Zélie l'avait exaspéré jusqu'à la rage.

« Sans vous commander, me dit-elle, plus tôt vous viderez cette malle, mieux cela vaudra. Une fois vide, je la monterai au grenier. Ça ne fait pas bon effet dans une chambre bien tenue, parce que... »

Je lui promis de me mettre à l'œuvre immédiatement, et je montai quatre à quatre les marches de l'escalier, en brandissant la clef de *ma* chambre.

J'éprouvai en entrant « chez moi » ce petit frisson de plaisir que l'on éprouve toujours en prenant pour la première fois possession d'un « chez soi ».

Malgré la promesse que j'avais faite à Zélie, il me

fut impossible de m'occuper de ma malle avant de m'être enfoncé voluptueusement dans mon fauteuil et de m'être assis successivement sur mes quatre chaises, avant d'avoir ouvert et refermé tous les tiroirs de ma commode et exploré tous les coins de mon secrétaire.

Dans l'excès de mon ravissement, je fis une chose que je n'ai jamais avouée ni à Zélie, ni aux demoiselles Rocher, ni à M. Vincent; une chose dont je rougis encore à l'heure qu'il est: une chose, enfin, que je ne raconterais pas ici si je ne m'étais promis de dire toute la vérité.

Saisi d'une irrésistible envie de crier et de sauter, et craignant de faire scandale dans la petite maison silencieuse et paisible, je me jetai sur le lit, et là je me vautrai cinq ou six fois de suite, comme font les ânes dans la poussière des grands chemins. Quand l'envie de crier me prenait, je cachais ma figure dans l'oreiller.

L'accès une fois passé, je sautai à bas du lit, tout penaud et très effrayé surtout du désordre des couvertures. Je mis au moins cinq grandes minutes à effacer les faux plis en passant la main dessus, et à faire bouffer par une série de petits coups de poing les endroits où le lit s'était affaissé. Et malgré cela,

je n'étais pas encore bien sûr que Zélie ne s'apercevrait pas de quelque chose quand elle viendrait faire la couverture.

Enfin je me décidai à me mettre sérieusement aux affaires sérieuses, et je déballai mon linge et mes habits. Il faut croire que mes chemises, après la violente compression qu'elles avaient subie depuis plus de vingt-quatre heures, se dilatèrent subitement, comme pour respirer plus à leur aise; je ne saurais m'expliquer autrement l'étrange phénomène dont je fus témoin. Les tiroirs de ma commode représentaient une capacité plus considérable que ma malle, qui n'était pas énorme; c'est à grand'peine si j'y pus faire entrer mes chemises. Tout en donnant des poussées à mes chemises neuves, pour les faire tenir tranquilles, je pensais à mon tuteur qui m'en avait fait cadeau.

Depuis la mort de mes parents, il m'avait toujours tenu, comme on dit, très serré, estimant que la jeunesse a besoin de sentir le frein.

Au sortir du collège, où j'avais fait mes classes de latin jusqu'en quatrième, comme externe boursier de la ville, il m'avait placé dans une étude de notaire. Je ne gagnais pas grand'chose; mais ce que je gagnais je l'apportais à la maison, jusqu'au dernier centime. Mon tuteur me disait d'un air chagrin :

« J'ai fait déjà et je fais encore de grosses dépenses pour toi ; il est juste que je rentre dans mes débours, car tu sais que je vis bien juste de ma pension. »

Je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que c'était juste, mais je trouvais pourtant un peu dur de n'avoir jamais un sou dans ma poche.

Lorsque j'eus vingt ans, il me dit un matin, pendant que nous dépêchions un hareng saur pour notre déjeuner :

« Il est inutile que tu restes dans ton étude jusqu'à la fin de tes jours, puisque tu n'auras jamais de quoi acheter une charge de notaire. Tu vas lire ce papier avec attention ; tu me diras ce que tu en penses, et nous verrons ce qu'il y aura à faire. »

Le papier qu'il me tendit était le programme des connaissances exigées pour entrer, après examen, dans une administration dont je voyais le nom pour la première fois.

J'emportai ce programme avec moi, et je l'étudiai avec la plus grande attention. Le soir, je dis à mon tuteur :

« Il y a là dedans des choses que je sais, d'autres que j'ai oubliées, et d'autres que je n'ai jamais sues.

— Souligne-moi au crayon tout ce que tu ne sais pas.

Je lui tendis le papier, après avoir fait des marques au crayon.

Le lendemain matin, il me dit :

« J'ai parlé au père Bussac ; il se trouve justement qu'il a préparé, dans le temps, un jeune homme pour la même chose. Tu iras chez lui tous les soirs de huit à neuf ; il n'a pas d'autre heure à te donner, tout son temps est pris dans la journée. Il dit qu'en travaillant ferme entre les leçons, tu dois être prêt pour la fin de l'année. Tu n'as pas autre chose à faire qu'à bûcher comme un malheureux, reprit-il avec une espèce de gémissement. Cela va me coûter les yeux de la tête, et je ne pourrais pas faire la même dépense deux années de suite ! »

Le père Bussac était un ancien régent du collège de Saint-Bié, qui était à la retraite depuis plusieurs années. Pour s'occuper et pour accroître son petit revenu, il donnait des leçons de littérature française dans le pensionnat des demoiselles Pichot, et préparait des jeunes gens à l'examen du baccalauréat.

XXXIV

Comme je continuais d'aller tous les jours à l'étude,

j'étais forcé de me lever à quatre heures du matin pour préparer ma leçon du soir. M. Bussac était content de moi ; fort heureusement, car mon tuteur se faisait rendre un compte rigoureux de mon travail et de mes progrès ; et même quelquefois il assistait à la leçon.

Je venais de tirer au sort et d'amener un bon numéro, lorsque je passai l'examen. Je le passai même avec assez de succès pour obtenir d'emblée un emploi de douze cents francs, sans surnumérariat.

Quand je fus nommé à Orgeval, mon tuteur me dit : « C'est bien ! » pas un mot de plus. Pendant les quinze jours qui précédèrent mon départ, il devint presque gai ; mais en même temps il prenait des airs mystérieux et affairés, et se frottait quelquefois les mains en me regardant.

L'avant-veille du jour fixé, lorsque je fus revenu de l'étude, il me dit : « Viens-t'en dans ma chambre, j'ai à te dire quelque chose. »

Dans un coin de la chambre, il y avait une malle ouverte, de grandeur raisonnable, et qui était complètement neuve. Sur le lit, je vis une demi-douzaine de chemises neuves, liées ensemble avec un ruban rose, un habillement complet tout neuf, un habit noir, un gilet noir, un pantalon noir et des escarpins vernis.

Pendant que je contemplais tous ces trésors, mon tuteur, les mains derrière le dos, sifflait tout bas. Ses regards allaient du lit à ma figure et de ma figure au lit.

« Tout cela est à toi, » me dit-il d'un ton bref.

Je joignis les mains de saisissement, et j'essayai de bégayer un remerciement.

« Pas de remerciements, s'écria-t-il avec une brusquerie affectée ; tout cela est à toi, parce que c'est toi qui l'as gagné par ton travail. Mon pauvre conscrit, ç'a été économisé sou par sou sur tes mois, déduction faite de ton entretien et de ta nourriture. Tu as trouvé souvent que je te tenais trop serré ; ne dis pas le contraire, je le sais, je le devine, quoique tu ne m'en aies jamais soufflé mot. Il le fallait, conscrit, il le fallait, sans cela jamais nous n'aurions pu joindre les deux bouts. Par exemple, les chemises, c'est moi qui te les offre ; j'aurais voulu t'offrir davantage ; mais, ma parole d'honneur, je ne l'aurais pas pu. Tais-toi. Voici encore cent cinquante francs qui viennent de la caisse d'épargne. Le livret porte « trois cents » ; mais, en me serrant bien, je n'ai pu payer que la moitié des leçons du père Bussac ; c'est toi qui as payé le reste. Trois cents leçons à un franc la leçon, tu vois que le compte est exact. Un franc

la leçon, c'est cher; mais aussi le père Bussac n'est pas le premier venu, et il nous en a donné pour notre argent! J'ai peut-être tort de confier d'un seul coup cent cinquante francs à un conscrit presque imberbe, mais je ne puis cependant pas te laisser partir sans le sou. D'ailleurs, tu es majeur et tu pourrais me demander mes comptes de tutelle. Maintenant, mon gaillard, marche droit, et surtout ne fais pas de dettes, car il ne faudrait pas compter sur moi pour les payer. Je me fais vieux; j'ai des rhumatismes à soigner, et puis je ne serai pas fâché non plus de fumer une petite pipe de temps en temps. Sans reproche, il y a six ans que je n'ai fumé. Ça te fait de la peine? Il n'y a vraiment pas de quoi; car, je veux bien que le loup me croque, si je sais pourquoi on aime tant à fumer. C'est ruineux, c'est dégoûtant, c'est... Fais ta malle, et ne me casse pas la tête de tes remerciements; qu'est-ce que tu veux que j'en fasse? »

XXXV

Je pensais à tout cela en regardant mes chemises

neuves, et je songeais à mon tuteur avec un mélange d'attendrissement et de remords.

Un petit tintement clair et argentin me fit lever la tête; la pendule de stuc qui ornait ma cheminée venait de sonner une demie. En regardant le cadran, je vis, comme à travers un brouillard, qu'il était déjà cinq heures et demie ; je m'essuyai les yeux du revers de ma main, et je poussai vivement les tiroirs de ma commode; ensuite je serrai mon trésor dans un des casiers du secrétaire, et je mis la clef dans la poche de mon gilet, avec la fierté d'un capitaliste.

En un tour de main, mes habits furent accrochés au pendoir, et la serge verte soigneusement ramenée par-dessus.

Tout à coup je fis une découverte qui me frappa d'épouvante. Au moment de me donner un coup de brosse, avant de descendre, je m'aperçus que je n'avais plus ma brosse, une brosse toute neuve! que j'avais achetée la veille de mon départ, et qui m'avait coûté cinq francs, s'il vous plaît!

Je me souvins avec consternation que je l'avais oubliée sur la cheminée, dans ma chambre du *Lion d'Or*.

Ma première idée fut que je n'oserais jamais aller retirer cette brosse des griffes du *Lion* irrité, et je

tirai du secrétaire une pièce de cinq francs pour en acheter une autre. Je me dis ensuite que cinq francs représentent la rente de cent francs et le capital de cinq sous, comme aurait dit M. Vincent. Et même, en songeant à M. Vincent, je rougis de ma couardise, et je remis les cinq francs dans le secrétaire. Le *Lion* penserait de moi ce qu'il voudrait, et rugirait aussi fort qu'il voudrait, j'avais bien le droit, après tout, de lui réclamer mon bien. « J'irai à l'hôtel, » me dis-je avec une grande décision.

Cependant je n'eus pas le courage de brûler mes vaisseaux, et je repris la pièce de cinq francs ; l'idée d'une scène violente et scandaleuse me rejetait dans mon indécision.

Quand je rendis ma clef à Zélie pour qu'elle pût monter ma malle au grenier, elle me regarda en clignant les yeux et en fronçant légèrement le nez.

« Vous ne pouvez pas sortir comme ça, me dit-elle d'un ton d'autorité ; regardez un peu : votre manche est toute couverte de peluche, et votre dos donc! Ne bougez pas, je m'en vas vous donner un bon coup de brosse. »

Je me sentis devenir tout rouge. Si elle allait deviner où j'ai attrapé cette peluche!

En même temps, j'éprouvai le besoin de lui expli-

quer que ce n'était pas mon habitude de sortir sans avoir brossé mes habits. « Le fait est que j'ai oublié ma brosse au *Lion d'Or*, » lui dis-je pendant qu'elle me brossait le dos avec sa brosse à elle.

J'espérais presque qu'elle se laisserait tenter par la perspective d'une seconde escarmouche, et qu'elle me proposerait d'aller en personne réclamer mon bien.

Mon espoir fut déçu. Ou bien ses occupations domestiques lui interdisaient de se donner le plaisir d'une seconde passe d'armes; ou bien elle trouvait la demande si simple et si naturelle, qu'il ne lui vint pas à l'esprit que je pusse en être embarrassé. Les gens qui sont naturellement braves ne comprennent rien aux terreurs des âmes faibles.

« Eh bien, me dit-elle familièrement, ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'y courir tout de suite. Un voyageur peut la prendre, ou bien ces gens-là sont capables de l'escamoter. Ils sont capables de tout.

— J'y cours.

— C'est cela! »

XXXVI

Ainsi mis en demeure, il ne me restait plus qu'à m'exécuter. Maintenant que Zélie connaissait l'histoire, elle ne manquerait pas de la raconter aux demoiselles Rocher. On me demanderait probablement quel avait été le résultat de mon entrevue avec le *Lion d'Or*.

Mon imagination se mit à me représenter des choses si terribles, ma timidité naturelle et ma crainte du ridicule s'effraya tellement d'une scène de bruit et de violence, que le cœur me manqua. Au lieu de pousser droit au monstre, comme je l'avais décidé en sortant, je fis une halte sur la petite place où M. Vincent m'avait montré la Caisse d'épargne.

Assis sur le banc, je me mis à réfléchir, ou plutôt à chercher des raisons plausibles pour ne pas faire ce que j'avais à faire, ou du moins pour ne pas le faire tout de suite. Il y a de quoi sourire de pitié quand on songe que l'âme d'un homme de vingt et un ans peut être mise à une véritable torture pour une chose aussi simple que celle qui me préoccupait.

Encore si j'avais pu me figurer à peu près quelle réception on me ferait, j'aurais tendu d'avance tous les ressorts de ma volonté pour l'affronter de mon mieux. Ce qui énervait ma force morale, c'était l'incertitude et l'appréhension vague de quelque chose qui me prendrait au dépourvu.

Comme tous les hommes d'un caractère indécis et faible, je perdis mon temps en récriminations. Pourquoi aussi avoir été assez étourdi pour oublier cette malheureuse brosse? Pourquoi Zélie s'était-elle avisé d'exaspérer le *Lion d'Or* à propos de ma malle? pourquoi lui avoir dit niaisement que j'avais oublié ma brosse au *Lion d'Or?* Je ne saurais donc jamais retenir ma langue !

Si seulement je n'avais pas fait de confidence à Zélie, la chose aurait passé inaperçue ; j'aurais acheté une autre brosse, et tout aurait été dit pour cette fois. J'aurais profité de la leçon, j'aurais été moins étourdi à l'avenir ! C'était si simple.

Au milieu des fluctuations de ma pensée et de ma volonté, il y avait cependant un point fixe. J'étais parfaitement résolu à ne pas me tirer de là par un mensonge.

Je regardai machinalement à ma montre, et je vis qu'il était déjà six heures vingt minutes. Comme on

dîne à six heures et demie à la *Sirène*, je n'avais plus le temps d'aller au *Lion d'Or* avant le dîner.

XXXVII

Je sentis mon cœur tressaillir de joie en voyant que j'avais un répit d'autant plus légitime que je ne l'avais réellement pas cherché.

Je me levai d'un bond, et je me rendis d'un pas allègre à la *Sirène*. Il me semblait que j'avais des ailes, tant mon cœur était léger.

J'étais bien jeune alors, sans cela ma joie n'aurait pas été si vive. Jusque-là j'avais mené la vie d'un enfant et non pas celle d'un homme. La seule faute que mon tuteur eût commise dans l'éducation qu'il m'avait donnée, ç'avait été de confisquer ma volonté et de décider toujours pour moi en toutes choses, sans jamais me laisser l'embarras et la responsabilité d'une résolution à prendre et à tenir. J'ignorais donc une vérité que j'appris, ce soir-là, à mes dépens.

Donnez une heure de répit à une personne irrésolue, c'est tout simplement une heure de plus pendant laquelle elle tournera dans le même cercle d'angoisses et d'incertitudes pour aboutir toujours au même point, sans avoir absolument rien décidé.

Je me trouvais placé à table juste en face de M. Marvéjols, mais sa place était vide. On eut soin de m'apprendre que M. Marvéjols était presque toujours en retard. Quand il arriva de son pas nonchalant, il promena ses yeux clignotants tout autour de la table, adressant à chacun un salut ou une plaisanterie. Quand ses regards s'arrêtèrent sur moi, il me fit un petit signe de tête familier, et je lui fus très reconnaissant de ce qu'il ne m'avait pas gardé rancune.

« Eh bien, mon jeune coq, me dit-il tout en avalant précipitamment son potage, j'espère que nous nous sommes un peu calmé depuis tantôt. »

Je lui répondis avec un petit rire embarrassé :

« Complètement ; j'espère que vous ne me conserverez pas rancune.

— Je l'espère bien aussi, répliqua-t-il avec sa nonchalance habituelle : d'abord, c'est trop fatigant d'avoir de la rancune contre quelqu'un. D'ailleurs, pour rendre justice à votre mérite, je dois dire que vous me faites l'effet d'être ce qu'on appelle une bonne pâte. Pas méchant, hein ! oh non, pas méchant ! »

Cet éloge équivoque me fit faire la grimace, non pas qu'il fût de nature à me blesser bien profondément, sans compter que M. Marvéjols avait l'inten-

ion de me taquiner, et non pas de m'offenser. En effet, il me tendit la main en souriant. Je remarquai même qu'il avait un sourire très agréable; c'était dommage que le reste de sa physionomie, son langage et ses allures, ne fussent pas toujours en rapport avec cet agréable sourire.

Ce qui me fit faire la grimace, c'est que le mot « pas méchant ! », avec le sens qu'on lui donne d'habitude, me rejeta en plein dans mes préoccupations, et me rappela amèrement au sentiment de ma faiblesse et de mon indécision.

XXXVIII

A partir de ce moment, je mangeai sans savoir ce que l'on me servait, et je ne pris aucune part à la conversation.

« A quoi pensez-vous donc? me demanda en riant mon voisin, qui m'offrait à boire, et à qui je tendais mon assiette.

— A rien du tout, balbutiai-je avec confusion; je suis quelquefois très distrait. »

L'homme aux ronds de serviette me tira d'embarras en racontant à la file plusieurs histoires de gens dis-

traits qu'il avait particulièrement connus. Comme il contait longuement et en s'écoutant parler, il détourna de moi pendant un certain temps l'attention de toute la table.

Profitant de ce répit, je retombai dans mes réflexions. Tout à coup il me vint une inspiration, et je respirai plus librement. Je donnerais un bon pourboire à l'un des garçons de la *Sirène*, et je l'enverrais chercher ma brosse. Comment n'avais-je pas pensé à cela plus tôt ?

Tout à coup M. Marvéjols, se penchant en arrière, de façon à compromettre gravement son équilibre, allongea le cou dans la direction de la fenêtre ouverte et cria d'une voix de fausset : « Asmodée !

— Quel drôle de nom, dis-je à mon voisin.

— C'est Marvéjols qui a donné ce nom-là au rinceur de bouteilles : il s'appelle Amédée. »

Un garçon d'une douzaine d'années apparut presque aussitôt à la fenêtre ; il était beaucoup trop petit et beaucoup trop large pour son âge, et il avait une grosse figure réjouie complètement stupide. Il était enseveli dans un tablier bleu trop grand pour sa taille ; ce tablier commençait au menton et finissait à la pointe des pieds. De ma place, je voyais, depuis le commencement du dîner, Asmodée aller et venir

dans l'arrière-cour, où il rinçait des bouteilles d'un air affairé et important.

Quand il fit son apparition à la fenêtre, il tenait à deux mains une bouteille qu'il continuait d'agiter, pour ne pas perdre une minute.

« Voilà Asmodée ! dit-il en se fendant la bouche jusqu'aux oreilles. C'était sa manière de sourire, et tout le temps qu'il souriait, son œil gauche demeurait obstinément fermé.

— Est-ce que tu crois que je vais te parler d'ici ? lui cria M. Marvéjols en faisant la grosse voix. Est-ce que tu veux que je me donne un torticolis ? »

Asmodée cessa de sourire, et son œil gauche se rouvrit. En signe de détresse, il cessa d'agiter sa bouteille.

XXXIX

Je crois vraiment qu'il s'attendait à voir M. Marvéjols enjamber la fenêtre pour aller conférer avec lui dans l'arrière-cour.

« A qui est-ce que je parle ? gronda M. Marvéjols.

— A moi, bien sûr, » répondit humblement Asmodée.

Et ne sachant que faire pour conjurer l'indignation de M. Marvéjols, il se mit à trépigner sur place en faisant une figure lamentable.

« Fais donc le tour, lui cria charitablement M. Poulet ; tu vois bien que M. Marvéjols veut que tu viennes lui parler ici. Jeannette, ouvrez-lui donc la porte, » dit-il à la fille de service.

Il faut rendre à Asmodée cette justice, que s'il était absolument stupide, du moins il n'était pas entêté.

Quand M. Poulet lui eut crié de faire le tour et de venir dans la salle à manger, sa figure exprima la plus vive satisfaction ; sa bouche se fendit et son œil gauche se ferma ; le problème qui avait tourmenté sa pauvre cervelle se trouvait résolu. Aussi se précipita-t-il vers la porte avec tant d'impétuosité qu'il faillit culbuter Jeannette. Et cependant Jeannette était une jeune beauté de cinquante ans, grande, forte et solidement plantée sur des pieds qui vous faisaient songer à ceux de la reine Berthe.

Asmodée alla se poster gravement à côté de la chaise de M. Marvéjols. Pour se donner une contenance, il plongea ses deux mains dans la grande poche de son tablier, qui était toute gonflée de vieux bouchons.

« Écoute, et tâche de comprendre, dit M. Marvéjols en se tordant tout de côté pour fouiller dans la poche de son pantalon, d'où il tira une clef de gros calibre. Tu sais où je demeure, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur Marvéjols, c'est dans la rue Creuse, au-dessus du marchand de tabac. C'est moi qui vous portais vos repas quand vous étiez couché dans votre lit et que vous faisiez des grimaces.

— Tâche de parler de ma goutte avec plus de respect, ou il t'en cuira, maraud! Cet objet volumineux est la clef de ma chambre.

— Oui, monsieur Marvéjols.

— Tu l'introduiras dans la serrure, en appuyant très fort à droite, et en relevant un peu la pointe, comme cela.

— Oui, monsieur Marvéjols,

— Quand la porte sera ouverte, tu entreras dans ma chambre, tu iras à la cheminée; à gauche tu trouveras ma pipe et ma blague, et tu me les apporteras.

— Oui, monsieur Marvéjols.

— Surtout, ne te trompe pas de côté. A droite il y a une bouteille de rhum. Je te défends d'y toucher; car je sais que tu as la passion des liqueurs fortes.

— Oh! monsieur Marvéjols, si on peut dire!

— Je te préviens que j'ai fait une marque à la bouteille; d'ailleurs, je te sentirai quand tu reviendras. Eh bien! tu n'es pas encore parti! Ah! tu n'oublieras pas de refermer la porte à double tour et de me rapporter la clef. File! c'est-à-dire attends, malheureux! Jeannette, tirez-le de ce tablier, voulez-vous? S'il le garde pour faire ma commission, il marchera dessus, s'étalera les quatre fers en l'air et me cassera ma pipe. »

XL

Dans son empressement à se débarrasser du grand tablier, Asmodée fit rouler à terre tous les bouchons qui gonflaient la grande poche.

« Mes bouchons! » s'écria-t-il avec l'accent du plus profond désespoir.

Et il se précipita à quatre pattes sous la table pour ramasser ses bouchons. M. Marvéjols le harponna avec le pèneton de sa grande clef, et le tendit à M. Adam, qui le remit sur ses jambes en le hissant par le collet de sa veste.

« Tu les ramasseras en revenant, lui dit M. Mar-

véjols. Jeannette te les balayera tous dans un coin.

— Et s'il en manque ? objecta Asmodée, en allongeant la lèvre inférieure, comme un petit enfant qui va pleurer.

— Va donc, va donc ! lui dit Jeannette avec bonté ; je te promets qu'il ne t'en manquera pas un ; tu sais que je ne t'attrape jamais, moi.

— C'est vrai, » répondit Asmodée en la regardant avec un mélange de confiance et d'affection.

Depuis le commencement de cette scène, je me disais à part moi : « Te voilà sauvé, c'est Asmodée qui ira chercher la brosse. »

Ce dénouement, au fond, ne me satisfaisait qu'à moitié, mais enfin c'était un dénouement, c'était la fin de toutes mes incertitudes et de toutes mes angoisses.

« Est-ce que vraiment il sait bien faire les commissions ? » demandai-je en souriant. Je souriais, mais le cœur me battait : je sentais que je commençais à m'engager dans la mauvaise voie.

« Lui ! dit Jeannette en lui posant familièrement la main sur la tête ; il fait les commissions comme un homme, une fois qu'il a bien compris. Tenez, essayez, pour voir ! »

Ce mot me décida.

Oui ce mot me décida à agir en homme. Quand j'avais demandé si Asmodée faisait bien les commissions, mon parti était pris, décidément j'esquiverais la corvée. A peine avais-je fini de parler, qu'il y eut en moi comme un tressaillement de révolte; une lumière intérieure me fit voir la faiblesse des raisons dont je me croyais satisfait. La meilleure partie de moi-même protesta énergiquement contre les transactions de la peur, et je me sentis poussé par une force supérieure. Le moment était critique et ne permettait plus la moindre hésitation; le premier mot que j'allais prononcer m'engagerait irrévocablement. Je le sentis, et je répondis avec un grand calme :

« Ce sera pour une autre fois. »

Asmodée était parti. Je fus si content d'avoir trouvé en moi la force de vouloir, et si heureux de l'approbation de ma conscience, que je me mis à rire d'une histoire qui n'était guère spirituelle, et que je choquai mon verre contre celui de mon voisin, sans savoir pourquoi, par pure allégresse.

XLI

Quand le dîner fut terminé, la petite société se

dispersa, sauf deux ou trois vieux habitués qui restèrent à discuter près de la fenêtre, pendant que Jeannette balayait les bouchons et qu'Asmodée les ramassait.

Je sortis en compagnie de mes collègues et de deux professeurs. Mais les deux professeurs nous quittèrent sur le pas de la porte, et partirent bras dessus, bras dessous, pour faire un petit tour de promenade, en causant.

Nous nous en allions paresseusement devant nous, lorsque le petit groupe s'arrêta devant la porte du café. Là encore il y eut un ou deux départs, et je demeurai avec M. Marvéjols et trois ou quatre autres. M. Marvéjols avait bourré sa pipe, chemin faisant, pour ne point perdre de temps.

« Entrez-vous? » me demanda-t-il très aimablement.

Et il me montrait du bout de sa pipe la porte du café, qui était restée ouverte après le passage du petit groupe.

« Pas ce soir, lui répondis-je avec embarras; j'ai une course pressée à faire, une commission que je ne puis remettre à demain.

— Faites votre commission, me dit-il avec bonhomie, et venez nous rejoindre. »

J'aurais dû lui dire à ce moment-là que j'avais la ferme intention de ne pas mettre les pieds au café, et que je ne reviendrais pas après ma course. Mais je n'aime pas à froisser les gens, et avec lui surtout je me croyais tenu à beaucoup de ménagements ; je lui répondis donc que je ferais tout mon possible pour revenir, si toutefois je n'étais pas retenu trop longtemps.

« Oh ! me répondit-il nonchalamment, vous pouvez faire votre commission sans vous presser, et arriver encore à temps. Nous ne sortons que quand l'agent de police vient faire fermer le café, à onze heures. »

Je lui serrai la main. Ceux de ces messieurs qui étaient déjà entrés dans le café en ressortirent poliment pour me décider par leurs instances.

M. Marvéjols étendit les deux bras, comme pour empêcher les fidèles de s'écarter du bon chemin, et, les bras toujours étendus, les repoussa doucement dans la tabagie en leur disant :

« Il va revenir dans un instant, il a une course à faire. »

Je m'en allai bravement du côté du *Lion d'Or*, et j'en franchis le seuil sans me permettre d'hésiter un seul instant. Je remarquai cependant, en pénétrant

dans cette demeure inhospitalière, que j'avais des petits battements nerveux dans le haut des joues, juste au-dessous de l'œil, et que mes jarrets étaient comme alourdis. Mais ce n'étaient là que les défaillances de la chair; ma volonté ne faiblit pas un instant.

Les habitués du *Lion d'Or* sortaient de table et causaient par petits groupes dans la cour et sous la voûte. Leur présence ne m'intimida presque pas. Le Triton, qui tirait de la remise un cabriolet de commis voyageur, se mit à siffler en me voyant, posa les deux brancards par terre, et se tint tout droit, les deux mains dans ses poches, d'un air de bravade. Mais ses grands airs ne m'effarouchaient pas. Je m'aperçus, en tournant un peu la tête, qu'il avait laissé là son cabriolet et qu'il venait à pas lents du côté du bureau.

Je tournai rapidement à gauche, et j'entrai dans le bureau. Dès le premier pas, je me heurtai très rudement contre une grande malle à coins de cuivre qui encombrait le passage.

XLII

Au bruit que je fis, un voyageur, qui consultait un indicateur des chemins de fer collé à la muraille, tourna la tête et me regarda d'un air mécontent. Je supposai que la grande malle lui appartenait, et je levai légèrement mon chapeau comme pour m'excuser de m'être fait grand mal au genou gauche, en heurtant un des coins de cuivre. Il me rendit mon salut fort poliment, et recommença ses recherches, en suivant les lignes du bout de l'index sur l'affiche.

La dame souveraine du *Lion d'Or*, assise dans sa cage de verre, lisait, les sourcils froncés, le *Propagateur d'Orgeval.* Elle savait que j'étais là, car, à mon entrée, elle avait levé les yeux et les avait ensuite brusquement ramenés sur son journal, d'un air de mauvaise humeur.

Je m'approchai respectueusement de la cage de verre, mon chapeau à la main, et je dis avec la plus grande politesse : « Pardonnez-moi, madame, de vous déranger... »

Elle ne m'entendit pas ou ne voulut pas m'en-

tendre, et continua sa lecture avec une implacable sévérité.

« Mon Dieu, madame..., » repris-je un peu plus haut.

Elle détourna les yeux de son journal, et regarda de côté, mais sans lever la tête. J'aurais pu croire qu'elle étudiait la forme de mes souliers.

« Qu'y a-t-il pour votre service? me demanda-t-elle d'une voix peu engageante, toujours sans lever la tête.

— Un petit renseignement, madame, s'il vous plaît. Dans la chambre numéro 17, que j'ai occupée la nuit dernière, j'ai laissé par mégarde une brosse sur la cheminée. »

Sans cesser de regarder mes souliers, elle allongea la main vers un cordon de sonnette, et sonna.

Le Triton apparut presque aussitôt. Je le soupçonnai de s'être embusqué derrière la porte pour entendre ce que je dirais à la maîtresse.

« Jean, dit la dame en reprenant sa lecture, voyez donc voir; le numéro 17 réclame une brosse. »

A partir de ce moment, je cessai d'exister pour elle : elle reprit sa lecture en affectant de me tourner le dos.

Sans dire un mot, le Triton alla vers un coin obscur, se haussa sur la pointe des pieds, tâtonna

un instant sur une tablette d'encoignure placée trop haut, et finit par attraper une brosse, qu'il me tendit en me regardant effrontément, comme pour m'intimider.

C'était une brosse antique qui avait dû être neuve sous le règne de Louis-Philippe. A cette époque lointaine, elle avait dû faire bonne figure, et avoir été abondamment pourvue de crins comme toute brosse qui se respecte. Pour le moment, elle était complètement chauve, sauf quelques pinceaux de poils éparpillés comme au hasard.

« Eh bien! voilà l'outil, me dit le Triton; prenez-vous mon bras pour une enseigne?

— Ma brosse est toute neuve, lui répondis-je en repoussant du geste la brosse chauve.

— Voilà tout ce que je trouve sur la tablette, reprit-il avec un redoublement d'insolence.

— Je suis parfaitement sûr, lui dis-je, d'avoir laissé ma brosse sur la cheminée du numéro 17. Nous allons monter ensemble.

— Que de bruit pour une méchante brosse! » dit la dame en s'agitant avec impatience.

Le garçon me regardait, et je regardais le garçon.

« Montons, si vous voulez, au numéro 17, grogna-t-il enfin.

— Monsieur, me dit le voyageur de tout à l'heure, n'y montez pas, ce n'est pas la peine, vous ne trouverez rien. C'est trop fort! reprit-il en regardant le Triton avec des yeux courroucés. Je vous ai vu, de mes yeux, prendre sur la tablette une brosse neuve que la femme de chambre y avait déposée, et la remplacer par cette antiquaille.

— Vous avez donc des yeux dans le dos? répondit insolemment le Triton.

— Rendez la brosse, ou vous aurez affaire à moi, reprit le voyageur en le toisant d'un air de mépris.

— Je vois ce que c'est, » dit le Triton, en prenant tout à coup un air obséquieux et en se frappant le front.

Et il disparut en emportant la vieille brosse. La dame continua de s'agiter dans sa cage de verre, pendant que je remerciais l'étranger de sa bienveillante intervention.

XLIII

« Voilà l'outil! » dit le Triton d'un air dégagé en me remettant ma brosse.

Mais, malgré son air dégagé, il avait peur du voya-

geur obligeant et le regardait en dessous. Aussitôt qu'il m'eut rendu ma brosse, il s'esquiva.

Une fois en possession de mon bien, je m'esquivai à mon tour, non sans avoir salué une dernière fois le vainqueur du Triton. Je n'eus pas à me mettre en frais de politesse pour la dame du *Lion d'Or*, vu qu'elle continuait de me tourner obstinément le dos.

Comme je franchissais la voûte pour gagner la rue, le Triton sortit d'une porte où il se tenait en sentinelle, et me barra presque le passage.

« Vous donnerez bien quelque petite chose pour la femme de chambre qui a retrouvé la brosse ? » me dit-il d'un air à la fois humble et insolent.

Comme j'hésitais, il ajouta :

« C'est une pauvre veuve chargée de famille ! »

Je me souvins à temps que la pauvre veuve chargée de famille était une grande fille de vingt ans à peu près, qui avait l'air peu modeste et peu avenant. Par timidité, au moment où je venais de régler mon compte, dans l'après-midi, je lui avais donné une gratification que je ne lui devais pas, puisque le prix du service était compris dans la note à payer.

« Il y a donc deux femmes de chambre? demandai-je au Triton.

— Pourquoi ça ?

— Parce que celle à qui j'ai eu affaire ne ressemble pas du tout à une pauvre veuve chargée de famille.

— Il y en a deux, en effet, me répondit-il avec un aplomb imperturbable.

— Alors je désire voir la veuve et la remercier moi-même. »

Il tourna brusquement sur ses talons, d'un air à la fois penaud et furieux ; en s'en allant, il me lança, comme flèche du Parthe, une épithète de mauvaise compagnie, que je ne veux pas transcrire ici, mais qui se trouve être le nom d'un animal célèbre par sa sobriété, et surnommé « le vaisseau du désert », à cause des services qu'il rend aux caravanes. J'ajouterai que cette épithète ne troubla nullement la joie légitime que j'éprouvais d'être sorti à mon honneur d'une si formidable aventure.

La brosse que je tenais en ce moment pressée contre mon gilet n'était plus une simple brosse, c'était le trophée d'un de mes premiers triomphes de volonté.

Tout en marchant au pas accéléré, je me raillais doucement de mes terreurs, et je regrettais presque de n'avoir pas eu à soutenir une lutte plus énergique. L'épisode de la pauvre veuve me délectait tout parti-

culièrement. Dans la première passe d'armes, j'avais eu pour auxiliaire le voyageur inconnu; dans la seconde, je m'étais tiré d'affaire tout seul. Comme le second épisode était imprévu, je n'étais pas médiocrement fier d'avoir montré tant de présence d'esprit !

XLIV

En passant devant la tabagie où M. Marvéjols et les autres étaient en train de s'enfumer mutuellement, j'entendis le bruit des dominos sur le marbre. Je fus un moment tenté d'entrer, non pour jouer aux dominos ou boire des bocks, mais pour raconter mon exploit. Quand on est particulièrement content de soi, on résiste difficilement au plaisir de faire partager ce contentement aux autres, surtout quand les autres ont une tendance à vous trouver trop jeune et pas assez « méchant! »

Comme j'allongeais la main vers le bouton de la porte, je réfléchis qu'une fois entré, il me serait bien difficile de ressortir sans avoir accepté « quelque chose ». Cela m'obligerait à revenir une autre fois

pour offrir « quelque chose » à mon tour, sous peine de passer pour un malotru.

Aussitôt je battis prudemment en retraite dans la direction de la rue du Froidmantel.

Le magasin des demoiselles Rocher n'était pas éclairé. A Orgeval, comme dans beaucoup de petites villes, on fait l'économie de l'éclairage dans les magasins. Quand un acheteur a la singulière idée de se présenter le soir, les gens, avertis par le carillon de la sonnette, arrivent sans se presser, une lampe ou une chandelle à la main.

Quoique le magasin de mercerie ne fût pas éclairé, il n'était pas non plus complètement obscur; la lumière d'une lampe y pénétrait doucement par la porte vitrée du fond. Les demoiselles Rocher passaient tranquillement la soirée dans leur salle à manger.

Par discrétion, je pris la porte de l'allée et je me dirigeai à tâtons du côté de la cuisine. En m'entendant trébucher dans le couloir, Zélie accourut, une chandelle à la main. Pendant qu'elle me montrait la petite tablette où était mon bougeoir, et qu'elle allumait ma bougie, je lui contai en deux mots l'histoire de la brosse et celle de la pauvre veuve chargée de famille.

Elle approuva ma conduite; seulement, à ma place, elle aurait dit à la maîtresse du *Lion d'Or* qu'elle était une malhonnête, et au Triton qu'il était un filou!

Je passai tranquillement ma soirée en tête-à-tête avec moi-même. Je commençai par écrire à mon tuteur une longue lettre où je lui racontais par le menu les évènements d'une journée si bien remplie; ensuite, j'eus la fantaisie de graver au canif, sur le bois de ma brosse, la date de ma première victoire, afin de l'avoir toujours sous les yeux comme un encouragement; ensuite, je me mis à ma fenêtre et je regardai longuement les toits irréguliers de la ville, qui se détachaient par grandes masses sombres sur un beau ciel étoilé. Quand je refermai ma fenêtre, j'avais le cœur pénétré de reconnaissance envers Dieu, qui a voulu que la vie fût si belle et si bonne. Je songeai longtemps, ensuite, au brave homme qui, pour m'amener pas à pas au point où j'en étais maintenant, s'était privé de fumer pendant plusieurs années.

Quoiqu'il ne m'eût fait prendre aucun engagement au sujet du tabac, je pensai que je ferais bien de m'abstenir de fumer, en souvenir et en reconnaissance du sacrifice qu'il avait fait. Et même, en met-

tant de côté tous les jours ce que dépense un fumeur ordinaire, j'amasserais la somme nécessaire pour lui acheter une belle pipe d'écume de mer.

Je connaissais ses principes, et je savais qu'il n'acceptait jamais de cadeaux, et mon instinct me disait qu'il serait, en général, plus strict avec moi qu'avec toute autre personne; mais un cadeau comme celui-là, offert dans de pareilles conditions, il ne le refuserait pas, non, il n'aurait pas le cœur de le refuser!

XLV

Dès le lendemain matin, j'entrai en fonctions. Le premier commis m'indiqua ma tâche de la journée. C'était si peu de chose, que, même en m'appliquant le plus possible à bien écrire, j'eus fini mon travail bien longtemps avant l'heure.

Vers les trois heures, M. Marvéjols se mit à jurer comme un païen, en déclarant sur son honneur que les plumes de l'administration étaient exécrables, et que le papier de l'administration buvait comme une éponge.

« Je n'aurai jamais fini! s'écria-t-il en jetant sa plume à toute volée à travers le bureau.

— Vous avez dormi la moitié du temps, grommela Godard.

— Monsieur Marvéjols, dis-je en quittant ma place, je n'ai plus rien à faire, passez-moi ce que vous avez de trop.

— Je ne voudrais pas, dit-il, abuser de votre bonté.

— Vous me ferez plaisir.

— Écoutez, reprit-il, vous êtes décidément un bon camarade, et j'accepte votre offre avec plaisir, mais à une condition.

— Laquelle?

— Vous m'appellerez Marvéjols tout court, et vous me permettrez également de supprimer le « Monsieur » en vous parlant. »

Comme il avait été maussade et préoccupé toute la journée, cette aimable proposition me surprit beaucoup, outre que je la trouvais un peu prématurée. Je demeurai un instant tout interdit; mais comme je tenais beaucoup à ne plus froisser M. Marvéjols, je fis un grand effort, et je triomphai de ma timidité naturelle au point de lui dire :

« Mon cher Marvéjols, c'est une affaire entendue.

— Mon cher Duclerc, voilà les paperasses, répliqua-t-il avec ce sourire qui était si agréable par moments ; car, en vérité, ce Marvéjols, malgré sa laideur, était charmant, et même séduisant, lorsqu'il voulait bien s'en donner la peine. Il avait de l'esprit, de la grâce et de l'instruction. Quel dommage qu'il fût si paresseux, si impertinent et si débraillé !

Au dîner, je lui demandai, comme par hasard, pour combien il fumait de tabac par jour ?

« Ma foi, me répondit-il avec insouciance, je vous avoue que je n'y ai jamais fait attention. Je fume tant que le paquet dure, et quand il est fini, je le remplace. Mais pourquoi me demandez-vous cela? Est-ce que vous faites de la statistique ?

— Peut-être, lui dis-je en riant.

— Attendez, reprit-il ; et s'adressant à M. Adam : Vous qui remarquez tout, lui dit-il, vous rendez-vous compte de ce que je fume de tabac par jour ? Moi, je n'en sais rien du tout, et ce petit détail biographique semble intéresser Duclerc. »

M. Adam prit la parole, doctoralement, comme toujours :

« Je suis très petit fumeur, et je fume régulièrement mes dix centimes de tabac par jour ; c'est réglé comme un papier de musique. Marvéjols est une

vraie cheminée d'usine; un paquet d'un franc lui fait deux jours, soit cinquante centimes par jour.

— Vous croyez? s'écria Marvéjols; au fait je pense que vous avez raison. Duclerc, quand on fera une nouvelle édition du *Dictionnaire des contemporains*, et que vous y insèrerez ma biographie, apprenez à l'univers attentif que Marvéjols (Pierre-Alphonse), né à Paris, poussait la prodigalité si loin, qu'il fumait pour cinquante centimes de tabac par jour. L'univers attentif sera très heureux d'être fixé sur un point aussi important.

— Cinquante centimes d'une part, et dix centimes del'autre, donnent soixante centimes, reprit M. Adam. Divisez par deux, et vous aurez la moyenne, soit trente centimes pour un bon fumeur ordinaire, soit cent treize francs quinze centimes par an, avec addition de trente centimes pour les années bissextiles, ce qui nous donne au plus juste : cent treize francs quarante-cinq centimes.

— Vous avez calculé cela de tête, comme cela, à l'instant? lui demanda Marvéjols avec une feinte admiration.

— A l'instant même, répondit M. Adam en se rengorgeant.

— Vous êtes tout simplement un homme admi-

rable ! Si l'État savait ce que vous valez, il ne vous laisserait pas moisir une minute de plus à Orgeval. Oui, si l'on vous rendait justice, vous seriez à l'heure qu'il est ministre des finances, ou tout au moins percepteur de seconde classe. Laissez faire, il appartient aux bons citoyens de réparer les injustices de l'État ; aussitôt que j'aurai une grande fortune, je ne manquerai pas de vous en confier la gestion, avec des appointements énormes.

— J'ai le temps d'attendre ! répondit M. Adam avec un sourire malicieux.

— J'avoue que j'en ai bien peur, » reprit Marvéjols en riant.

Alors il se tourna brusquement de mon côté et me dit à brûle-pourpoint :

« Voyons, Duclerc, soyez franc entre amis ; est-ce que ce sont vos propriétaires qui vous ont imposé l'obligation de ne pas fumer ? »

Je lui sus un gré infini d'avoir dit « vos propriétaires », et non pas « vos vieilles chouettes ». En ménageant ainsi ma susceptibilité, il fit preuve d'une délicatesse qui acheva de lui gagner mon cœur.

Je répondis avec empressement :

« Mes propriétaires ne m'ont imposé aucune obligation. Je vous dirai même, en passant, qu'elles sont

avec moi d'une réserve et d'une discrétion rares. La servante m'a dit, en l'air, que mon prédécesseur fumait beaucoup.

— Environ trente-cinq centimes par jour, dit M. Adam, qui aimait à citer des chiffres exacts.

— Il est parfaitement vrai, ajouta l'un des deux professeurs, que Mercier fumait beaucoup en travaillant.

— Je suppose, repris-je à mon tour, que si la servante m'a dit cela, c'est pour me donner à entendre que je n'ai pas à me gêner, dans le cas où je serais fumeur.

XLVI

— Et vous n'êtes pas fumeur? me demanda Marvéjols.

— Non.

— Je sais bien, reprit-il, avec indulgence, que ous les goûts sont dans la nature; mais je ne comprends pas qu'on puisse se priver de fumer quand on n'est pas malade.

— Mais, lui dis-je, ce n'est pas une privation pour quelqu'un qui n'en a pas l'habitude.

— Alors, vous n'avez jamais fumé?

— Jamais. »

Il me regarda quelques instants sans rien dire, et se pencha sur son assiette. Au bout d'une minute, il releva la tête, et me dit :

« Viendrez-vous au café, ce soir? »

Je répondis en rougissant :

« J'aime mieux vous dire tout de suite que mon intention est de ne pas aller au café, ni ce soir, ni les autres jours. J'ajouterai aussi que ni mes propriétaires ni M. Vincent ne m'ont dit un seul mot à ce sujet.

— Mais, reprit-il en me regardant avec un mélange d'étonnement et de pitié, je me demande comment vous passerez vos soirées?

— Je n'y ai pas encore songé, mais il me semble bien que j'y arriverai tout de même.

— Ne croyez pas cela, dit-il en secouant vivement la tête. Duclerc, mon ami, ne croyez pas cela. On voit bien que vous n'avez pas encore passé un hiver à Orgeval. Pas de théâtre, pas de réceptions, sauf les réceptions officielles, qui doivent être assommantes. J'en parle seulement par ouï-dire, car mes goûts personnels ne me portent pas de ce côté-là, oh! non. Dans un mois, vous vous ennuierez à crier, et vous

viendrez gentiment frapper à la porte du café. Vous serez toujours le bienvenu, je n'ai pas besoin de vous le dire.

— Mais, objectai-je aussitôt en regardant les autres pensionnaires, il m'a semblé que la moitié au moins de ces messieurs n'entraient pas avec vous au café, l'autre soir !

— Ces messieurs du collège, dit-il en désignant les deux professeurs, ont des occupations le soir ; ils donnent des leçons, et ils préparent des examens. D'ailleurs, ce sont des privilégiés ; on les reçoit dans les familles de leurs élèves ; mais nous, toutes les portes nous sont fermées, ou à peu près. Poulet fait le bezigue tous les soirs avec le vieux notaire de la rue Chocquel ; ce sont des chasseurs enragés, qui ne se lassent jamais d'être ensemble pour se raconter des bourdes de chasseurs et pour s'occuper des maladies de leurs chiens. Messieurs les employés de commerce rentrent au magasin jusqu'à la fermeture. Adam est intermittent ; nous le voyons au café quand il a des ampoules aux mains à force d'avoir tourné des ronds de serviette.

— J'aime beaucoup la lecture, lui répondis-je, et quand on lit, le temps passe vite.

— Oui, mais on ne peut pas toujours lire.

— Au besoin, je puis trouver à m'occuper en dehors des heures du bureau, copier des rôles pour les notaires, pour les avoués, pour le conservateur des hypothèques. »

Sa figure changea d'expression, et c'est avec une gravité presque mélancolique qu'il me dit :

« Écoutez, Duclerc, j'ai mauvaise réputation, mais du moins je ne suis pas hypocrite, et j'avoue franchement que je mérite ma réputation. Mais, parbleu ! il ne sera pas dit que je me serai fait l'avocat du diable, du moins pour cette fois. Votre programme est très beau, et si vous avez la force de l'appliquer, vous achèterez un beau jour quelque château sur vos économies.

— Comme le sous-lieutenant de la *Dame blanche*, dit M. Adam en riant.

— Je parle sérieusement, lui répondit sèchement Marvéjols.

— Et moi aussi, riposta M. Adam d'un ton piqué ; on peut très bien dire la vérité en riant. Duclerc, je vous approuve de tout mon cœur ; et pour vous le prouver, je... suffit ! je me comprends. »

XLVII

Moi, je ne le comprenais pas du tout, et je n'eus que le surlendemain l'explication de ses paroles mystérieuses.

J'arrivai pour dîner un peu après les autres. Dès mon entrée dans la salle à manger, je devinai qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. On se regardait en souriant, et même on chuchotait.

Je m'assis, assez embarrassé de ma personne. Aussitôt que je fus assis, ces messieurs battirent un ban avec leurs cuillers et leurs fourchettes sur le bord de leurs assiettes. M. Adam se leva et me tendit solennellement un rond de serviette tout neuf, sur lequel mon nom était inscrit en toutes lettres. Les lettres étaient formées par des clous d'acier qui avaient des têtes à facettes.

Je me levai précipitamment pour prendre le rond de serviette et pour serrer la main de M. Adam.

« J'ai l'habitude, me dit-il avec la gravité d'un président d'assises, d'offrir un rond de serviette à tous les nouveaux membres de notre petite confrérie.

Voici le vôtre, en signe de bienvenue. Je devais vous le remettre hier; mais comme j'avais l'intention de vous offrir encore autre chose, j'ai attendu que cette chose fût prête. Alors il ramena sa main gauche qu'il avait tenue jusque-là derrière son dos, et me tendit une boîte en bois ornée de moulures. Le dessus de cette boîte était percé d'un trou rectangulaire, comme l'étaient anciennement les comptoirs des marchands, et je lus autour du trou le mot *tirelire*, tracé avec des clous d'acier.

Je remerciai de nouveau M. Adam, et je plaçai la tirelire et le rond de serviette devant mon assiette.

« Il est d'usage, me dit Marvéjols, que le récipiendaire arrose ceci, et il tendit l'index vers le rond de serviette. Cette cérémonie s'accomplit le jour même où ledit récipiendaire reçoit ses titres de noblesse. Vous voilà chevalier du Rond de serviette ; à moins que cet autre objet que je vois à côté du rond de serviette n'exerce sur votre esprit une pernicieuse et desséchante influence, vous ferez couler dès ce soir les flots d'un vin généreux. J'ai dit. La parole est à l'honorable récipiendaire. »

L'honorable récipiendaire, orateur novice, se leva avec une solennité un peu grotesque, et prit la parole

avec plus d'émotion que n'en comportait la circonstance.

« Messieurs (ici, un salut circulaire, ou à peu près), je vous remercie du bienveillant accueil que vous avez bien voulu me faire. (Très bien ! très bien !) Je suis très désireux de me montrer fidèle aux bonnes traditions. (Écoutez ! écoutez ! Poulet, laissez donc votre fourchette tranquille.) En conséquence, je prie M. Marvéjols de vouloir bien prendre à l'instant les mesures nécessaires. (Mouvements divers.) Il connaît beaucoup mieux que moi les ressources de la *Sirène* (sourires sur tous les visages) ; il me rendra donc un véritable service, j'ose dire un service d'ami, en m'aidant des conseils de son expérience. (Explosion de bravos !)

— Asmodée ! » hurla Marvéjols.

Le grand tablier bleu apparut à la fenêtre, surmonté de la figure d'Asmodée.

« Oui, monsieur Marvéjols, répondit avec empressement la voix d'Asmodée.

— Apporte le sommelier, à l'instant. »

Asmodée demeura immobile, les deux yeux écarquillés, la bouche fermée, la figure plus stupide que jamais. C'était probablement la première fois de sa vie qu'il entendait prononcer le mot *sommelier*. La

Sirène était un hôtel patriarcal, où l'on ignorait encore le beau langage, qui se parlait tout couramment au *Lion d'Or*.

« Appelle François, » lui dit doucement Jeannette.

A l'instant, l'œil gauche d'Asmodée se ferma, et sa bouche se fendit : il avait compris. Pour faire montre de son zèle, il se sauva aussi vite que le lui permettait la petitesse de ses jambes et la longueur de son tablier.

XLVIII

Tout en vaquant à son service, Jeannette mit prestement des petits verres à côté des grands devant chacun de nous. François apparut bientôt, en tablier de sommelier, et me regarda avec un sourire, en attendant mes ordres.

« Tête à gauche ! lui cria Marvéjols. C'est moi qui commande, François ; M. Duclerc m'a fait l'honneur de me déléguer ses pouvoirs. »

François fit « tête à gauche » avec une grimace qui signifiait clairement : M. Duclerc ne pouvait pas tomber en meilleures mains.

« François, soyons sérieux, dit Marvéjols, en frappant un coup sec sur la table avec le manche de son couteau ; il ne s'agit pas de plaisanter, vous savez ; votre réputation et la mienne sont en jeu. Y a-t-il encore derrière les fagots quelques bouteilles de ce petit pomard auquel MM. les notaires ont rendu si amplement justice au dernier déjeuner de la Chambre ?

— Oui, monsieur Marvéjols, il y en a encore.

— Très bien. Nous commencerons par deux bouteilles. »

François disparut, après avoir échangé un clignement d'yeux avec Marvéjols ; il revint au bout de deux ou trois minutes portant avec respect les deux bouteilles demandées, plus une bouteille de renfort en cas de besoin.

La bouteille numéro 1, lestement débouchée, entra aussitôt en circulation. Les deux professeurs se versèrent la moitié d'un verre : M. Adam les imita, et les autres convives se montrèrent presque aussi modérés. Ne sachant pas ce que c'était que du pomard, ni si j'en trouverais le goût agréable, je me servis avec précaution. Marvéjols se versa un plein verre, et garda la bouteille auprès de lui.

Ces messieurs eurent l'obligeance de porter ma

santé; comme nous choquions nos verres, Marvéjols s'écria :

« Pas de cela, Duclerc, ce n'est pas de jeu. Vous devez nous faire raison avec un verre plein, c'est de règle. Allongez votre récipient. »

Je compris qu'il m'ordonnait de lui tendre mon verre ; je le lui tendis sans discuter, et il me le remplit presque jusqu'au bord.

Ce vin de pomard me parut si fort, et il avait un goût si étrange et si nouveau pour moi, que je posai mon verre après la première gorgée ; j'eus beaucoup de peine à ne pas faire la grimace. Ces messieurs burent avec recueillement, quelques-uns même firent claquer leur langue. Marvéjols vida son verre d'un seul trait, en renversant brusquement la tête en arrière et le remplit aussitôt sans rien dire.

Grâce surtout à la bonne volonté de Marvéjols, la première bouteille fut bientôt vide, et comme François était retourné à ses affaires, Marvéjols déboucha la seconde bouteille avec cette dextérité que peut seule donner une longue expérience.

Je n'aurais eu aucune peine à être modéré dans mes libations, car le pomard me faisait l'effet d'une médecine à avaler ; mais, chaque fois qu'il buvait, Marvéjols me forçait à lui faire raison. Il

en résulta que je vidai mon verre jusqu'au fond.

« Marvéjols, ménagez-vous, lui disait Adam; vous avez encore mal aux yeux, et vous risquez de vous donner un accès de goutte.

— Je me ménagerai demain, lui répondit gaiement Marvéjols; d'ailleurs, tous les médecins affirment que le pomard est excellent pour les maux d'yeux et pour la goutte. Duclerc, à la vôtre, mon garçon. »

XLIX

Il était d'usage, les jours où l'on arrosait un rond de serviette, de commander un dessert un peu plus luxueux que d'habitude; la dépense était supportée par la table tout entière. Comme il entrait dans la composition de ce dessert pas mal de noisettes, d'amandes et de biscuits spongieux, il arriva que la seconde bouteille de pomard se trouva vide avant la fin.

Je crus de mon devoir de faire aussitôt déboucher la troisième.

Pour ce jour là, ces messieurs consentirent à prendre le café à la *Sirène*, afin de ne pas me quitter tout de suite.

Je me sentais animé d'une bienveillance universelle pour toutes les personnes présentes. Je suppose que le pomard m'avait délié la langue, car je parlai beaucoup plus que d'habitude. Je remerciai au moins quatre fois M. Adam de son rond de serviette et de sa tirelire. Il me semble bien aussi que je jurai à Marvéjols une amitié éternelle ; mais, par exemple, je ne sais plus à quel moment précis je lui fis ce serment. Si je ne m'abuse, ce doit être lorsqu'on commença à fumer.

« Tu verras que c'est bon, me disait-il, en me poussant des bottes avec un cigare.

— Je te remercie, » lui dis-je, en parant la botte avec ma main.

Quelqu'un de ces messieurs, je ne sais pas lequel, dit alors :

« Les voilà qui se tutoient ! »

Je m'aperçus seulement alors que nous venions de nous tutoyer en effet.

A neuf heures et demie, je me levai pour partir : Zélie ne veillait jamais plus tard que dix heures. Je sentis que j'avais les jambes un peu engourdies d'être resté trop longtemps assis, et la tête un peu alourdie par les vapeurs du tabac.

Comme la porte de l'allée est verrouillée tous les

soirs à neuf heures, je fus obligé de sonner. — Qu'a donc cette sonnette? me demandai-je avec stupéfaction. C'est à peine si j'ai tiré le cordon, et elle fait un carillon épouvantable!

Quand Zélie m'eut ouvert la porte, il me parut qu'elle me regardait avec plus d'attention que d'habitude; je lui souhaitai le bonsoir en riant.

Elle me rendit mon bonsoir d'un ton si sec et si glacial que je la regardai en face.

« Voilà votre bougeoir, » me dit-elle.

Comme j'allumais ma bougie à la mèche fumeuse de sa lampe de cuisine, elle me dit en ricanant :

« Sapristi! la main vous tremble joliment ce soir! »

Ma main tremblait en effet; je ne m'en étais pas aperçu d'abord.

« Et puis, ajouta Zélie en affectant de se reculer, vous sentez joliment le tabac et l'eau-de-vie. »

Un éclair me traversa l'esprit.

Je suis peut-être gris sans le savoir, me dis-je aussitôt avec effroi; cependant je n'ai bu qu'un petit verre de pomard, je n'ai pas fumé, et je n'ai pas accepté une seule goutte d'eau-de-vie.

« Je vois ce que c'est, dis-je humblement à Zélie, vous vous figurez que j'ai bu de l'eau-de-vie.

— Je me figure... je me figure! reprit-elle en se-

couant la tête et en fronçant les narines avec dégoût.

— Je ne mens jamais, lui dis-je d'une voix plus ferme, et je vous affirme que je n'ai pas bu une seule goutte d'eau-de-vie. J'ai payé aujourd'hui ma bienvenue, et je ne pouvais pas faire autrement. J'ai bu, en tout et pour tout, un petit verre de pomard, et encore en m'y reprenant à bien des fois; si j'avais refusé de trinquer et de faire semblant de boire, on m'aurait pris pour un malhonnête. Comme je n'ai jamais bu de ma vie une seule goutte de vin pur, il se peut que le pomard m'ait porté à la tête, et je me suis senti, en effet, un peu étourdi. Comme j'ai refusé d'aller au café après le dîner, ces messieurs ont fait servir le café dans la salle à manger de la *Sirène*. Je n'ai pas fumé, mais il est possible que j'empeste le tabac, car on finissait par ne plus se voir à deux pas, à cause de la fumée. Cependant, comme je n'ai accepté que quelques gouttes de café, et rien de plus, il est impossible que je sente l'eau-de-vie. »

L

La physionomie de Zélie s'était un peu rasséréné pendant que je parlais.

« Un petit verre de vin peut vous monter à la tête, dit-elle d'un air indulgent, surtout quand on n'a jamais bu de vin pur. C'est très bien de votre part d'avoir refusé d'aller au café, parce que... et je crois aussi que vous ne pouviez pas vous dispenser d'être honnête avec ces messieurs. Non, vous ne le pouviez pas, parce que... Ce qui me chiffonne, c'est cette odeur d'eau-de-vie.

— Attendez! » lui dis-je, frappé subitement d'un vague souvenir.

J'approchai vivement mon nez de l'ouverture de ma tirelire, et je m'écriai :

« C'est une mauvaise farce que l'on m'a faite.

— Comment ça? me demanda Zélie d'un air intrigué.

— Un de ces messieurs, lui dis-je, s'était mis dans la tête de me faire avaler un petit verre d'eau-de-vie. Je m'en suis défendu, naturellement. Il a prétendu qu'il me ferait boire de force, et nous commençions à nous fâcher l'un contre l'autre, lorsque ces messieurs lui ont fait la leçon, et alors il m'a laissé tranquille. Pendant que je causais avec un autre, il est allé à la cheminée, où j'avais déposé cette tirelire. Je me rappelle l'avoir entendu grommeler : « Ce petit verre est versé, il ne sera pas perdu; puisque

Duclerc ne veut pas le boire, je le mets à la caisse d'épargne. » Je n'ai pas fait grande attention à ces paroles, parce que mes idées dansaient dans ma tête ; mais les autres lui ont dit : « C'est une plaisanterie stupide ! » Je suis sûr maintenant qu'il a versé le petit verre d'eau-de-vie dans ma tirelire. Venez, vous allez voir. »

Arrivé à la cuisine, je renversai la tirelire au-dessus de l'évier ; l'eau-de-vie tomba d'abord par petits jets, et ensuite goutte à goutte.

— Comment ça s'ouvre-t-il, ces machines-là ? me demanda Zélie en retournant la tirelire dans tous les sens.

— On dévisse le fond, comme cela. »

Aussitôt elle dévissa le fond, et, armée d'un linge de cuisine, nettoya avec le soin le plus scrupuleux l'intérieur de la tirelire, pour faire disparaître complètement cette abominable puanteur d'eau-de-vie.

« Voilà votre boîte, me dit-elle quand elle eut fini son nettoyage. Sapristi ! je puis bien l'avouer à présent, vous m'avez fait grand'peur ! Si ça avait été ce que je croyais d'abord, j'aurais été obligée de prévenir Mesdemoiselles... tandis que comme ça...

— Prévenez-les tout de même, m'écriai-je vivement ; ou si vous ne les prévenez pas, c'est moi qui

leur raconterai l'histoire. Je ne veux jamais rien leur cacher. Si mon petit malheur arrivait aux oreilles de Mesdemoiselles d'un autre côté, elles pourraient croire que je suis ce que je ne suis pas et ce que je ne veux pas être.

— Ça, c'est très bien! dit vivement Zélie; et Mesdemoiselles seront contentes de le savoir, je les connais. Ne montez pas tout de suite, me dit-elle en mettant chauffer de l'eau, et elle éteignit soigneusement ma bougie, parce que... » Elle n'ajouta pas un mot. Mais je compris qu'elle l'éteignait « parce qu'il n'y a pas de petites économies ».

« Pourquoi, lui demandai-je, ne dois-je pas monter tout de suite?

— Je vais vous faire une tasse de thé.

— Mais, repris-je en rougissant, je vous assure que je n'ai besoin de rien.

— C'est possible; mais moi, je serai grondée de ne pas vous avoir forcé à prendre une tasse de thé.

— Je vous affirme, Zélie...

— Ta! ta! ta! vous ne connaissez pas Mesdemoiselles. Du moment que vous êtes leur locataire, vous êtes comme leur enfant. Elles ne vous assassineront pas de leur morale et de leurs leçons, ça, non, par exemple, vous pouvez être bien tranquille. Mais elles

veilleront sur vous comme des mères... et moi de même, mon brave garçon!

LI

Elle me fit asseoir dans son fauteuil de paille, au coin de la cheminée, en me recommandant bien de me tenir les pieds chauds, parce que...

J'étais très heureux, au sortir de la tabagie, de me trouver bien confortablement installé dans ce petit coin propret, silencieux et tranquille. Surtout j'étais bien content d'avoir osé parler tout de suite à Zélie, et de lui avoir dit la pure et simple vérité. Comme je regardais les tisons à demi enfouis sous la cendre, en entendant chanter la bouilloire, il me vint un scrupule.

« Zélie, il y a quelque chose qu'il faut que je vous dise.

— Dites voir.

— En y réfléchissant bien, je crois qu'à un certain moment de la soirée, j'ai été un peu... ce que vous avez cru que j'étais, quand vous m'avez ouvert la porte.

— A quoi reconnaissez-vous ça? me demanda-t-elle en souriant.

— Un de ces messieurs s'est mis à me tutoyer, et moi... je l'ai tutoyé aussi ; et même je crois bien que nous nous sommes juré une amitié éternelle.

— Est-ce le monsieur qui verse de l'eau-de-vie dans les tirelires ?

— Justement, c'est lui.

— Ça prouve qu'il était un peu lancé, et vous aussi, à ce moment-là ; seulement il est probable que ce monsieur n'en est pas à son coup d'essai, et savait bien ce qu'il faisait quand il flûtait le pomard et l'eau-de-vie ; tandis que vous, vous avez été pris par surprise, et vous n'avez péché que par ignorance. Cela fait une fière différence : il recommencera à la première occasion, et vous, vous ne recommencerez pas. Oui, oui, je vois cela à la façon dont vous secouez la tête.

— Je suis bien honteux tout de même.

— C'est bon signe.

— On me plaisantera demain au bureau.

— Oui, reprit-elle d'un air réfléchi, les hommes se plaisantent là-dessus, au lieu de se faire honte les uns les autres. Si j'avais un conseil à vous donner...

— Oh ! donnez-le-moi, je vous en prie, je vous serai si reconnaissant !

— Ce serait de faire avec ces messieurs comme vous avez fait avec moi. Vous leur diriez : « Je n'ai jamais bu une goutte de vin pur. »

— Jamais.

— Au fait, comment cela se fait-il ?

— Mon tuteur se privait de tout pour m'élever sans faire de dettes. Nous buvions quelquefois du cidre, et souvent de l'eau.

— C'est un fameux homme, savez-vous, votre tuteur.

— Oh ! oui, je le sais bien.

— Voilà un homme que j'aimerais à connaître.

— Vous le connaîtrez peut-être un jour.

— Si ça doit se faire, ça se fera en son temps. Vous leur direz donc : « Je n'ai jamais bu une goutte de vin pur ; ce... » Comment appelez-vous cela, déjà ?

— C'est du pomard.

— « Ce petit verre de pomard m'a monté à la tête ; je suis honteux d'avoir perdu un instant mon sang-froid, et je vous prie d'accepter mes excuses. Vous pouvez être sûrs que je ne suis pas près de recommencer. » Je connais les manières des hommes, ils vous diront : « Comment donc ! vous étiez un peu gai,

rien de plus. Les médecins recommandent aux hommes de se griser au moins une fois par mois. » Et vous leur répondrez : « Merci bien ! j'en suis pour ce que j'ai dit ; ma santé est bonne, et je n'ai pas besoin de me droguer. » S'il y a des gens de cœur, ils diront que vous avez raison. Quant à ceux qui n'ont pas de cœur, leur opinion ou rien, c'est la même chose.

— Je ferai ce que vous dites. Mais, s'il me tutoie, lui ?

— Vous ferez semblant de ne pas vous en apercevoir, et vous lui direz « vous » comme auparavant.

— Ce sera le moment de raconter votre petite affaire comme vous me l'avez racontée et de mettre la faute sur le compte du pomard. Si l'affaire est déjà racontée, vous n'avez pas besoin de donner d'autres explications à ce monsieur. Cependant, attendez, vous pouvez lui dire « que les amitiés éternelles ne poussent pas comme des champignons, et qu'il faut bien se connaître avant de s'aimer tant que ça. »

Ayant avalé une grande tasse de thé bouillant, je montai à ma chambre le cœur joyeux, la consience tranquille. Je pus faire ma prière sans arrière-pensée

et déposer dans ma *tirelire* les six sous que je m'étais promis à moi-même d'y déposer tous les jours.

LII

Le lendemain, au bureau, tous les employés se mirent à la besogne, sans faire la moindre allusion à ce qui s'était passé la veille. Marvéjols était en retard; mais cela lui arrivait si souvent, que personne n'y fit attention.

Quand il arriva, je crus remarquer qu'il était plus pâle que d'habitude, et qu'il avait aussi les paupières plus enflammées.

« Salut à tout le monde, » dit-il en accrochant son chapeau.

Ensuite il passa cinq grandes minutes à s'étirer et à bâiller, en faisant : « ouah! ouah! ouah! »

Quand il eut fini de bâiller, il dit, sans s'adresser à personne en particulier :

« Cette petite fête était charmante. »

Je rougis malgré moi, et je me penchai de plus près sur mon travail.

« Eh bien, oui, intéressant Godard, reprit-il en prenant Godard à partie, vous pouvez me dévisager

tant qu'il vous plaira, je répète que cette petite fête était charmante !

— C'est bien possible, répondit tranquillement Godard; dans tous les cas, elle ne semble pas vous avoir fait grand bien.

— Je suis un peu *chose*, je ne le nie pas. Je pousserai même la franchise jusqu'à convenir que j'ai grand mal aux cheveux.

— Alors, on a bu ? reprit sèchement Godard.

— Oui, mon enfant, ils burent, et du meilleur, répondit ironiquement Marvéjols. Duclerc, ajouta-t-il en se tournant vers moi, il faut que je vous fasse mon sincère compliment. Vous n'avez montré nulle parcimonie, vous avez fait noblement les choses, sans compter que vous voilà ce matin éveillé comme un pinson et frais comme une rose. »

Je lui souris avec embarras, et je remarquai que Godard me regardait d'un air surpris, presque scandalisé.

« Ce serait le moment de parler, me dis-je à moi-même. Mais je ne savais par où commencer.

« Gageons, reprit Marvéjols, que vous avez été un peu sermonné hier soir. Entre nous, vous étiez légèrement... comment dirai-je cela? »

Tous les employés levèrent la tête, et M. Torquesne, le gros joufflu frisé, dit obligeamment :

« M. Duclerc a été, au contraire, un modèle de sobriété et de sagesse.

— Je vous remercie, lui dis-je de votre bonne opinion; mais, quoiqu'il m'en coûte beaucoup, je suis forcé d'avouer que j'étais légèrement... ce que dit Marvéjols. Si j'avais été dans mon sang-froid, je ne me serais pas permis de le tutoyer...

— Il m'a tutoyé ? demanda Marvéjols tout surpris.

— C'est vrai, dit M. Torquesne, mais c'était Marvéjols qui avait commencé.

— Dans ces moments-là, je suis capable de tout, reprit Marvéjols avec une componction feinte. Seulement, je n'en avais pas la moindre souvenance. Continuez, Duclerc; votre petite narration m'intéresse au plus haut point.

— Je ne me serais pas permis de le tutoyer, repris-je d'une voix plus assurée, et surtout je ne lui aurais pas juré, à propos de rien, une amitié éternelle.

— O dieux hospitaliers! s'écria Marvéjols avec une emphase dramatique. Oreste, vite, sur le sein de Pylade! En m'éveillant ce matin, je ne connaissais pas toute l'étendue de mon bonheur.

— Laissez parler M. Duclerc, dit M. Adam, qui m'observait d'un air sérieux

— Enfin, ajoutai-je en m'adressant directement à Marvéjols, je ne vous aurais pas laissé sans protestation verser un verre d'eau-de-vie dans la tirelire que M. Adam avait eu la bonté de me donner. »

Il se donna un coup de poing sur la poitrine, et s'écria :

« Moi! verser un verre d'eau-de-vie dans une tirelire au lieu de me l'administrer à moi-même! La chose passe toute vraisemblance.

— Vous l'avez fait, dit M. Adam d'un ton très sec.

— Alors, mes enfants, cet acte insensé me donne la mesure de... il prouve enfin que j'étais joliment parti!

LIII

— Je fais ma confession et non pas la vôtre, repris-je en m'inclinant avec politesse.

— Faites, faites, dit-il en se laissant aller contre le mur, la tête appuyée dans ses deux mains croisées, les coudes en l'air.

— La servante des demoiselles Rocher s'est aperçue tout de suite qu'il y avait dans ma personne et dans mes allures quelque chose d'extraordinaire.

— Ça se gâte, dit Marvéjols sans changer de position.

— Pas tant que vous croyez, lui répondis-je sans hésiter.

— Je vois ce que c'est, reprit-il ; vous pas bête, vous lui avez graissé la patte pour fermer les yeux et pour ne rien dire aux terribles demoiselles.

— Moi pas bête, dis-je en me servant à dessein de sa propre expression, je lui ai dit tout simplement la vérité ; comment le vin de Pomard m'avait un peu brouillé les idées parce que je n'avais jamais bu une goutte de vin pur de ma vie ; pourquoi je sentais le tabac sans avoir fumé, et l'eau-de-vie sans avoir bu d'eau-de-vie. Je l'ai autorisée à tout raconter aux demoiselles Rocher, ajoutant que si elle ne le faisait pas, j'aurais la confusion de le faire moi-même.

— A quoi bon ? me demanda Marvéjols.

— J'ai mis dans ma tête de ne rien leur cacher de tout ce qui pourra m'arriver. Maintenant, messieurs, que j'ai plaidé les circonstances atténuantes, je vous dis dans toute la sincérité de mon cœur : Si j'ai péché par inexpérience, j'en ai néanmoins toute la confusion possible.

— Allons donc !

— Toute la confusion possible, repris-je avec force.

S'il vous plaît à vous, Marvéjols, ou à quelqu'un de ces messieurs, de me plaisanter sur ce petit accident, je suis disposé à prendre en bonne part toutes vos plaisanteries.

— Mais, prodige de candeur, s'écria Marvéjols, ces choses-là sont très bien portées, demandez plutôt à ces messieurs.

— Hum ! fit M. Torquesne en secouant les oreilles.

— C'est selon, ajouta M. Adam.

— Pas du tout bien portées, » grommela Godard.

Sans s'arrêter à leurs protestations, Marvéjols poursuivit :

« Si donc notre attention pouvait s'arrêter une minute sur un incident si ordinaire et si insignifiant, ce serait plutôt pour vous décerner des éloges que pour vous plaisanter.

— Pardon, lui dis-je d'un ton de bonne humeur, j'accepte plaisanteries et critiques, parce que je les mérite, mais je refuse vos éloges, parce que je n'en suis pas digne. Une seule expérience me suffit, je suis absolument décidé à ne pas recommencer. »

Personne ne me reparla, même par allusion détournée, du petit malheur qui m'était arrivé le jour de ma réception. Est-ce une illusion ? je crus

m'apercevoir que les demoiselles Rocher me témoignaient encore plus d'intérêt depuis ce jour-là.

LIV

Un matin, en descendant pour me rendre au bureau, je dis à Zélie :

« Le nouveau professeur est arrivé hier soir.

— Ah! dit-elle tout en frottant avec énergie un chandelier de cuivre.

— Vous ne comprenez-pas? lui demandai-je en souriant.

— Je comprends, reprit-elle sans cesser de frotter, que le nouveau professeur est arrivé hier soir; c'est bien ce que vous m'avez dit, n'est-ce pas?

— C'est ce soir, dis-je, en prenant un ton solennel, que M. Adam va lui offrir un rond de serviette. »

Elle leva vivement la tête, et ajouta :

« Alors, c'est ce soir qu'on va... »

Et manœuvrant son chandelier comme un verre, elle fit le simulacre de boire.

« Vous ferez bien, lui dis-je en la regardant de

côté, d'avoir la boîte au thé sous la main, car je vous préviens que l'on a parlé de champagne. »

Elle cligna de l'œil d'un air malicieux, et dit :

« Je connais quelqu'un, moi, à qui le champagne ne montera pas à la tête.

— On ne peut jamais savoir ; le quelqu'un dont vous parlez n'a jamais bu de champagne, et il paraît que c'est très bon, le champagne, du moins à ce que l'on dit.

— Une souris ne se laisse jamais prendre deux fois au même piège.

— A moins qu'on ne change l'amorce.

— Oui, mais un homme a plus d'esprit qu'une souris, parce que....

— Qui vivra verra, » dis-je en secouant mélancoliquement la tête au moment où je fermais la porte.

On dit qu'un homme averti en vaut deux, et il est bien possible que l'on ait raison. J'étais averti par un premier échec, mais mon expérience ne me rassurait qu'à moitié.

J'avais entendu bien des fois citer le champagne comme une liqueur si délicieuse et si traîtresse, que je craignais un peu de succomber à la tentation, et de dépasser sans y prendre garde la limite que je m'étais fixée. Si, par exemple, le pomard avait flatté

mon palais au lieu de me déplaire, peut-être en aurais-je accepté deux verres au lieu d'un, et je frémissais à l'idée de ce qui aurait pu m'arriver. Je redoutais donc les délices du champagne et les tentations de ma propre gourmandise. En prévenant Zélie, je prenais, en homme prudent, des sûretés contre moi-même. L'histoire de ma brosse, à laquelle j'avais repensé bien souvent, me prouvait, clair comme le jour, que j'aurais manqué de courage au dernier moment si Zélie n'avait pas été dans ma confidence.

LV

Depuis plusieurs jours, Marvéjols avait l'air souffrant et triste; il ne raillait personne, pas même Godard, son ennemi intime. Il me parlait sérieusement, et, à ce qu'il me semblait, avec une sorte d'affection. Je lui demandais un jour s'il était malade.

« Oui et non, me répondit-il avec un sourire presque mélancolique. Le coffre est bon, du moins je le crois ; mais les yeux me piquent, l'appétit ne va plus, j'ai les jambes faibles. Voyez-vous, Duclerc,

on a beau dire et beau faire, c'est très joli de s'amuser, mais il y a des moments où je crois qu'il vaut encore mieux prendre la vie comme vous la prenez. Parole d'honneur, je ne plaisante pas.

— Pourquoi, lui dis-je doucement, n'essayeriez-vous pas de changer de vie?

— Pourquoi ?

— Oui.

— Parce que qui a bu boira!

— Voyons, ce n'est pas là une raison sérieuse.

— C'est ce qui vous trompe. J'ai essayé plusieurs fois d'être sage, et vous ne vous figurez pas la quantité de bonnes résolutions que j'ai prises, quand j'étais cloué sur mon lit par la goutte. Autant en a emporté le vent. L'habitude est une force irrésistible; et puis... reprit-il en souriant de ce sourire que j'aimais tant, voyez-vous, cette vie-là a par moments un charme dont vous ne pouvez pas vous faire une idée, heureusement pour vous et pour vos bonnes résolutions.

— Mais elle vous tue.

— C'est parfaitement vrai, reprit-il d'un ton léger. Mais, comme dit cet autre, en somme, il faut toujours mourir, que ce soit de cela ou d'autre chose.

— Mais si vous songiez à vos parents?

— Mes parents! reprit-il en changeant subitement de ton et de physionomie; ne me parlez jamais de mes parents. »

En ce moment il me fit presque horreur tant sa figure était décomposée, tant l'expression en était haineuse et repoussante.

Je me creusais la tête pour deviner ce qu'il pouvait avoir à reprocher à ses parents.

Il y avait des jours où il m'inspirait une aversion mélangée d'effroi; ces jours-là, j'évitais de le regarder au bureau, et de marcher à côté de lui, quand nous sortions de la *Sirène*. Il y en avait d'autres où il m'inspirait une profonde compassion. Je le regardais longuement, quand il avait les yeux baissés sur son travail, ou bien je marchais à côté de lui, sans rien trouver à lui dire. Et, dans l'un et l'autre cas, je pensais en moi-même : « S'il avait été élevé par un tuteur comme le mien! »

Au sortir du déjeuner, le jour où l'on devait boire du champagne, je marchais à côté de lui, pensant à lui et à mon tuteur. Il me prit machinalement le bras pour aller jusqu'au café; ce jour-là, il fut pour moi d'une amabilité parfaite. Chemin faisant, il me raconta qu'il avait des étourdissements depuis le matin.

« N'entrez pas là, lui dis-je, quand il voulut me

quitter pour entrer au café. Marvéjols, je vous en supplie, n'entrez pas là aujourd'hui. Vous êtes souffrant, je vais vous reconduire chez vous; vous vous jetterez un instant sur votre lit, cela vous fera du bien, et même si vous êtes trop souffrant pour venir au bureau, je vous excuserai, je ferai votre travail, c'est un jeu pour moi.

— Vous, me dit-il en me posant familièrement les deux mains sur les épaules pour me regarder bien en face, vous êtes décidément un brave cœur. J'accepte votre bras, mais pas pour rentrer chez moi. Je ne me plais pas chez moi, et une petite promenade au grand air me fera du bien. Tenez, pendant que nous y sommes, poussons jusque chez vous, on dit que votre petit logement est très gentil. Vous me le montrerez, cela me reposera la vue. Je déteste mon bouge. »

LVI

De toutes les propositions qu'il pouvait me faire, c'était assurément la plus inattendue et la plus déplaisante. Je songeai avec effroi au moment où nous passerions, bras dessus, bras dessous, devant le

magasin des demoiselles Rocher pour gagner la porte de l'allée. Je dus pâlir; dans tous les cas, je ne pus retenir un brusque mouvement; heureusement qu'il ne le remarqua pas.

Et cependant, pouvais-je lui faire le grossier affront de lui dire en face : « Quittons-nous ici, je ne veux pas vous recevoir chez moi! » Et cela, juste au moment où je venais de lui témoigner de l'intérêt, et où il se montrait reconnaissant à sa manière. Non! je ne le pouvais pas. Après tout, c'était mon collègue, il était souffrant, et une visite en passant n'implique pas de relations suivies. Je me justifierais en racontant aux demoiselles Rocher comment les choses s'étaient passées. En disant la stricte vérité, on se tire toujours d'affaire à son honneur.

Au bout de cinquante pas, il s'arrêta brusquement et me dit en secouant la tête :

« Duclerc, c'est plus fort que moi, il faut que j'aille là-bas! D'ailleurs, la partie de dominos ne peut pas se faire sans moi, je n'avais pas songé à cela. Et puis, ce seraient des histoires et des plaisanteries à n'en plus finir.

— Il vous sera si facile de dire toute la vérité.

— Vous trouvez réellement cela facile, vous? me demanda-t-il en fermant les yeux à moitié.

— Oui. »

Il secoua la tête, et j'espérais presque l'avoir décidé à venir se reposer chez moi, lorsqu'il se retourna brusquement, en arrachant son bras de dessous le mien. Un des employés de commerce qui prenaient pension avec nous se tenait devant le café, debout, les deux jambes écartées, et appelait Marvéjols à tue-tête en se faisant un porte-voix de ses deux mains.

« Voyez-vous, me dit-il en souriant, ils ne peuvent pas se passer de moi.

— Laissez-moi leur expliquer...

— C'est impossible! »

Là-dessus il me quitta, et s'en alla rejoindre ses compagnons d'estaminet; son pas était plus nonchalant que d'habitude. Je ne pus m'empêcher de pousser un soupir de soulagement; mais presque aussitôt je me reprochai le sentiment qui m'avait fait pousser ce soupir.

LVIII

Le nouveau professeur était un homme de trente ans environ, très gai et très aimable. Il sortait d'un

lycée, et venait expier au collège d'Orgeval je ne sais quel accès d'indépendance intempestive qui l'avait brouillé avec quelqu'un de puissant. Il racontait son affaire avec beaucoup de simplicité et de bonne humeur. Il ne conservait pas l'ombre de rancune contre le fonctionnaire qui l'avait envoyé en disgrâce, et convenait avec bonhomie que tous les torts étaient de son côté. Quelqu'un ayant fait allusion au pomard de la dernière réception, il se mit à rire et dit : « Scélérat de pomard, c'est lui qui m'a perdu ! »

— Comment cela ? lui demanda Marvéjols.

— C'est bien simple, répondit-il. Nous avions fêté, au déjeuner, la présence d'un jeune officier qui est frère de l'un de nos collègues. Par malheur, j'ai été appelé pour une affaire urgente auprès d'un de nos supérieurs. J'ai manqué de calme, et j'ai dit dans la discussion des choses beaucoup trop vives, que je n'aurais pas dû dire, et que je regrette maintenant d'avoir dites ! »

Il promena ses regards autour de la table, et je rougis jusqu'à la racine des cheveux, en songeant que moi aussi, dans une certaine mesure, j'avais été victime du pomard.

« Mais, reprit-il en riant, je suis homme à pratiquer le pardon des injures. Si le pomard de la *Si-*

rène est aussi gentil garçon que celui de là-bas, permettez-moi de lui dire discrètement deux mots à l'oreille, en votre compagnie. »

Asmodée alla chercher François, qui alla chercher deux bouteilles. Je retournai bravement mon verre, et quelques instances que l'on pût me faire, je refusai énergiquement de « dire deux mots à l'oreille du pomard ».

Marvéjols, qui avait été assez maussade au commencement du dîner, sortit de sa torpeur et fit honneur au vin favori de MM. les notaires de l'arrondissement.

Je le regardais tout le temps et j'essayais d'attirer son attention pour l'engager par signes à se modérer. Mais il faisait exprès de regarder partout, excepté de mon côté. A la fin, craignant de l'iriter, je le délivrai de cette surveillance qui avait l'air de lui peser.

Au dessert, on apporta des flûtes à champagne et deux bouteilles au casque d'argent. Tous ces objets étaient absolument nouveaux pour moi, et je les regardais naïvement, sans songer à dissimuler ma curiosité.

Je fus saisi d'une grande appréhension, et je fermai les yeux quand le bouchon partit, ce qui fit rire mes voisins. La bouteille fit le tour de la table. Je crai-

gnis un moment d'avoir pris trop de champagne; mais quand le pétillement de la mousse eut cessé, je vis avec satisfaction que la liqueur ambrée ne montait pas plus haut que le quart de mon verre.

M. Adam avait jeté un grain de raisin sec au fond de sa flûte; bientôt le grain de raisin quitta le fond de la flûte, et remonta à la surface, soulevé par les globules d'air qui s'étaient agglomérés autour de lui. Tous les convives s'amusèrent à renouveler l'expérience. Ensuite M. Adam prit sa flûte dans sa main gauche, et frappa des coups secs sur l'orifice avec la paume de la main droite. A chaque coup, le vin entrait en effervescence, et il se formait une couche épaisse de mousse à la surface. M. Torquesne voulut l'imiter, mais il s'y prit si maladroitement que le fond de la flûte alla heurter la table et se brisa. Profitant du petit tumulte joyeux qu'avait excité cet incident, j'allongeai furtivement la main du côté de la carafe, et je noyai mon champagne dans trois quarts d'eau.

Comme je m'applaudissais du succès de ma ruse, je vis que Marvéjols me regardait fixement, renversé sur le dossier de sa chaise.

Je crus qu'il allait faire quelque esclandre, mais il se contenta de sourire en haussant légèrement les

épaules. Je lui sus un gré infini de sa discrétion.

Je pus m'échapper un peu avant neuf heures, et je mis ce soir-là une sorte de coquetterie à souhaiter le bonsoir aux demoiselles Rocher.

Lorsque je fis mon entrée dans la paisible salle à manger, Fillette lisait tout haut dans un livre qu'elle posa aussitôt sur la table. Petite-Mère, son tricot à la main, écoutait avec une attention si profonde, qu'elle avait cessé un moment de manœuvrer ses aiguilles.

LVIII

Après l'échange des premières politesses, mademoiselle Rocher l'aînée m'offrit une chaise, et il y eut entre nous trois un petit silence très curieux et tout à fait embarrassant. J'avais vaguement conscience d'être arrivé comme une espèce de trouble-fête; et les demoiselles Rocher semblaient avoir été rappelées brusquement d'un monde tout différent de celui où nous nous trouvions en ce moment.

Je pensai que j'avais interrompu une lecture émouvante, et je regardai de côté le livre que Fillette avait déposé sur la table. Si c'était un

oman ce ne pouvait pas être un roman moderne. ,a reliure était une vieille reliure en veau avec de etits filets d'or effacés par places. La tranche, ui avait dû être d'un rouge sang de bœuf, avait âli, surtout aux endroits où l'on pose les doigts uand on tient un livre ouvert. Certaines parties du ivre avaient été lues et relues plus souvent que les autres; à ces endroits-là, les feuilles avaient une tendance à dépasser l'alignement. Je vis tout cela d'un coup d'œil; mais de l'endroit où j'étais assis, je ne pouvais pas distinguer le titre.

Comme nous causions un peu à bâtons rompus, je regardais à la dérobée du côté du volume, et je me demandais : « Qu'est-ce que cela peut bien être? »

Au bout de quelques minutes, je me levai pour me retirer, mais Fillette me pria de me rasseoir, et dit à Petite-Mère :

« Tu avais quelque chose à dire à M. Duclerc.

— C'est vrai, » dit Petite-Mère avec un sourire.

Je me rassis fort intrigué.

« Monsieur Duclerc, me dit Petite-Mère, d'un ton un peu plus cérémonieux que d'habitude, nous voulions vous demander, Fillette et moi, s'il vous serait agréable de dîner avec nous en famille, sans cérémonie, dimanche prochain. Nous aurons l'oncle

Vincent, et un de nos neveux dont vous ne serez peut-être pas fâché de faire la connaissance. C'est un officier de marine.

— M. Pierre ? m'écriai-je involontairement.

— Je vois, dit Petite-Mère, que Zélie vous a mis au courant de notre parenté ; il faut lui pardonner d'être un peu bavarde, c'est une si bonne fille ! »

Je me confondis en remercîments et je dis en toute sincérité que j'étais très honoré de dîner en si bonne compagnie.

— Nous dînons à cinq heures, à cause de l'oncle Vincent, me dit Fillette en manière d'apologie. Nous savons que ce n'est pas votre heure, mais nous avons pensé que vous seriez indulgent, à cause de son grand âge. »

J'ai reçu, depuis, bien des invitations dans ma vie ; en cherchant dans ma mémoire, je n'en trouve pas une seule qui m'ait causé plus d'orgueil et de plaisir.

Cette fois, je pris sérieusement congé de ces dames, et je manœuvrai assez habilement pour lire sur le dos du livre : *Œuvres de P. Corneille.*

« Quel plaisir peuvent-elles trouver à lire Corneille? » me demandai-je tout le long de l'escalier.

Une fois chez moi, je m'étalai dans mon grand fauteuil, et je me creusai la tête pour deviner quel

plaisir les demoiselles Rocher pouvaient trouver dans la lecture de Corneille ; car elles y trouvaient du plaisir : il n'était pas besoin d'une grande pénétration pour s'en apercevoir.

LIX

A cette époque de ma vie, j'avais sur Corneille les idées d'un écolier qui a souvent entendu parler de Corneille, mais qui ne l'a jamais lu et qui s'est bien promis de ne jamais le lire. On s'occupe de Corneille, à partir de la troisième, dans les lycées et collèges de l'État. Comme j'avais quitté le collège à la fin de la quatrième, Corneille n'était pas précisément pour moi un ennemi personnel. Mais je le connaissais de réputation, il faisait partie de cette bande d'écrivains qui portent une flétrissure au front, d'après le jugement de MM. les collégiens, puisqu'ils sont désignés sous le nom de *classiques*. *Auteurs classiques*, cela représentait aux yeux des élèves du collège de Saint-Bié de longs devoirs à débrouiller, de longues leçons à apprendre, des pensums, des retenues du jeudi, de tristes heures d'immobilité, des bâillements mombreux, des puni-

tions sans nombre. Mon ennemi personnel, c'était Racine, dont l'*Esther*, pendant ma cinquième, et l'*Athalie* pendant ma quatrième, avaient été pour moi de véritables cauchemars. Est-ce parce que je n'avais pas l'esprit assez développé et assez ouvert pour comprendre les beautés de ces deux ouvrages? Est-ce parce que je les avais copiés maintes et maintes fois, d'une main fiévreuse, en guise de pensums? Est-ce parce que les maîtres les imposaicnt à notre admiration, sans prendre la peine de nous montrer en quoi ils sont admirables ? C'est peut-être pour toutes ces raisons à la fois. Mon tuteur, qui n'avait point passé par les écoles et qui était sorti du rang, tenait les études classiques en médiocre estime, et disait en termes généraux d'un air méprisant et soupçonneux : « Tout ça, c'est des fleurs de rhétorique. »

Donc je tenais Racine pour un écrivain mortellement ennuyeux, et je mettais, par analogie, Corneille dans le même sac, et bien d'autres avec eux. Voilà pourquoi je me demandais avec une stupeur profonde quel plaisir les demoiselles Rocher pouvaient prendre à la lecture de Corneille. Je finis par leur appliquer la formule favorite de Marvéjols : « Tous les goûts sont dans la nature. »

J'étais tellement persuadé que ce goût pour Corneille avait en lui-même quelque chose d'étrange et de ridicule, que je n'aurais pas voulu convenir devant témoins que j'avais surpris les demoiselles Rocher lisant Corneille. Il m'aurait semblé que je me rendais coupable d'une médisance et d'une sorte de calomnie.

LX

Avez-vous remarqué combien il est difficile et embarrassant (du moins pour certaines personnes, et je suis du nombre) de dire à des gens dont on craint les critiques et la raillerie : « Je vais faire telle chose? » Exemple : je n'avais éprouvé aucun embarras à défendre, et même trop vertement, les demoiselles Rocher contre les mauvaises plaisanteries de Marvéjols. Et maintenant, j'éprouvais un inconcevable embarras à dire devant lui à mes commensaux : « Je ne dînerai pas avec vous dimanche ; les demoiselles Rocher m'ont invité. »

A trois repas de suite, je fus sur le point de dire cette chose si simple ; à trois repas de suite, j'en fus

empêché par une inconcevable timidité. Lorsque je me décidai enfin, talonné par le temps, je ne pus m'empêcher de joindre à cette déclaration une espèce d'excuse, en ajoutant avec précipitation : « pour faire la connaissance d'un de leurs neveux, qui est lieutenant de vaisseau, et qui vient passer vingt-quatre heures à Orgeval. »

C'était, au fond, une petite lâcheté de ma part, car la vérité vraie, c'est que j'étais très fier de l'invitation de mes propriétaires; tandis que le lieutenant de vaisseau, mis en avant par moi pour faire de l'effet, avec ses épaulettes, ses aiguillettes et ses décorations, m'intimidait prodigieusement par avance. Ce devait être un homme distingué, instruit, et je me sentais tout petit garçon à l'idée de dîner en sa compagnie et d'être exposé à son jugement.

Le « lieutenant de vaisseau » fit donc merveille à la table de la *Sirène*, et me rendit, moi, par appréhension, absolument misérable, jusqu'au moment où je me trouvai en sa présence.

Si tous les marins lui ressemblent, j'adresse mon compliment bien sincère au corps des officiers de marine. C'était, autant que j'en pus juger alors, un homme extrêmement distingué, et avec cela, bon, simple et affable. Il avait l'air d'adorer ses deux

tantes, et témoignait une déférence sans bornes à son grand-oncle Vincent.

Le dîner fut des plus charmants; une seule chose me troublait. Cet homme, habitué à commander le respect, me traitait, moi pauvre petit commis, absolument comme son égal. Ce marin instruit, qui avait fait trois fois le tour du monde, qui avait tout vu, tout lu, et qui avait refléchi sur tout, m'adressait des observations auxquelles je ne pouvais que souscrire de confiance, en inclinant la tête et en rougissant, pénétré pour la première fois du sentiment de mon épouvantable ignorance.

C'était un esprit ouvert et qui s'intéressait à tout. Il me fit quelques questions sur notre administration; je répondis de mon mieux, c'est-à-dire assez mal, et je m'émerveillai de ne pas mieux connaître la théorie de mon métier. Quand il me voyait embarrassé, il n'insistait jamais et passait à autre chose, avec une facilité et une bonne grâce qui me remplirent de reconnaissance et d'admiration.

LXI

Après le café, Fillette lui dit :

« Pierrot, tu dois avoir quelque part une vieille

pipe, cette vieille pipe dont tu nous as si souven parlé, quand tu nous écrivais de Panama. L'oncl Vincent sait ce que c'est qu'une pipe, quoiqu'il n soit pas fumeur, et M. Duclerc te tiendra peut-êtr compagnie. Ta tante et moi, nous ne sommes pa des petites-maîtresses; ne fais pas de façons, mor enfant, tu peux fumer.

— Parfaitement, dit Petite-Mère en souriant.

— Jamais de la vie! répondit vivement le lieutenant. Une bonne pipe est bonne, et je ne dis pas que je n'en fumerai pas une, parce que le pli est pris, et que vraiment... Quant à fumer ici, jamais de la vie! Je vais aller à la cuisine; aussi bien, il faut que je fasse un peu enrager Zélie, pour lui rappeler le bon vieux temps.

— Du tout, dit vivement M. Vincent. Zélie ne broncherait pas et déclarerait même, au besoin, que la fumée de tabac est nécessaire à sa santé. La vérité est, ajouta-t-il en baissant la voix, que Zélie est sujette à la migraine. Elle en aurait pour trois jours à rester au lit, la pauvre créature! Tu fumeras ici, ou tu ne fumeras pas du tout.

— Je ne fumerai pas du tout, répondit gaiement le lieutenant de vaisseau; c'est trop bête d'être l'es-

clave d'une méchante habitude. Je me rattraperai en m'en allant avec l'oncle. »

Il logeait, pour vingt-quatre heures, dans la maison de l'oncle Vincent.

« Mon capitaine, lui dis-je en rougissant, si vous vouliez me faire l'honneur de venir fumer dans ma chambre...

— Voilà ce que j'appelle une idée, répondit-il en se levant. J'accepte, monsieur Duclerc, j'accepte avec le plus grand plaisir, parce qu'au fond une habitude est une habitude. »

Petite-Mère m'adressa un signe de tête en manière de remercîment, et l'oncle Vincent nous dit :

« Surtout, ne soyez pas trop longtemps.

— Dix minutes, montre en main, » répondit le marin.

Et nous montâmes dans ma chambre.

Je l'installai dans mon fauteuil, et je préparai un tortillon de papier pendant qu'il bourrait sa pipe.

« Réellement, vous ne fumez pas ? me demanda-t-il en souriant.

— Jamais.

— Vous avez mille fois raison... et cependant, entre nous, une bonne pipe est une douce chose. »

Je lui tendis le papier allumé.

Quand il eut bien assuré le tirage de sa pipe, il croisa vivement sa jambe droite sur sa jambe gauche, se renversa dans le fauteuil, et me dit à brûle-pourpoint :

« Monsieur Duclerc, nous voilà tout à fait entre nous; dites-moi un peu ce que vous pensez de mes tantes? »

Je demeurai tout interdit.

LXII

Il tourna la tête de mon côté et se mit à rire.

« Discrétion absolue, reprit-il; qu'est-ce que vous pensez de mes tantes?

— Je les aime de tout mon cœur, répondis-je enfin, et jamais je ne leur serai assez reconnaissant d'avoir bien voulu me donner asile.

— Asile? Expliquez-moi ce mot-là. »

Je le lui expliquai.

Il souriait, tout en fumant, et par moments il hochait la tête d'un air d'approbation. J'avais été embarrassé en commençant; mais mon embarras diminuait à mesure que je parlais. Je m'enhardis même au point de lui dire :

« Si je ne craignais pas d'être indiscret, j'oserais vous demander à mon tour ce que mesdemoiselles Rocher pensent de moi.

— Le plus grand bien qu'on puisse penser d'un homme de votre âge. Elles vous croient incapable d'un mensonge, ou même d'un simple détour. »

Il me regarda en face, et je sentis que je devenais cramoisi de plaisir et de confusion. Il changea aussitôt de sujet, et me demanda :

« A quoi employez-vous vos soirées?

— Je lis.

— Que lisez-vous? »

Je lui tendis un volume que m'avait prêté M. Torquesne.

« Peuh! dit-il en me rendant le volume, ce n'est pas plus mauvais qu'autre chose, mais ce n'est que de l'amusette, pour tuer le temps; c'est une lecture dont vous ne tirerez pas grand profit. Je ne vous blesse pas?

— Au contraire, mon capitaine; et si je suis confus d'une chose, c'est de vous voir prendre quelque intérêt à un pauvre diable aussi insignifiant que moi.

— Un pauvre diable qui ne ment jamais n'est pas un pauvre diable insignifiant, me répondit-il

d'une voix ferme, surtout lorsque ce pauvre diable a l'honneur d'être estimé de mes tantes. Avez-vous quelquefois entendu ma tante Fillette lire du Corneille ?

— Jamais. »

Je prononçai le mot « jamais » avec une grande confusion, en pensant aux jugements que j'avais portés en moi-même sur les demoiselles Rocher.

LXIII

Il allongea les deux jambes, et me dit :

« Ma tante Fillette n'a pas reçu beaucoup d'instruction ; ma tante Fillette a un déplorable accent de province ; ma tante Fillette sait à peine à quelle époque a vécu Corneille, et ne distingue pas le dix-septième du dix-huitième siècle ; eh bien, malgré tout cela, je ne puis pas entendre ma tante Fillette lire certaines scènes de Corneille sans frissonner d'émotion. Soyez franc, ce que je vous dis là vous étonne. Avant d'aller plus loin, une simple question : Aimez-vous Corneille ?

— Je ne l'ai jamais lu. »

Je m'attendais, pour le moins, à le voir bondir hors du fauteuil pour m'écraser de son mépris.

« Alors, reprit-il, vous n'avez pas fait toutes vos études?

— J'ai quitté le collège après ma quatrième; depuis j'ai travaillé pour vivre, et je commence seulement à avoir assez de loisirs pour lire un peu.

— Moi, dit-il, j'ai quitté le collège après ma troisième, et j'ai travaillé ferme pour entrer à l'École de marine. A cette époque-là, je n'avais pas lu Corneille non plus, et il est probable que je ne l'aurais jamais lu de ma vie, sans une petite circonstance que je m'en vais vous dire. J'étais malade à Rio Janeiro, très isolé et très triste. Je logeais chez des Français, qui avaient bien voulu se charger de moi. Pendant ma convalescence, on m'apporta quelques livres français, et entre autres un Corneille. Après avoir lu tous les autres livres, je m'attaquai au Corneille, d'abord parce que je n'avais plus rien autre chose à lire, et puis parce que je savais que mes tantes aimaient beaucoup Corneille : c'était une manière de me rapprocher d'elles. Il faut vous dire qu'à cette époque-là ma tante Fillette ne s'était pas même risquée à lire tout haut devant moi. Je commençai ma lecture sans enthousiasme, et même

avec une espèce d'ennui ; à la fin je suis tombé sur certaines scènes qui m'ont secoué littéralement de la tête aux pieds. J'ai relu ces scènes-là jusqu'à les savoir par cœur, et je me les suis fait relire par ma tante Fillette à chacun de mes congés. Une fois guéri, je me suis procuré une petite édition de Corneille qui ne me quitte plus. Voyez-vous, cette poésie-là, c'est comme la grande musique. Quand on vient de lire du Corneille, on se sent tout disposé à faire quelque chose qui ne soit point vulgaire ; on monterait à l'abordage en riant ; on ferait tranquillement sauter son vaisseau pour sauver l'honneur du pavillon. Vous croyez peut-être que je m'enflamme à propos de rien?

— Non, non, m'écriai-je vivement ; on voit bien que vous pensez ce que vous dites.

— Oh ! oui, je le pense, reprit-il en regardant un tourbillon de fumée qui s'élevait plus haut que les autres. Tenez, reprit-il avec bonhomie, je ne suis pas un professeur de littérature, mais il y a une chose que je sens bien vivement, et que je crois juste. Il y a deux chemins pour arriver à connaître Corneille : on y parvient à force d'avoir cultivé son esprit et élevé son cœur : l'un mène à l'autre ; ou bien, l'on entre de plain-pied dans Corneille, parce

que l'on a quelque chose là (il se frappa la poitrine) qui vous rapproche des sentiments et des pensées que Corneille prête à ses héros. Mes tantes ne sont pas des personnes instruites, mais leur prédilection pour Corneille s'explique pour moi par l'élévation et la générosité de leurs sentiments. Si vous connaissiez leur vie !

— J'en connais une partie, répondis-je avec chaleur, et ce que j'en connais me suffit pour comprendre très nettement ce que vous dites.

LXIV

— Il faut que nous redescendions, reprit-il, en regardant à la pendule; les dix minutes sont écoulées. A propos, lirez-vous Corneille ?

— J'essayerai ; seulement...

— Seulement quoi ?

— Je crains bien de n'être sur aucune des deux routes qui conduisent à Corneille. Je suis un ignorant.

— On s'instruit.

— Et je ne crois pas que j'aie l'âme bien...

— Bien cornélienne ?

— Bien cornélienne, c'est cela ! »

Il me posa la main droite sur la poitrine, à l'endroit du cœur, et me dit :

« Fussiez-vous dix fois plus timide et plus timoré, du moment que vous avez en vous la force de toujours dire la vérité, vous avez l'âme « cornélienne ».

Il avait encore la main sur ma poitrine ; je ramenai vivement les deux miennes, et je la retins quelques instants de plus sur mon cœur qui battait à coups redoublés. Il m'aurait été impossible de le remercier autrement, tant j'étais profondément troublé de ce qu'il venait de me dire.

On ne nous chercha point querelle sur le temps que nous avions passé dans ma chambre, et même personne n'eut l'air de s'apercevoir que j'étais presque hors de moi-même. J'ai toujours soupçonné depuis que l'on s'était arrangé d'avance pour me ménager un tête-à-tête avec le marin. Les braves gens sont si ingénieux quand il s'agit de faire le bien !

Mon ami entama un récit de voyages et d'aventures, pour me donner le temps de me remettre. Tout le monde là était gai, comme on l'est toujours, quand on a la conscience tranquille. La conversation ne languit pas un instant, et cependant pas

une seule fois on ne parla du prochain, sinon pour en dire du bien.

LXV

Le lendemain, à midi et demi, j'allai dire adieu au lieutenant de vaisseau, qui partait par la patache d'Orgeval à Louvencourt. Je pris un plaisir tout « cornélien » à braver le *Lion d'Or* dans sa tanière. Il est vrai de dire que je me sentais soutenu par la présence du marin et par celle de l'oncle Vincent. Ce dernier produisait un singulier effet sur les hôtes farouches du *Lion d'Or*. A peine parut-il dans la cour, que le patron s'esquiva par la porte de la salle à manger, et la patronne par celle du bureau. Quant à l'insolent Triton, obligé de payer de sa personne et de vaquer à son service, il filait le long des murs, l'oreille basse.

L'oncle Vincent me reconduisit jusqu'à mon bureau. Je ne pouvais pas m'empêcher de lui parler de son petit-neveu, et il souriait tout le temps sans rien dire.

« C'est un gaillard ! » s'écria-t-il enfin, en me don-

nant une poignée de main, à la porte de mon bureau.

Je trouvai l'éloge bien vulgaire et bien mince, mais je n'osai répliquer, par respect pour M. Vincent. D'ailleurs, les mots ne valent guère que par le sens qu'on y attache, et je suppose qu'il avait concentré dans celui-là tous les sentiments que devait inspirer un pareil neveu.

Pour la première fois depuis mon entrée en fonctions, le temps me parut très long : c'est que j'avais un dessein en tête, et j'étais pressé de l'exécuter.

A peine libre, je m'élançai vers la rue où habitait l'unique libraire d'Orgeval, qui en était aussi l'unique bouquiniste.

« Avez-vous un Corneille ? » demandai-je à un petit garçon qui était armé d'un grand pinceau à colle.

Le petit garçon jeta son pinceau dans le pot à colle, et disparut dans l'arrière-boutique.

Après une absence qui me sembla d'une longueur insupportable, il rentra, suivi d'une grosse dame très rouge, qui certainement venait de quitter le fourneau de la cuisine.

« Madame, lui dis-je poliment, je désirerais un Corneille.

— Un Corneille, répéta-t-elle d'un air réfléchi.

— Oui, les œuvres de Corneille.

— Les œuvres de Corneille? Attendez ; je ne sais pas. »

Elle disparut à son tour, et je demeurai en tête-à-tête avec le petit garçon, qui s'escrimait du pinceau sur de grandes feuilles de papier gris, en sifflant sans vergogne.

La dame rouge revint, précédée d'un homme maigre en manches de chemise.

L'ayant introduit officiellement, la dame rouge retourna à ses fourneaux, et l'homme en manches de chemise administra une bonne taloche au petit garçon pour lui apprendre « à siffler tout haut devant le monde ».

Le petit garçon siffla tout bas, et l'homme en manches de chemise me demanda ce qu'il y avait pour mon service.

Je répétai pour la troisième fois ma question. L'homme en manches de chemise disparut à son tour. Je crus qu'il allait introduire un quatrième personnage. Il revint bientôt, achevant de passer les manches d'un paletot marron; je n'ai jamais su si c'était en mon honneur ou en l'honneur de Corneille qu'il avait fait ce supplément de toilette.

« J'étais occupé à rentrer du bois, me dit-il, en manière d'explication, et comme le scieur est un fainéant qui promet toujours de venir et qui ne vient jamais, je...

— Pardon, lui répondis-je avec un commencement d'impatience, je désirerais simplement savoir si vous avez un Corneille à me vendre.

— Allons, bon! le voilà, s'écria-t-il en allongeant le cou du côté de la rue. C'est cela, ne te presse pas, ajouta-t-il en s'adressant à un homme qui passait devant la boutique, comme si cet homme avait pu l'entendre. Attendez un peu que j'aille l'arranger, ce sera l'affaire d'un instant. »

Il me laissa de nouveau en tête-à-tête avec le petit garçon, qui me dit en confidence :

« L'autre n'est pas commode, il va peut-être lui allonger un bon coup de poing sur l'œil, ou un bon coup de pied dans les jambes. »

Et il se mit à siffler d'un air féroce, pour narguer son patron absent.

LXVI

J'étais furieux du sans-gêne de ce libraire, et je me disposais à partir, avec un ferme propos de

faire claquer la porte bien fort pour me venger. Mais je réfléchis que cette conduite ne serait guère « cornélienne », et je demeurai debout devant le comptoir, tambourinant une marche pour tromper mon impatience. Me voyant battre du tambour, le petit garçon se crut autorisé à siffler, et attrapa tout de suite le rythme. Aussitôt que je m'en aperçus, je me tournai vers lui d'un air sévère.

« Ils se piochent, pour sûr! s'écria-t-il dans un accès de joie sauvage. » Et il fit le moulinet avec son grand pinceau.

Juste au même moment, le patron faisait irruption dans la boutique, et son adversaire passait sur le trottoir. Le patron avait les cheveux en désordre et le nez rouge et gonflé; l'adversaire avait la casquette sur l'oreille, la pipe aux dents, la scie sous le bras, l'air vainqueur. Évidemment, il s'en allait avec les honneurs de la guerre.

A cette vue, le patron exaspéré se précipita vers la porte, et l'ouvrit toute grande.

Je crus qu'il allait insulter le vainqueur, et le provoquer de nouveau en combat singulier; mais, pour une raison à lui connue, il se ravisa et referma brusquement la porte, en me disant :

« J'ai trois Corneille à vendre : 1° Corneille en

un volume in-octavo illustré; 2° Corneille en quatre volumes in-douze; 3° Corneille en six volumes in-seize; lequel voulez-vous?... Je le citerai devant le juge de paix, il peut bien en être sûr!... »

Et il se bassina le nez avec son mouchoir.

En ce moment, le petit garçon toussa pour attirer mon attention, et cligna l'œil gauche. Ses lèvres formèrent silencieusement, mais distinctement, le mot « rossé »!

« Voulez-vous avoir l'obligeance de me les montrer? dis-je au libraire.

« Un propre à rien! s'écria-t-il en posant un gros livre sur le comptoir; un ivrogne! » Et il jeta pêle-mêle plusieurs petits volumes reliés. « Ça mendie la moitié de l'année! » ajouta-t-il en soufflant sur plusieurs autres volumes plus petits, également reliés.

Alors il posa les deux mains à plat sur le comptoir, et fit des yeux terribles au petit garçon, pendant que je mettais les petits volumes en ordre.

Je choisis une édition portative en six volumes, et j'en demandai le prix.

« Dix-huit francs! me répondit-il en évitant de me regarder en face. Je suis en marché avec plusieurs personnes qui en ont envie. »

Comme je ne me connaissais pas en livres, je n'osai marchander, de peur de dire quelque sottise et de mettre en fureur cet homme irritable. Je payai donc dix-huit francs ce qui en valait bien six, et je m'enfuis par des rues détournées, comme un voleur. Je ne voulais pas être vu, craignant d'être plaisanté sur mon goût pour Corneille, et soupçonnant déjà que je venais de faire un marché de dupe.

J'aurais dû prier un de ces messieurs du collège de me faire cette emplette!

Voilà ce que je me disais tout le long du chemin; mais il était trop tard.

Rentré chez moi, je pris à peine le temps de m'asseoir; j'ouvris un volume, au hasard, et je me mis à lire.

De trois choses l'une : ou mon instruction n'était pas suffisante pour me permettre de goûter les beautés de Corneille, ou mon âme n'était pas assez cornélienne, ou bien j'étais tombé sur un mauvais passage.

J'ouvris un autre volume, puis un autre, puis un autre, même déception. Je n'y comprenais rien du tout, ou bien ce que je comprenais ne me donnait aucune secousse électrique.

Je laissai là le Corneille, et je me mis tristement à

la fenêtre, regrettant amèrement les dix-huit francs que j'avais dépensés si précipitamment et si inutilement. Dix-huit francs! presque un mois de loyer! J'aurais dû d'abord emprunter un Corneille, consulter quelqu'un, et me décider à loisir, après réflexion.

« Que je suis bête! m'écriai-je tout à coup, en essayant de me rattraper à une branche, comme un malheureux qui se noie. Je prends les pièces par le milieu; il faut les lire en entier pour bien comprendre. »

Là-dessus je m'en allai dîner, le cœur gros, malgré tous mes efforts pour être content.

« Duclerc, vous ne mangez pas, me dit Marvéjols.

— Je n'ai pas faim ce soir, lui répondis-je. C'était l'exacte vérité.

— C'est comme moi, reprit-il. Du reste, cette ratatouille est honteuse. Jeannette, vous le direz au chef, de ma part. »

LXVII

Le soir, en rentrant, j'essayai de lire une pièce de Corneille, en commençant par la première pièce du

premier volume. Mais je n'avais plus la foi. Cette lecture me parut si fastidieuse que je fermai le livre. Si mes souvenirs ne me trompent pas, ce soir-là je pleurai de dépit, comme un enfant désappointé, ce qui n'était guère « cornélien ».

Je renouvelai mon expérience plusieurs jours de suite, sans aucun succès, et je finis par reléguer les six volumes sur le haut de mon secrétaire, le plus loin possible de ma vue.

Je me replongeai avec délices dans le volume que m'avait prêté M. Torquesne. J'avais cependant des remords de poursuivre une lecture que le marin avait traitée d'amusette.

Mon premier mois touchait à sa fin. Depuis plusieurs jours, la conduite de Marvéjols à mon égard était de plus en plus inexplicable. Tantôt il me traitait en ami, je dis en ami que l'on recherche et que l'on cultive; tantôt il me tenait à distance, comme s'il avait fait vœu de ne plus m'adresser la parole de sa vie.

Comme ma conduite à son égard était toujours la même, je ne pouvais m'expliquer ses bizarreries qu'en supposant que ses réflexions tantôt le rapprochaient de moi, et tantôt l'en éloignaient. Quelle était la nature de ces réflexions? Lui seul le savait.

Je n'osais pas l'interroger, mais ses bizarreries me faisaient beaucoup de peine.

Quelquefois, à la *Sirène* ou au bureau, je le surprenais les regards attachés sur moi ; quand il se voyait découvert, il détournait la tête d'un air indifférent.

Plusieurs fois, à l'heure où nous quittions la *Sirène*, il demeura seul avec moi, en arrière du groupe des joueurs de dominos. Dans ces cas-là, il causait de choses indifférentes, gaiement, librement ; tout à coup il se recueillait comme s'il allait me donner ou me demander une explication. Quand quelqu'un de nos commensaux, sans songer à mal, venait se joindre à nous, il témoignait une sorte d'impatience nerveuse. Quand personne n'était là pour l'empêcher de parler, il s'arrêtait toujours au moment de prendre la parole.

Un jour, je lui demandai s'il avait quelque chose de particulier à me dire.

« Moi, rien ! » me répondit-il de l'air le plus naturel.

Ce jour-là, pendant toute l'après-midi, il m'avait paru encore plus agité et plus inquiet que de coutume. Il avait l'air d'être en froid avec M. Adam. Quant à moi, il ne me boudait pas, et

cependant il ne m'avait pas adressé une seule fois la parole.

Je fus donc très surpris de le voir arriver chez moi sur les cinq heures. Il avait fait un bout de toilette, ce dont je lui sus un gré infini; car d'habitude il était débraillé au delà de toute expression, et sa visite en costume de tous les jours aurait singulièrement scandalisé la maison tout entière.

LXVIII

« Oui, mon cher Duclerc, c'est moi, me dit-il d'un air dégagé, en réponse à mon regard de surprise. C'est moi, en personne naturelle. J'avais mis dans ma tête de voir votre *bouiboui*, et me voilà. C'est gentil ici, ma parole d'honneur, c'est très gentil. Je vous fais mes sincères compliments de votre logette. Vous me permettrez, n'est-ce pas, de déposer ma canne et mon chapeau sur votre lit? Bon! voilà qui est fait. Trop bon! vous voulez réellement que je me mette dans ce fauteuil; je me laisse faire, je me laisse faire. Voilà un fauteuil

supérieurement rembourré. Quels fameux sommes on doit faire là-dedans, au coin du feu ! Vue charmante ! de vieux toits pittoresques ! Ah ! voilà notre fameuse tirelire. Tudieu ! la belle, que vous êtes devenue lourde ! Duclerc, j'en suis pour ce que j'ai dit, vous achèterez un château sur vos économies. »

Il parlait d'une voix saccadée, sans s'arrêter, comme un homme qui parle pour ne rien dire, en attendant qu'il ait trouvé le courage ou l'occasion de faire une confidence qui l'embarrasse ou une demande qui lui coûte. Je l'écoutais avec une stupéfaction profonde, honteux de ne pas mieux faire les honneurs de chez moi, et de lui laisser tout le fardeau de la conversation.

J'étais d'autant plus embarrassé que, malgré moi, je venais de concevoir une pensée blessante pour lui. Les éloges qu'il entassait comme à plaisir me faisaient songer à l'éloquence du renard qui flatte le corbeau pour avoir son fromage.

Comme il s'était arrêté un instant après avoir parlé du fameux château que je devais acheter un de ces jours, je me hâtai de prendre la parole.

« Pour le moment, lui dis-je, mes vœux sont plus modestes : il s'agit simplement d'une pipe en écume de mer.

— Mais vous ne fumez pas ! objecta-t-il d'un air étonné.

— Aussi n'est-ce pas de moi qu'il s'agit ; je veux offrir une belle pipe à mon tuteur.

— Vous êtes ce que j'appellerai un pupille modèle, dit-il en riant.

— Le pupille est un pupille fort ordinaire, mais c'est le tuteur qui est un tuteur modèle.

— Quel homme est-ce donc ? »

Comme il semblait soulagé de n'avoir plus à faire seul les frais de la conversation, je parlai longuement de mon tuteur et des privations qu'il s'était imposées pour m'élever. J'avais d'abord parlé absolument pour parler ; peu à peu je m'émus en lui racontant tout ce que mon tuteur avait fait pour moi, et je parlai d'abondance du cœur. Il m'écoutait avec une attention profonde, les yeux baissés ; plusieurs fois il changea de position dans le fauteuil, comme s'il était mal à son aise ; à la fin, il tremblait ; on aurait dit qu'il avait la fièvre.

« Duclerc, me dit-il d'une voix sourde, les yeux toujours baissés, si j'avais su tout cela, je ne serais pas venu.

— Pourquoi ? lui demandai-je avec surprise.

— Parce que je suis un misérable d'être venu.

— Je ne vous comprends pas.

— Moi, je me comprends trop, et c'est bien suffisant, » dit-il en se levant brusquement.

Il alla prendre sa canne et son chapeau, et se disposa à partir.

Je me plaçai résolument devant la porte pour l'empêcher de passer, et je lui dis :

« Marvéjols, vous êtes souffrant, il ne m'est que trop facile de le voir; je ne puis pas vous laisser partir ainsi; remettez-vous, et si vous avez contre moi quelque chose sur le cœur, dites-le-moi.

LXIX

— Vous y tenez? me demanda-t-il avec un regard étrange.

— J'y tiens beaucoup; asseyez-vous, je vous en prie.

— Très bien. Savez-vous ce que je venais faire ici?

— Non.

— Je venais jouer la comédie pour vous escroquer de l'argent. »

J'avais bien, dès le début de notre entrevue, soup-

çonné quelque chose comme cela, mais la brusquerie et le cynisme de cet aveu me troublèrent profondément. Lui, les yeux baissés, il battait du bout de sa canne la pointe de ses souliers.

« Allons, reprit-il avec une espèce de ricanement, il est temps que je m'en aille. Laissez-moi passer.

— Non, lui dis-je d'un ton résolu, je ne vous laisserai pas passer. Puisque vous en avez déjà tant dit, allez jusqu'au bout. Je voyais depuis longtemps que vous luttiez contre vous-même; vous avez dû beaucoup souffrir avant de vous décider à faire la démarche que vous avez faite. Mon cher Marvéjols, je vous en prie, dites-moi ce qui vous préoccupe, le voulez-vous ?

— Oui, reprit-il, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que vous n'insisterez pas pour me faire accepter de l'argent.

— Soit.

— Quand on mène la vie que je mène, on ne peut pas manquer de faire des dettes. J'ai donc des dettes. Mes créanciers ne sont pas féroces, sauf un seul, que j'ai exaspéré à force de le remettre de semaine en semaine et de mois en mois. Il ne veut plus attendre et m'a menacé de porter plainte au-

près du sous-directeur, si je ne lui donne pas demain un acompte de cinquante francs. Le sous-directeur ne m'aime pas, et j'avoue qu'il n'a aucune raison de m'aimer. Si l'autre porte plainte, je suis honteusement chassé de l'administration : voilà où j'en suis. J'ai d'abord pensé à m'adresser franchement à vous.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— Parce que j'ai eu honte d'abuser de votre inexpérience; parce que j'ai pour vous comme une manière d'affection et... de respect, oui, parbleu! de respect. Vingt fois j'ai été sur le point de tout vous dire, vingt fois je me suis retenu, parce que, voyez-vous, j'ai encore par moments une espèce de vergogne et quelque chose qui ressemble aux débris d'une conscience. Je suis allé trouver Adam. Adam m'a éconduit poliment, bien que je lui aie rendu service autrefois, ceci entre nous. Alors je me suis décidé tout d'un coup à venir chez vous, à faire le bon apôtre, à pleurer au besoin. Ce que vous m'avez dit de votre vie m'a montré toute la laideur de ce que je venais faire ici, et j'ai parlé. Je suis content de vous avoir dit la vérité. »

Je me précipitai vers mon secrétaire, mais il m'arrêta d'un geste hautain.

« Pardon, monsieur Duclerc, me dit-il d'un ton de gentilhomme, je crois que vous oubliez nos petites conventions. »

Et il referma la porte sur lui.

LXX

Marvéjols ne parut pas au dîner. Son absence me causa une telle inquiétude, que je me précipitai vers son logement aussitôt que le dîner fut terminé.

Je frappai à sa porte, avec une angoisse terrible. Personne ne me répondit. Je descendis au bureau de tabac, et je demandai à la dame du comptoir si M. Marvéjols n'était pas chez lui.

« Il y est, me répondit-elle avec un sourire équivoque, mais je ne crois pas qu'il soit en état de recevoir des visites. Il est rentré sur les six heures. Il avait l'air malade ; il m'a suffi d'entendre son pas dans l'escalier, pour savoir ce qui l'a rendu malade. Quand il aura fait un bon somme, il n'y paraîtra plus. »

Je remontai précipitamment, et je frappai à plusieurs reprises sans obtenir de réponse. A la fin, une voix irritée cria :

« Qui est-ce qui se permet de faire un pareil va-

carme à ma porte? Allez-vous-en, je suis couché.

— Marvéjols, c'est moi : Duclerc; ouvrez-moi.

— Non, je ne vous ouvrirai pas; allez-vous-en. »

J'essayai de parlementer, mais il ne me répondit plus.

Je redescendis très perplexe, froissant dans ma poche une lettre que j'avais écrite à Marvéjols après son départ, et qui contenait un billet de cinquante francs. J'avais espéré lui glisser la lettre dans la main, après le dîner. J'étais arrêté sur la dernière marche de l'escalier, me demandant si je ne ferais pas bien de remonter et de passer la lettre sous la porte, au risque de ce qui pourrait arriver, lorsque j'entendis, dans le bureau de tabac, une voix d'homme qui prononçait le nom de Marvéjols. Je retins ma respiration pour écouter. « Cette fois, je suis décidé à lui faire son affaire. Il ne se moquera pas de moi plus longtemps. Si demain à midi je n'ai pas reçu un acompte de cinquante francs, je vais tout droit chez le sous-directeur. »

J'entrai hardiment dans le bureau, et je me trouvai en présence d'un homme à figure impudente; cet homme ne s'était pas rasé depuis quatre jours, et il avait des doigts velus, malpropres et couverts de bagues.

« Pardon, monsieur, lui dis-je, est-ce bien à vous que M. Marvéjols doit remettre cinquante francs demain, avant midi?

— Doit remettre, doit remettre ! dit l'homme d'un ton bourru en me toisant insolemment; je parierais qu'il ne les remettra pas.

— Alors vous perdriez votre pari. M. Marvéjols est souffrant, mais voilà les cinquante francs; auriez-vous l'obligeance de me donner un reçu? »

Il me griffonna un reçu sur le comptoir.

Je remontai prestement l'escalier, et je glissai le reçu sous la porte de Marvéjols; ensuite je m'esquivai sur la pointe des pieds, en me disant : « Advienne que pourra! »

LXXI

Le lendemain matin, en allant au bureau, j'aperçus, Marvéjols qui s'était mis en faction au coin d'une rue, évidemment pour m'attendre. Je fis semblant de regarder à droite et à gauche d'un air indifférent, parce que je ne savais quelle figure faire.

Quand il me vit, il vint droit à moi, et me dit sans me tendre la main :

« Un mot, s'il vous plaît, monsieur Duclerc. »

Je le regardai timidement, craignant d'avoir été indiscret la veille au soir, et d'avoir froissé sa susceptibilité.

« Je sais, reprit-il, que vous dites toujours la vérité. Je vous demande donc de me répondre par un oui ou par un non. Avez-vous cru à la sincérité de mes paroles, lorsque je vous ai dit que je ne voulais rien accepter de vous ?

— Oui.

— Alors, pourquoi avez-vous acquitté ma dette ? »

Je le regardai d'un air suppliant, sans trouver un mot à répondre.

« Répondez-moi, reprit-il avec insistance ; pourquoi avez-vous acquitté ma dette ? »

Je balbutiai que je n'avais pu m'en empêcher.

« Ce n'est pas une réponse, dit-il d'un ton bref. Avez-vous réfléchi à une chose ? C'est qu'on peut avoir pitié des gens sans les estimer pour cela.

— C'est vrai, lui dis-je, tout confus.

— Une dernière question. Si je vous tendais la main, après ce qui s'est passé, me donneriez-vous la vôtre sans arrière-pensée, comme à un ami que l'on estime ? »

Sans hésitation, je lui tendis la main.

Il la prit et la serra de toutes ses forces.

« Vous m'estimez donc encore? dit-il avec une émotion contenue.

— Je vous estime plus que jamais, justement à cause de ce que vous m'avez dit hier.

— Maintenant, reprit-il avec chaleur, je vous remercie de tout mon cœur, sans arrière-pensée, de ce que vous avez fait pour moi. Je ne veux pas vous tromper, ni vous promettre que me voilà converti. Mais il est certain, ajouta-t-il en souriant, que vous m'avez passé un fil à la patte. Oh! je ne parle pas des cinquante francs, que je vous rendrai quand je pourrai. Je parle d'autre chose. »

Je n'osai pas l'interroger.

Au déjeuner, il demanda sérieusement à M. Adam s'il ne pourrait pas lui confectionner une tirelire dans le genre de celle qu'il m'avait donnée.

Tout le monde se mit à rire à l'idée de Marvéjols introduisant une tirelire dans son bouge. M. Adam lui demanda avec une gravité bouffonne si c'était pour y verser des petits verres.

« On ne sait pas, répondit-il gaiement.

—Vous étiez souffrant hier soir? lui demanda le nouveau professeur.

— Très souffrant.

— D'un accès de goutte peut-être.

— Non, d'un accès de mélancolie. Je me fais vieux, je songe à me ranger un peu. »

Tout le monde se mit à rire, excepté moi.

On parla d'autre chose ; de temps en temps je le regardais à la dérobée, et il me souriait d'un air confidentiel. Quel charmant sourire il avait, ce Marvéjols

Comme nous sortions de la *Sirène*, nous rencontrâmes le docteur Leblanc, qui s'arrêta à causer un instant avec nous.

« Eh bien, pécheur endurci, dit-il à Marvéjols vous bravez donc toujours les foudres de la faculté ?

— Toujours, » répondit tranquillement Marvéjols.

Le docteur secoua la tête.

« Docteur, il ment comme un arracheur de dents, s'écria Torquesne en riant ; au fond, il n'est pas si brave qu'il en a l'air, et il songe à suivre vos conseils ; la preuve, c'est qu'il s'est commandé une tirelire.

— Pas possible ! dit le docteur en riant.

— Je ne crois guère aux médecins et à la médecine, reprit Marvéjols, du même ton tranquille ; mais je crois à la goutte et aux insomnies. J'ai comme une arrière-idée d'enrayer un peu, pour voir.

— Est-ce vrai? demanda le docteur en le regardant avec attention.

— Je crois que oui, » répondit Marvéjols.

LXXII

Le docteur lui prit le bras, et ils se promenèrent assez longtemps à l'écart.

Nous les regardions de loin; j'avais le cœur triste à l'idée que Marvéjols était sérieusement malade, mais j'étais heureux de songer qu'il allait peut-être consentir à se soigner.

Avant de se quitter, le docteur et lui se serrèrent cordialement la main. Ensuite, le docteur s'éloigna au petit trot, comme un homme pressé, après nous avoir lancé de loin un coup de chapeau... Marvéjols vint nous rejoindre le sourire sur les lèvres.

« Eh bien? lui demanda-t-on.

— Eh bien, changement de régime. Exercice au grand air, suppression d'une foule de choses : éviter les liqueurs fermentées, les veilles, les excès de tabac. Seulement, comme les changements trop brusques sont dangereux, nous irons graduellement. En

conséquence, entrons toujours prendre notre café et faire notre petite partie de dominos. »

J'avais espéré que Marvéjols renoncerait au café d'un seul coup. Je suppose que ma figure trahit mon désappointement, car il dit, à mon intention :

« Je crois, mes bons amis, que je ne vous tiendrai plus compagnie le soir. Le docteur parle de conjonctivite, d'ophthalmie, de gastrite, de congestion. »

Il ajouta, en me serrant la main :

« J'ai maintenant un fil à la patte. »

Je le regardai dans le blanc des yeux ; il m'adressa un imperceptible signe de tête, et entra au café.

Au sortir du dîner, il refusa obstinément de se laisser entraîner, et je le reconduisis jusqu'à sa porte. Une vieille femme de ménage, sèche et rechignée, s'engageait en ce moment dans le corridor, portant une cruche qu'elle venait de remplir à la fontaine.

« Mère Silex, lui dit Marvéjols, est-ce que vous faites ma chambre en ce moment-ci ? »

La mère Silex répondit d'un ton peu aimable :

« Si je la fais à ce moment-ci, c'est parce que je n'ai pas pu la faire à un autre moment ; si j'avais pu la faire à un autre moment, je n'aurais pas attendu

jusqu'à ce moment-ci. Un chameau ne peut pas porter plus que sa charge. Cette maison-là est lourde, très lourde.

— Je ne suis pas fâché de vous trouver en ce moment-ci, lui répondit Marvéjols sans s'émouvoir, parce que j'ai quelque chose à vous donner. »

La mère Silex fixa sur Marvéjols ses petits yeux clairs et froids, et répondit :

« On a tant de mal qu'on n'est pas fâché d'attraper quelque petite chose de temps en temps.

— Duclerc, me dit Marvéjols, voulez-vous monter un instant? et si vous avez envie de prendre l'air, je redescendrai avec vous ; nous pousserons une pointe du côté des Herbettes. »

Je le suivis, et nous montâmes l'escalier, ayant pour chef de file la mère Silex, qui gémissait bien fort à chaque marche.

LXXIII

L'escalier était extraordinairement malpropre et négligé. La maison était une maison meublée, habitée par des célibataires, qui logeaient au mois ou à la se-

maine. C'était la mère Silex qui faisait les ménages. Elle avait fort à faire; aussi s'en apercevait-on à chaque pas. Comme nous arrivions sur le palier de Marvéjols, nous entendîmes à l'étage supérieur une discussion très animée, émaillée d'épithètes dans le goût de celle que m'avait adressée le Triton du *Lion d'Or*.

Marvéjols haussa les épaules, et la mère Silex interpella les belligérants avec une grande liberté de langage.

Ensuite elle tira de la poche de son tablier une clef volumineuse, et ouvrit la porte en poussant très fort avec le genou droit. A peine la porte fut-elle entr'ouverte, qu'un balai négligemment posé à l'intérieur, contre le chambranle, vint lui caresser rudement la joue de son manche luisant.

« Va donc, toi! » dit-elle en repoussant le balai avec une violence hargneuse.

Marvéjols n'avait pas exagéré en disant que sa chambre était un bouge, car c'en était un. J'en fus honteux pour lui, et je n'osai arrêter mes yeux nulle part, de peur de le blesser en ayant l'air de faire l'inventaire.

Il alla droit à la cheminée, et dit à la mère Silex:

« Vous voyez cette bouteille de rhum?

— Oui, je la vois, répondit-elle d'un air soupçonneux.

— Eh bien, quand vous vous en irez, vous pourrez l'emporter.

— Ce sera pour mes crampes d'estomac, dit la mère Silex avec un hideux sourire.

— Ce sera pour ce que vous voudrez, riposta Marvéjols. Elle est à vous.

— Et vous ? lui demanda familièrement la femme de ménage.

— Moi, répondit-il en me regardant en face, je suis au régime par ordre du médecin. J'ai un fil à la patte. Venez-vous, Duclerc ? »

Nous fîmes une bonne petite promenade jusqu'au delà de l'octroi. Au retour, Marvéjols me quitta à sa porte, et je rentrai rue du Froidmantel, enchanté de ma journée.

Le lendemain, au déjeuner, un des employés de commerce apporta une grande nouvelle. Le sous-préfet avait annoncé l'intention de donner un bal, qui aurait lieu dans le seconde moitié du mois suivant, de façon à coïncider avec la réunion du comice agricole. Le prédécesseur du sous-préfet actuel était, à ce que l'on m'apprit, un homme économe qui ne se ruinait point en fêtes ; le nouveau venu, au con-

traire, selon certaines personnes bien renseignées, avait laissé dans sa dernière résidence la réputation d'un sous-préfet magnifique.

Le soir, la grande nouvelle se confirma. Le sous-préfet était un grand homme, le commerce d'Orgeval était dans l'extase, à l'idée de faire quelques affaires ; la « société » se réjouissait à l'idée de se désennuyer un peu. Les employés de toutes les administrations seraient invités ! Nous devînmes tout à coup des objets d'envie pour les employés de commerce. Quant à moi, je ne sais quelles fumées me montèrent à la tête, et pendant tout le dîner j'essayai de me figurer les splendeurs d'un bal de sous-préfet.

A Saint-Bié, quelquefois, il y avait des réceptions de gala chez quelques personnages riches et influents. Je me mêlais volontiers à la foule pour voir entrer les voitures, pour regarder les fenêtres éclairées, et pour attraper au passage quelques mesures d'une valse, d'une polka ou d'un quadrille. J'avais entrevu des dames et des demoiselles, au moment où elles descendaient de voiture, mais elles étaient toujours emmitouflées et encapuchonnées.

Tandis que maintenant je franchirais, en habit noir, en cravate blanche et en gants blancs, le seuil de la sous-préfecture ; je verrais face à face les grands

de la terre, et je saurais ce que c'est qu'une dame en toilette de bal. Je ne me risquerais pas à danser, oh non! d'abord, parce que je ne sais pas danser; et puis je suis trop timide pour me lancer, quand même je saurais.

LXXIV

« Irez-vous à ce bal? demandai-je à Marvéjols aussitôt que nous eûmes laissé ces messieurs à la porte du café.

— Non, me répondit-il tranquillement.

— Pourquoi?

— Pour bien des raisons. D'abord, les réunions de ce genre m'assomment : on ne peut pas s'y mettre à son aise; ensuite, je n'ai pas d'habit noir. »

Je le regardai avec surprise.

« Non, reprit-il, je n'ai pas, ou plutôt je n'ai plus d'habit noir. Dans un de mes nombreux moments de détresse, j'ai porté mon habit noir chez ma tante.

— Vous avez donc une tante ici? »

Cette fois, ce fut lui qui me regarda avec stupéfaction.

« Vous ne savez donc pas ce que c'est que ma tante? me demanda-t-il en pouffant de rire.

—Non.

— C'est le mont-de-piété.

—Mais qu'est-ce que c'est le mont-de-piété?

— Comment! vous avez été clerc de notaire, et vous ne savez pas ce que c'est que le mont-de-piété?

— Pas le moins du monde. A Saint-Bié, je n'ai jamais entendu prononcer ce mot-là.

—Mon cher ami, reprit-il gaiement, le mont-de-piété est une institution philanthropique à l'usage des gens pressés d'argent. Vous portez au mont-de-piété un habit noir, je suppose; un employé très poli vous prête une certaine somme sur ledit habit noir; il vous délivre en échange un *récépissé* que l'on appelle une *reconnaissance*. Quand vous êtes en fonds, vous venez retirer votre habit, que l'on vous rend contre remboursement de la somme prêtée, augmentée d'un intérêt insignifiant. Si, au bout d'un temps déterminé, vous n'avez pas retiré votre habit noir, il est mis en vente entre une bassinoire et un violoncelle, et vous n'en entendez plus parler. M'avez-vous bien compris?

— Parfaitement.

— Eh bien, j'ai porté mon habit noir au mont-de-

piété dans un jour de détresse ; je n'ai eu ni la prudence de renouveler la reconnaissance à temps, ni les fonds nécessaires pour racheter mon habit noir. Un beau jour il a été mis en vente : peut-être ira-t-il au bal de la sous-préfecture ; mais moi, je n'irai certainement pas ; lui, à la rigueur, il peut s'y présenter sans moi ; mais moi je ne puis pas m'y faire admettre sans lui.

— Et cela ne vous fait pas un peu de peine d'être privé de ce bal ?

— Pas que je sache, me dit-il en riant. D'ailleurs, vous savez qu'on m'interdit les veilles prolongées, et que l'éclat des lumières me fatiguerait les yeux.

— Ce doit pourtant être bien intéressant un grand bal ! »

Il s'amusa beaucoup de mon enthousiasme ; mais il riait d'un rire indulgent, sans raillerie et sans méchanceté.

Il eut même l'obligeance de me donner sur les usages du monde une foule de renseignements qui me firent ouvrir de grands yeux. Que de choses auxquelles je n'aurais pas songé, et que de bévues j'aurais commises, s'il n'avait eu l'obligeance d'éveiller mon attention et de me faire la leçon.

Il a vraiment un excellent cœur ! me dis-je en

prenant, tout rêveur, le chemin de la rue du Froid-mantel.

LXXV

J'entrai dire bonsoir aux demoiselles Rocher, espérant qu'elles auraient déjà entendu parler de ce bal dont j'avais la tête remplie, et que nous en causerions un peu.

Ces dames n'avaient encore entendu parler de rien, et je n'osai pas aborder ce sujet le premier.

On dit que la perspective du premier bal trouble l'imaginatiou des jeunes filles, et les pousse à se regarder furtivement dans la glace. Je croirais assez volontiers qu'il y a quelque chose de vrai dans cette assertion, du moins si j'en dois juger par ce qui m'arriva à moi-même. A peine entré dans ma chambre, je posai la bougie sur la cheminée, et je m'accoudai, pour me regarder de tout près dans la glace. Je m'attendais sans doute à trouver quelque changement dans ma physionomie depuis que j'avais acquis, à mes yeux, une nouvelle importance sociale par le seul fait d'attendre une invitation de la sous-préfecture. Je ne puis m'expliquer autrement pour-

quoi j'adressai un si long regard à mon image; car, grâce à Dieu, je n'ai jamais été infatué de ma personne au point d'en contempler l'image avec complaisance.

Je rougis de confusion lorsque mon image me renvoya un sourire de satisfaction, et je me jetai brusquement dans mon fauteuil pour ruminer mon bonheur, sans être tenté de me regarder encore.

Au bout de quelques minutes, je pris ma bougie et j'allai chercher mon habit noir, que j'étalai complaisamment sur le dos d'une chaise. Après l'avoir couvé des yeux pendant assez longtemps, il me prit fantaisie de l'endosser, et je l'endossai; ensuite, presque machinalement, je montai sur une chaise pour voir, dans la glace de la cheminée, si les basques tombaient correctement, sans faire de faux plis. Pendant plusieurs minutes, avec un sérieux parfaitement grotesque, je me tordis le cou, afin de savoir comment mon habit se comportait dans la région des omoplates.

Deux fois je faillis perdre l'équilibre; la troisième fois, je m'avisai tout à coup que si quelqu'un entrait en ce moment, ce quelqu'un-là ne manquerait pas de me trouver souverainement ridicule.

Je sautai lestement à terre, et j'allais ôter précipi-

tamment mon habit, lorsque je fus arrêté par le souvenir d'une chose que Marvéjols m'avait dite le soir même.

LXXVI

J'entendais encore le son de sa voix, et je revoyais l'endroit où il avait dit cela. C'était juste devant le mont-de-piété. Il avait tenu à me faire les honneurs de ce monument, dont l'oncle Vincent ne m'avait pas parlé.

« Il y a une chose, m'avait dit Marvéjols, à laquelle il faut que vous songiez d'avance, sans quoi vous serez bien penaud et bien déconcerté, quand vous vous promènerez dans les salons de la sous-préfecture. Dans la vie de tous les jours, c'est à peine si on s'aperçoit qu'on a une paire de mains, et l'on ne s'inquiète guère de savoir ce qu'elles font et ce qu'elles deviennent. Aussitôt que l'on est en habit noir, et que l'on se trouve en présence de quelques personnes étrangères, on découvre subitement que l'on a deux mains fort embarrassantes. »

Cette observation n'était que trop juste ; car, au moment même où elle me revint à la mémoire, « je

découvris subitement que j'avais deux mains. » Se sentant observées, mes deux mains prirent peur, et cherchèrent aussitôt à se cacher quelque part; et cependant j'étais seul, en tête-à-tête avec moi-même !

Les animaux timides, à la première alerte, s'en vont aussitôt se blottir dans leur gîte habituel : ainsi font les lapins et les lièvres, ainsi firent mes deux mains.

Par un mouvement si vif et si naturel qu'elles semblaient agir en dehors de ma volonté, elles se précipitèrent vers les deux poches de mon paletot.

Mais comme j'étais en habit, elles furent bien attrapées; après un moment d'hésitation et d'angoisse, elles se réfugièrent dans les poches de mon pantalon.

Je pensai aussitôt en moi-même : Tu as pris là une jolie habitude, sans t'en apercevoir !

Je forçai mes deux mains à quitter leur retraite; mais alors je ne sus plus qu'en faire. Quand je les laissais pendre, j'avais l'air d'un valet de charrue ; quand je les soulevais, on aurait dit qu'elles avaient peur de tomber; la main droite se cramponnait au revers de mon habit; ou bien à un des boutons de mon gilet; pendant ce temps-là, ma main gauche

avait une tendance déplorable à frotter mon menton, ou à remonter jusque dans mes cheveux. Il y eut même un moment où je m'aperçus que j'avais les deux pouces insérés dans les entournures de mon gilet.

J'essayai de me donner une contenance en prenant mon chapeau. Tout ce que j'y gagnai, ce fut de m'apercevoir que le chapeau faisait honte à l'habit, et que je serais forcé, avant le bal, d'aller faire une petite visite au chapelier.

LXXVII

Je remis tristement mon habit au pendoir, et je me jetai dans mon fauteuil, mécontent et découragé. Tout en réfléchissant, je lançais des regards courroucés sur mes deux mains qui me jetaient dans un si cruel embarras, et sur mon pauvre chapeau, qui m'avait produit l'effet d'un grossier malotru, à côté du drap fin et lustré de mon habit.

Après avoir broyé du noir pendant une grosse demi-heure, je me levai d'un bond et je me mis à arpenter ma chambre, en me disant : Comment n'ai-je pas pensé tout de suite à M. Hardiclairon?

A cette époque, j'étais encore si jeune, si impatient, et, comme dit l'autre, « si soudain dans mes entreprises », que je résolus d'aller trouver M. Hardiclairon dès le lendemain matin, avant l'heure du bureau. Je regrettai même sérieusement qu'il fût trop tard pour me permettre d'aller sonner, dès le soir même, à sa porte.

Quand je dis « sonner », c'est par pure métaphore, car on ne sonnait pas à la porte de M. Hardiclairon, on heurtait. On heurtait avec un heurtoir en fer ouvragé qui pouvait bien peser, à vue d'œil, une quinzaine de livres. Le heurtoir retombait sur un maître clou dont la tête, en forme de bouclier, avait les dimensions d'une assiette à dessert. La porte elle-même était bardée de fer et constellée de clous historiés, comme la porte d'un castel féodal. Ce n'était pas précisément une porte cochère, mais il s'en fallait de bien peu. Un immense écusson, en forme d'écu de chevalier, s'étalait au-dessus de la porte, et masquait complètement l'imposte. L'écu ne portait point d'armoiries, mais à cinquante pas de distance on y lisait, en lettres gigantesques, le nom belliqueux et sonore de Hardiclairon.

A première vue, on se disait : Qu'est-ce que c'est que Hardiclairon? Un chevalier de la Table-Ronde,

ou tout au moins un professeur d'escrime. On s'approchait, et on lisait avec stupeur : *Professeur de danse et de maintien.* Quelle danse pouvait enseigner le géant qui vivait dans cette forteresse? La pyrrhique sans doute, ou la danse des épées?

O désillusion ! M. Hardiclairon était aussi petit que sa porte était grande, aussi léger que son heurtoir était lourd, aussi doux et aussi modeste que son nom était provoquant et belliqueux, aussi bourgeois que son écusson était féodal. Il était d'ailleurs très bien pris dans sa petite taille, très soigné dans sa mise, très digne dans ses mouvements. En fait de pyrrhique, il enseignait toutes les « danses des salons, tournantes ou non tournantes », aux fillettes en jupes courtes et aux adolescents dégingandés d'Orgeval.

Dès le lendemain de mon arrivée, j'avais reçu sous enveloppe la carte de M. Hardiclairon, avec les compliments de M. Hardiclairon, et, au revers de la carte, un aperçu des prix de M. Hardiclairon.

Malgré la petite leçon que m'avait donnée M. Vincent, à propos des petits papiers qu'il est bon de lire avec attention, j'avais brûlé la carte de M. Hardiclairon, presque sans y jeter les yeux, et je n'avais plus qu'une idée confuse du prix de ses leçons.

LXXVIII

J'essayai cependant de me le rappeler à peu près, et même je l'exagérai à dessein, afin de ne pas me faire d'illusion dans mes calculs. Une fois le prix déterminé, je me demandai combien il me faudrait de leçons pour apprendre à me présenter convenablement. Il me sembla que douze leçons suffiraient.

J'additionnai cette somme avec le prix d'un chapeau neuf, et j'ouvris mon secrétaire pour voir où en étaient bien exactement mes finances.

Quand on dépense sans compter et sans inscrire ses dépenses, on découvre toujours qu'on a dépensé beaucoup plus qu'on ne se l'était imaginé. C'est ce qui m'arriva ce soir-là.

L'argent qui me restait en caisse suffirait tout juste pour payer ma pension à la *Sirène*, mon loyer, mon chapeau et mes leçons de danse. Je sentis que ma mine s'allongeait, et je fus forcé de convenir avec moi-même que la fin du mois arrivait fort à propos, apportant avec elle le premier douzième de mon traitement.

Je pris, séance tenante, la ferme résolution d'ins-

crire mes dépenses à partir du mois suivant, et aussi de chercher du travail en dehors de mon bureau pour augmenter mes ressources.

Le lendemain, un peu avant neuf heures, je me dirigeai, plein d'impatience, vers la forteresse de M. Hardiclairon.

En passant devant chez Brûlard, le chapelier à la mode, je m'arrêtai à considérer les chapeaux qu'il avait en montre. Il y en avait un surtout qui attirait mon attention et excitait ma convoitise, à cause de la coiffe, qui était d'un bleu céleste. J'allais continuer mon chemin, lorsque je changeai brusquement d'idée. Puisque, après tout, il faut que j'achète un chapeau, pourquoi ne pas l'acheter tout de suite? Celui-là est tout à fait à mon goût; il est probable qu'il sera également au goût des autres, et que je ne le retrouverai pas en repassant; il faut savoir profiter des occasions.

Je tournai prestement le bec-de-cane de la porte au bruit de la sonnette, Brûlard leva la tête, et, laissant là un chapeau qu'il était en train de lustrer, s'avança sur moi, le sourire sur les lèvres, tenant à la main un énorme fer à repasser.

Il approuva mon choix, naturellement, et saisit le chapeau avec une brusquerie qui me fit frémir. J'ai

remarqué depuis que les chapeliers affectent de manier les chapeaux comme si c'étaient des seaux à charbon, soit pour donner une idée frappante de la solidité de leurs produits, soit pour faire montre de leur adresse et de leur dextérité. Non content d'avoir traité le chapeau avec brusquerie, Brûlard le jeta sur une espèce de champignon en fer, et lui administra de grands coups de fer à repasser, comme s'il avait fait un ferme propos de le défoncer.

Tout à coup il leva la tête et me demanda :

« Est-ce pour soirée ?

— Oui, répondis-je en rougissant tout à la fois de timidité et d'orgueil, c'est pour la soirée du sous-préfet.

— Minute, dit-il en escamotant le chapeau ; si c'est pour soirée, je vais vous montrer ce qu'il vous faut. »

Je jetai un regard plein de regret sur le joli chapeau à coiffe bleue, mais je n'osai souffler mot, de peur de trahir mon ignorance. Brûlard, après tout, devait s'y connaître mieux que moi, puisque c'était le chapelier à la mode.

LXXIX

Se ruant alors, avec une sorte de fureur professionnelle, sur un groupe de chapeaux inoffensifs, il se mit à les disperser à coups de poing, comme s'il s'agissait de faire respecter la loi et de dissiper un rassemblement défendu.

Après avoir dissipé le groupe, il se colleta avec chacun des chapeaux en particulier. J'osais à peine respirer pendant qu'il les retournait, les faisait voltiger à gauche et à droite, comme un saltimbanque qui jongle avec des assiettes.

Ayant trouvé le chapeau qu'il cherchait, il me le planta sur la tête, mais le chapeau était trop étroit ; il le rejeta d'un air vindicatif et en attrapa un autre, qui se trouva trop grand.

« J'ai du coup d'œil cependant, grommela-t-il entre ses dents, mais je crois qu'ils le font exprès, ce matin.

Le troisième chapeau s'ajustait à ma tête, sauf qu'il me comprimait le front et l'occiput, et laissait du jour des deux côtés aux tempes.

J'eus le courage d'en faire l'observation, non sans

appréhender les conséquences possibles d'un acte d'insubordination aussi téméraire.

Brûlard sourit, prit le chapeau à deux mains, y introduisit son genou, et tira de toutes ses forces.

« Et maintenant? dit-il, en me coiffant de nouveau.

— Parfait.

— Claque de soirée, » me dit-il en aplatissant le chapeau d'un coup de poing.

Jamais, à Saint-Bié, je n'avais eu l'occasion de voir un chapeau Gibus. Je crus donc que Brûlard était devenu fou.

Il remarqua ma stupéfaction.

« Ça se porte comme ça, dit-il en appliquant le chapeau sur son cœur, le bras par-dessus, arrond en trompe d'éléphant.

— Mais, dans la rue? » objectai-je timidement.

Pour toute réponse, il chatouilla les flancs du chapeau, qui se redressa lentement d'abord, et tout d'un coup reprit sa forme première, avec une sourde détonation.

J'étais émerveillé.

Il m'expliqua le mécanisme et la manœuvre. Après avoir aplati et redressé plusieurs fois le chapeau, sous sa direction, je me hasardai à lui en demander le prix, d'une voix un peu étranglée.

« Quatre francs de plus qu'un méchant chapeau de carton, » me dit-il, avec un sourire persuasif.

J'entendis en moi-même la voix de l'oncle Vincent, qui disait : « Quatre francs, c'est la rente de quatre-vingts francs, ou le capital de quatre sous. »

Par respect pour cette voix intérieure, j'essayai de me débattre.

« La coiffe, dis-je à Brûlard, est d'une couleur qui ne me plaît pas.

— On la changera. »

La résistance était impossible. Je demandai une coiffe bleue, « exactement de ce bleu-là », et je désignai le chapeau qui le premier avait attiré mon attention.

« Où faudra-t-il vous porter cela ? me demanda Brûlard, pendant que je tirais mon porte-monnaie.

— Chez les demoiselles Rocher.

— Hum ! dit-il, comme frappé d'une réflexion subite ; puisque vous payez comptant, je vous ferai remise de deux francs pour l'escompte. »

Je ne suis pas naturellement défiant, mais ce brusque rabais de deux francs me donna à réfléchir. Je supposai que Brûlard m'avait effrontément surfait le claque de soirée, et ne m'avait remis les deux francs que par crainte du contrôle et des réflexions de l'oncle Vincent.

Je ne sais pas s'il put lire ma pensée sur mon visage, mais il me reconduisit avec toutes sortes d'égards, après avoir donné un coup de fer à mon vieux chapeau. Sur le pas de sa porte il me dit :

« C'est un travail que le changement de coiffe, mais je ne vous demanderai rien pour cela. »

LXXX

Deux minutes plus tard, je manœuvrais le heurtoir cyclopéen de M. Hardiclairon.

La porte s'ouvrit brusquement, comme si quelqu'un s'était tenu aux aguets, attendant le coup de heurtoir. Je me trouvai en présence d'une petite servante qui portait au bras un énorme panier à provisions : je me souvins aussitôt que c'était jour de marché.

« M. Hardiclairon, s'il vous plaît? demandai-je à la petite servante.

— Madame, dit la petite servante en se retournant vers le fond du corridor, c'est un monsieur qui demande monsieur. »

Ces paroles évoquèrent une grosse maman à figure réjouie, qui apparut au fond du corridor, achevant

de mettre ses gants, comme une personne qui se dispose à sortir.

La grosse maman me fit une belle révérence, en réponse à mon salut, et m'introduisit d'un air majestueux et bienveillant dans une pièce très propre et très claire, que j'aurais prise pour un salon, si elle n'avait pas eu un faux air de cabinet d'étude, ou plutôt de musée de curiosités. De chaque côté de la cheminée il y avait une petite vitrine, l'une pleine de livres proprement reliés, l'autre d'objets disparates qui pouvaient être des souvenirs de voyages ou des cadeaux d'élèves.

Au-dessus de chacune des deux vitrines était suspendu un œuf d'autruche, terminé par une longue floque en soie cramoisie.

Le guéridon était couvert d'albums. Les murs étaient ornés de tableaux entre lesquels il y avait des piédouches surmontés de statuettes. Un des coins de la pièce était occupé par un piano à queue, l'autre par un bureau de travail. Au-dessus du bureau, on avait accroché le portrait en pied d'un jeune officier entre une pochette de maître de danse et un pistolet à monture d'argent, incrusté de nacre. J'appris dans la conversation que le jeune officier était le fils unique de M. Hardiclairon.

Dès les premiers mots que m'adressa le professeur de danse, je ne pus m'empêcher de tressaillir. Ce petit homme avait une voix de basse, profonde et bien timbrée, qui formait le contraste le plus étrange et le plus inattendu avec l'exiguïté de sa taille et la gentillesse de ses mouvements.

Pendant que je lui expliquais ce que j'attendais de lui, il me regardait avec des hochements de tête, renversé sur sa petite chaise, les yeux à demi fermés, la jambe gauche ramenée sur la jambe droite, le bras gauche négligemment allongé sur le bureau de travail, les doigts étalés sur une brochure qu'il était en train de lire au moment où j'avais fais mon entrée.

Pour me répondre, il ramena sa jambe droite sur sa jambe gauche, et rapprocha l'une de l'autre ses deux mains, qui se touchèrent alors par l'extrémité des doigts.

Je pensai en moi-même : « Il n'est pas embarrassé de ses mains, lui ! » Et aussitôt je ne sus plus que faire des miennes.

LXXXI

« En combien de leçons, lui dis-je, pensez-

vous que je puisse acquérir ce qui me manque? »

Il ferma tout à fait les yeux, s'emprisonna le menton dans la main gauche, le coude gauche dans la main droite, et se plongea dans un abîme de réflexions.

« Faites-moi, me dit-il enfin, la faveur de vous lever, d'aller lentement jusqu'au troisième œuf d'autruche, à droite, de considérer attentivement le tableau qui est à côté, et de revenir vous asseoir en faisant le tour du guéridon. »

J'exécutai ses ordres à la lettre, et je revins m'asseoir en face de lui, aussi rouge qu'une fraise des bois.

Alors il me demanda gravement ce que je pensais des œufs d'autruche considérés comme ornements de salon; si le tableau m'avait plu, pourquoi il m'avait plu, si j'aimais les tableaux, si je dessinais moi-même.

Je compris qu'il me faisait passer un examen préparatoire, et je sentis que mes malheureuses mains tremblaient d'angoisse.

M. Hardiclairon cependant, avec une aisance parfaite et avec des poses toujours appropriées au caractère de ses paroles, donnait à la conversation les tours les plus inattendus. Parti des œufs d'autruche, il finit par arriver aux demoiselles Rocher et à l'oncle Vincent. Quand il vit que ce sujet m'intéres-

sait, il s'y arrêta complaisamment; ma langue se délia, et je finis par oublier mes mains.

« Cela suffit, me dit-il tout à coup, en étendant la main droite de mon côté; je sais tout ce que je voulais savoir.

— Alors, quelle est votre opinion?

— Vous parlerai-je comme un homme du monde à un homme du monde, ou comme un maître à son élève?

— Comme un maître à son élève.

— Très bien. »

Après s'être recueilli un instant, il me fit un petit discours fort bien tourné, en termes très bien choisis; chemin faisant, il citait des vers de Boileau qu'il appelait « notre grand Boileau », et des passages de Molière, qu'il appelait « notre immortel Molière ». Chaque fois qu'il faisait une citation, je regardais furtivement du côté de la vitrine aux livres, et il souriait avec complaisance.

LXXXII

Lorsqu'il eut parachevé son petit discours, il se pencha en avant pour résumer les points principaux

de son allocution. A mesure qu'il passait d'un point à un autre, l'index de sa main droite parcourait successivement les doigts de sa main gauche, à raison d'un doigt par argument.

Quand il eut terminé son énumération, je crus qu'il allait conclure; mais il me dit qu'il avait encore besoin d'un petit supplément d'instruction, et me demanda la permission de me poser quelques questions.

« Très bien! dit-il en réponse au signe de tête que je lui avais adressé. Vous avez fait de l'escrime, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, répondis-je avec surprise.

— Vous devez même être assez fort.

— Mon tuteur, qui est un officier en retraite, m'a enseigné tout ce qu'il savait, et il m'a dit bien des fois que je serais de force à prendre le brevet de prévôt.

— J'ai vu cela à l'attitude du torse. Un peu raide, l'attitude du torse, mais nous assouplirons cela. Permettez-moi de vous dire que vous êtes bien heureux d'être fort en escrime.

— Oh! répondis-je en rougissant, je vous assure que je n'ai nulle intention d'abuser de cet avantage. Pas un de mes collègues ne se doute que j'aie jamais manié un fleuret.

— Vous m'avez mal compris. Vous n'avez ni la mine ni les allures d'un spadassin. Voici ce que je veux dire : M. le sous-préfet, qui aime beaucoup l'escrime, n'a pas pu trouver dans tout Orgeval un partenaire pour s'entretenir la main ; de sorte qu'il en est réduit à tirer au mur. Il sera trop heureux de se mesurer avec vous. Vous avez là une occasion toute naturelle de faire connaissance avec un homme bien élevé. Croyez-moi, un jeune homme ne doit pas négliger l'occasion de faire de bonnes connaissances.

— Je n'oserais jamais...

— Oui, mais M. le sous-préfet osera, lui. Laissez-moi faire. Je donne des leçons à sa petite fille, et à la première occasion...

— Je vous remercie de votre obligeance ; mais je vous prierai de ne rien dire avant que je sois en état de me présenter convenablement. »

Il m'approuva d'un signe de tête.

« Passons aux mains, reprit-il. Ou je me trompe fort, ou quelqu'un vous a prévenu contre elles, car elles sont d'une timidité presque maladive. On vous aura dit, par exemple, qu'il n'y a rien de si difficile que de savoir tenir ses mains convenablement ?

— C'est vrai, lui répondis-je, émerveillé de sa sagacité. C'est même ce qui m'a décidé à venir vous trouver.

— Veuillez prendre la peine de les allonger toutes les deux. »

Je les allongeai en rougissant ; il les examina en silence.

« Vous n'avez pas à rougir de vos mains, me dit-il avec bienveillance, pas plus que vos mains n'ont à rougir de vous. Les attaches sont fines et souples, nous en ferons tout ce que nous voudrons ; vous m'entendez ? tout ce que nous voudrons !

LXXXIII

— Maintenant, ajouta-t-il, permettez-moi de vous parler de vos jambes ! »

Instinctivement, je ramenai mes deux pieds sous mon fauteuil. M. Hardiclairon se mit à rire, et je pris le parti d'en faire autant.

« Un peu timides aussi, les jambes, mais elles savent marcher. Vous n'êtes pas cavalier, n'est-pas ? Je m'en doutais. L'habitude du cheval donne aux jambes une certaine courbure, et ramène la pointe des pieds en dedans. J'ai remarqué que vous portez tout naturellement la pointe du pied en dehors. Cela nous

épargne une grande perte de temps. Êtes-vous adonné aux exercices du corps?

— Je suis bon marcheur.

— Tant mieux ! Les hommes de bureau doivent marcher beaucoup, sous peine de devenir épais et lourds et de perdre toute élégance. Et puis?

— Je nage comme un poisson.

— Je vous en félicite de tout mon cœur. Pourquoi? parceque moi qui vous parle, j'ai eu la douleur et la honte de laisser noyer un homme, faute de savoir nager. »

« C'est un brave homme, » me dis-je en moi même, car il avait parlé avec une émotion profonde et sincère.

Il secoua la tête et reprit :

« Je crois qu'il suffira de douze leçons d'une demi-heure chacune. Les heures? je suis pris toute la journée, je ne vois guère que la soirée; à quelle heure dînez-vous?

— A six heures et demie.

— Pourrez-vous venir de six heures moins cinq jusqu'à six heures vingt-cinq, ou de huit heures à huit heures et demie? »

Je songeai aussitôt à Marvéjols. Si je le quittais à huit heures, il pourrait s'ennuyer tout seul, et

pousser une pointe jusqu'au café. Je dis donc à M. Hardiclairon que je viendrais à six heures moins cinq.

Il prit note de l'heure sur un petit calepin.

« Puis-je venir dès ce soir? lui demandai-je avec empressement.

— Certainement, me répondit-il avec un sourire de bonne humeur.

— Maintenant, repris-je avec quelque hésitation, voulez-vous avoir l'obligeance de me faire connaître vos conditions? »

Il ouvrit un tiroir, et me tendit une carte. Les leçons en commun coûtaient soixante-quinze centimes; les leçons pour une personne seule se payaient un franc cinquante centimes.

LXXXIV

Il ne me restait plus qu'à prendre congé. Je portai timidement la main à ma poche de côté, et je dis à M. Hardiclairon :

« Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous payer les douze leçons d'avance? »

Il fit un petit soubresaut, et me répondit en rougissant :

« Je vais vous parler de maître à élève, s'il vous plaît, monsieur Duclerc. Vous êtes un jeune homme bien élevé, et vous ne voudriez pas froisser la susceptibilité d'un homme d'âge, quand même cette susceptibilité pourrait vous paraître excessive, disons le mot, ridicule. J'ai la faiblesse de ne pas aimer les mots de payement ou de salaire, qui me semblent ravaler la profession que j'ai l'honneur d'exercer et que j'exerce honorablement et consciencieusement. Entre les personnes qui m'accordent leur confiance et moi, il y a, à proprement parler, un échange. Nous échangeons des leçons de danse et de maintien contre a valeur représentative, honnêtement fixée, desdites leçons, laquelle valeur se trouve être, par convention, une certaine quantité d'argent. Consentiriez-vous, pour me faire plaisir, à employer le mot échange au lieu de toute autre expression qui dénaturerait la nature de nos relations et de nos transactions?

— Très volontiers, monsieur Hardiclairon, et je vous prie d'accepter toutes mes excuses.

— Là où il n'y a pas d'offense volontaire, il n'y a point lieu de présenter ou d'accepter des excuses. Permettez-moi, mon cher monsieur, de vous serrer

la main. Un des premiers principes, pour les personnes qui vivent dans le monde, c'est de se plier aux petites manies et aux petites faiblesses des autres personnes, surtout des personnes âgées. Je vois avec un grand plaisir, oui, monsieur, avec un extrême plaisir, que vous êtes tout disposé à faire ces petites concessions. Je crois pouvoir vous assurer d'avance que vous serez fort bien accueilli dans le monde. Maintenant, je reviens à la question d'échange que vous venez de soulever. Je ne puis pas accepter la forme d'échange que vous me proposez, voici pourquoi. En acceptant de vous une somme de dix-huit francs contre douze leçons à venir, je commettrais une imprudence et une légèreté. Vous pouvez changer d'idée pendant le cours des leçons ; vous pouvez être forcé de quitter Orgeval, ou vous trouver dans l'obligation de faire des économies ; moi-même, je puis mourir. Ce ne sont là, me direz-vous, que de simples suppositions. Mais vous ne pourriez pas me démontrer que ce sont des suppositions déraisonnables. Si donc vous tenez à me faire plaisir, vous vous conformerez à mes habitudes qui datent de trente ans, et nous ferons l'échange après chaque leçon.

LXXXV

— Très volontiers, lui dis-je, et puisque cela ne vous dérange pas, notre premier échange aura lieu dès ce soir.

— D'ici là, reprit-il, voudriez-vous prendre la peine de préparer votre première leçon? »

Je le regardai d'un air étonné.

« Oh! reprit-il en riant, je ne vous demande pas de vous mettre devant une glace pour prendre des poses et faire des courbettes. Je vous prierai seulement de réfléchir un peu sur le problème suivant : « Un jeune homme de vingt ans doit remettre une somme stipulée d'avance, en échange d'une leçon, à un professeur de maintien qui est un vieillard, et un vieillard très susceptible; comment s'y prendra-t-il pour opérer l'échange? »

Là-dessus, il me reconduisit fort poliment jusqu'à la porte, et je m'en allai, ruminant le problème qu'il venait de me poser. J'y songeai toute la journée, et je souris encore en songeant aux solutions bizarres que j'avais imaginées tout d'abord.

J'eus comme une velléité de consulter Marvéjols

ou les demoiselles Rocher ; mais je pensai que ce serait tricher, et je continuai à chercher tout seul. Je venais de m'arrêter à l'idée de lui tourner un joli compliment au moment où je lui mettrais les trente sous dans la main. Je le remercierais de ses bontés pour moi, et je me déclarerais honteux de lui offrir si peu de chose en échange de... de... Ne trouvant pas la fin de la phrase, je résolus de la chercher la plume à la main, et je finis par mettre la phrase sur ses pieds : « Monsieur, je vous remercie de vos bontés pour moi, et je suis honteux de vous offrir si peu de chose en échange de votre zèle et de votre talent ! »

Une fois écrite, la phrase me parut prétentieuse. Quelle figure ferions-nous tous les deux pendant que j'allongerais la main pour donner, et lui pour recevoir ?

J'avais beau varier mes formules, le geste m'embarrassait toujours. Je résolus de le supprimer.

Je déposerais les deux pièces d'argent sur son bureau, en lui disant tout simplement : « Monsieur, permettez-moi, selon nos conventions... », et je laisserais la phrase inachevée.

C'était, à mon avis du moins, quelque chose de simple et de discret. Je ne trouverais jamais mieux.

Je retournai donc au bureau, très content de ma

solution. Comme je passais devant sa porte, je me répétai involontairement les termes du problème, et je fus frappé de l'insistance avec laquelle il avait prononcé les mots : « un vieillard et un vieillard très susceptible ! »

Je crois décidément, me dis-je avec un petit battement de cœur, qu'il sera plus respectueux et plus délicat de ma part de poser l'argent sur la cheminée, comme par mégarde, sans attirer son attention.

Comme je copiais un dossier, il me vint un dernier scrupule. Au moment où je déposerais les deux pièces d'argent sur la cheminée, le bruit du métal contre le marbre pourrait réveiller l'idée de *salaire* dans l'esprit de M. Hardiclairon ! Aussitôt j'enveloppai les deux pièces dans un petit morceau de papier, et je les mis dans la poche droite de mon gilet, bien à portée de ma main.

LXXXVI

A quatre heures, au sortir du bureau, je fis un petit tour de promenade en attendant ma leçon. Comme mon problème se trouvait résolu à mon entière satisfaction, et que je n'avais pas autre chose en

tête pour le moment, je me demandai pourquoi M. Hardiclairon me l'avait posé.

De réflexion en réflexion, j'en vins à penser qu'il avait voulu voir quelle idée je me faisais de la politesse et de la délicatesse, dans les relations ordinaires de la vie. Jusque-là j'avais été poli avec tout le monde, par habitude, par un besoin naturel de complaire aux gens et de me les concilier, et aussi parce que mon tuteur était très strict sur la politesse. Mais je n'avais jamais mis de nuances dans ma politesse. Le petit problème de M. Hardiclairon m'avait forcé à réfléchir pour la première fois, et j'entrevis confusément quels rapports il pouvait y avoir entre la politesse intérieure et la politesse extérieure, ou les manières. Il me sembla, en poussant plus loin mes réflexions, que a politesse consiste à vouloir tout ce qui peut plaire aux autres, et à éviter tout ce qui peut les gêner ou leur déplaire, et que ce que l'on appelle maintien ou manières est l'expression extérieure de ce sentiment.

Tout en ruminant ces choses, je revins sur mes pas, afin de ne pas faire attendre M. Hardiclairon. Je fus sur le point, par politesse, de devancer l'heure de cinq minutes ; mais en y réfléchissant bien, je crus qu'il vaudrait mieux arriver tout juste à l'heure. De deux choses l'une : ou M. Hardiclairon donnait en

ce moment une autre leçon, ou il prenait un instant de repos. Je ne devais ni interrompre la leçon d'un maître si consciencieux, ni prendre sur le repos d'un homme si laborieux et si occupé.

Quand il fut tout juste six heures moins cinq minutes à ma montre, je traversai prestement la rue, et je posai la main sur le heurtoir. Au moment de frapper un grand coup, comme le matin, je me rappelai que le corridor était très sonore, et qu'en frappant un grand coup je risquerais de surprendre désagréablement les gens de l'intérieur et de les faire tressaillir. Ce raisonnement me fit sourire, et je frappai un coup discret.

Ce fut la grosse maman réjouie qui vint m'ouvrir. Je m'excusai poliment du dérangement que je lui causais, et je voulus absolument refermer la porte moi-même. Elle marcha devant moi en se frottant les mains, et m'introduisit dans le sanctuaire, après m'avoir adressé un sourire agréable et plusieurs petits signes de tête.

LXXXVII

M. Hardiclairon se leva, jeta rapidement un coup

d'œil sur la pendule, et vint à moi, la main tendue.

« Exact comme le soleil ! dit-il d'un air enchanté. Un peu moins de raideur dans le coude, s'il vous plaît. Faites-moi la faveur de recommencer ce mouvement. Parfait. Veuillez prendre la peine de vous asseoir. Hum ! pas tout d'une pièce; tenez, comme ceci. Là, c'est mieux ! Une petite observation : si je m'assieds sur le bord de la chaise, j'ai l'air contraint, je guette le moment de me sauver, du moins on peut le croire. Si je m'assieds tout à fait au fond, j'ai l'air de prendre possession. C'est trop familier. Veuillez observer mes mouvements. »

J'observai ses mouvements, et je pris exactement la position qu'il m'indiqua comme étant la plus convenable.

Ce jour-là et les suivants, je remarquai qu'il évitait soigneusement de dire : « Vous vous y prenez mal. » Par un artifice de langage, qui était un raffinement de politesse, il prenait toujours mes fautes et mes bévues à son compte : « Si je fais tel mouvement, les mauvaises langues ne manqueront pas de dire ceci ou cela. »

« Raisonnons nos mouvements et nos actions, me dit-il avec enjouement lorsqu'il jugea que ma pose ne prêtait plus aux critiques des mauvaises langues.

Pourquoi êtes-vous arrivé juste à l'heure, ni avant, ni après ?

— En arrivant après, je vous aurais fait attendre ; en venant avant, j'aurais pu troubler une autre leçon ou prendre sur vos moments de repos.

— Très bien raisonné ; mais comment avez-vous fait pour être si exact ?

— Je suis arrivé d'avance, et j'ai fait les cent pas dans la rue.

— De mieux en mieux. Ainsi vous vous êtes gêné pour éviter de me gêner moi-même.

— Pardonnez-moi, lui dis-je en rougissant, je vous assure que cela ne m'a pas gêné du tout. »

Il se leva vivement et me prit la main. Je me levai aussi, ne sachant trop à quel exercice nous allions procéder.

« Vous avez, me dit-il, ce que j'oserai appeler la politesse naturelle, dont le principe est celui-ci : Gêne-toi pour les autres, et laisse-leur croire, par délicatesse, que tu ne t'es pas gêné le moins du monde. J'ai donc bien peu de chose à vous apprendre ; quelques formules convenues, quelques mouvements que l'usage a réglés en vue du décorum. Du reste, M. Vincent, que j'ai rencontré cette après-midi... Mais laissons ce sujet, puisque mes paroles vous font

rougir. Je vous avoue que je suis curieux de savoir comment vous avez résolu mon problème de tantôt. Tenez, monsieur Duclerc, supposons que nous soyons à la fin de la leçon, au lieu d'être au commencement, comment opérez-vous l'échange?

— Comment j'opère l'échange? »

En répétant sa question avec une lenteur calculée pour gagner du temps, j'introduisis furtivement l'index et le pouce de ma main droite dans le poche de mon gilet, et je manœuvrai le moins maladroitemen possible pour me rapprocher de la cheminée.

« Oui, reprit-il gaiement, comment opérez-vous l'échange? »

Je déposai mon offrande derrière un des flambeaux de la cheminée, et je dis à M. Hardiclairon : « L'échange est opéré.

— Réussi! s'écria-t-il, admirablement réussi. Le vieillard susceptible vous fait ses compliments, monsieur. Et cela vous est venu comme cela, d'inspiration?

— Non, j'ai cherché.

— Cherchez, et vous trouverez. C'est-à-dire vous trouverez si vous avez quelque chose là; et il se frappa la poitrine à l'endroit du cœur. Maintenant à l'œuvre. »

Nous nous mîmes à l'œuvre, et je quittai mon pro-

fesseur, enchanté de lui, et pas trop mécontent de moi-même.

Marvéjols n'aurait pas été Marvéjols s'il ne m'avait pas plaisanté sur ce qu'il appelait peu élégamment une « toquade ». Il finit cependant par convenir que mon idée n'avait rien de saugrenu, et que M. Hardiclairon était un brave homme. Il ajouta avec un de ses charmants sourires :

« Il en résulte que vous faites la paire ; n'importe, si je n'étais pas devenu économe et presque avare, je donnerais bien cinquante centimes pour assister à vos conférences sur la politesse. »

LXXXVIII

Il y avait dans notre administration un employé qui ne faisait pas grand bruit dans son petit cabinet, et que nous entrevoyions assez rarement, parce qu'il ne venait pas aux mêmes heures que nous : c'était le receveur principal. C'était lui qui était chargé de nous faire signer les feuilles d'émargement, et de nous payer nos appointements à la fin de chaque mois.

Le mois courant avait trente et un jours. Pendant

toute la journée du trente, ces messieurs, mis en verve par l'approche du grand jour, échangèrent des plaisanteries sur le compte du receveur principal.

« Vous savez, on ne payera pas ce mois-ci, Fœderis est parti pour la Belgique avec la caisse.

— Du tout ; il n'y aura qu'un retard de huit jours. Il a perdu l'argent sur le tapis vert, au *Cercle du Commerce*, mais sa famille remboursera ; seulement il faut du temps. »

Ce n'étaient que des plaisanteries, et même d'assez piètres plaisanteries, et cependant je sentais un petit frisson qui me parcourait le dos.

« Si c'était vrai pourtant, me disais-je derrière mes paperasses, je n'aurais pas de quoi payer M. Hardiclairon, et acheter des gants et une cravate blanche. »

Heureusement ce n'était pas vrai.

Le lendemain sur les dix heures et demie. Marvéjols et M. Poulet se mirent en embuscade, chacun à une fenêtre.

Un quart d'heure plus tard, Marvéjols cria :

« Voilà les galions ! »

Tout le monde se précipita aux fenêtres pour voir passer M. Fœderis, qui revenait de la recette particulière, un grand portefeuille sous le bras, et un petit sac brun en sautoir.

« La danse va commencer ! dit M. Adam.

— Ce n'est pas malheureux ! s'écria Marvéjols, en faisant craquer toutes les jointures de ses doigts.

Nous entendîmes la porte de M. Fœderis qui se refermait sur lui.

« Il fait les petits paquets, » dit M. Torquesne en clignant l'œil droit d'un air malicieux, et en gonflant sa joue droite avec la pointe de sa langue.

Au bout de vingt minutes, la porte de communication s'entre-bâilla. M. Fœderis montra sa tête et dit :

« Messieurs, quand vous voudrez ! »

Ayant prononcé ces mots sacramentels, il retira sa tête avec une prestesse qui me fit songer au coucou de notre vieille horloge de la Forêt-Noire.

Le plus ancien commis se leva d'un air majestueux et prit le chemin du cabinet de M. Fœderis.

Au passage, on lui jeta de vieilles plaisanteries de fin de mois :

« Ne prenez pas tout, laissez-en pour les autres. »

Il s'en alla en souriant d'un air très digne.

Quand il rentra, ce fut le tour du second commis.

« Ne faites pas la causette comme la dernière fois », lui dit Marvéjols.

— On s'en privera, » répliqua le second commis en détalant prestement.

Quand ce fut le tour de Marvéjols, il ne se leva pas de sa chaise et dit :

« Godard, Adam et Torquesne, vous ferez bien de passer avant moi. Vous savez que j'ai toujours à batailler. Il y a plusieurs saisies sur mon traitement, et c'est la mer à boire que de tirer quelque chose de cet animal de Fœderis. »

Godard fut très longtemps dehors. On l'accusa, à son retour, de s'être faufilé dans le corridor pour faire sonner une à une sur les marches de pierre de l'escalier toutes les pièces de monnaie qu'il avait reçues, afin de vérifier s'il n'y en avait point de fausses. Il dédaigna de répondre un seul mot, et se remit à sa besogne aussi tranquillement et aussi consciencieusement que si ce jour-là eût ressemblé à tous les autres.

A peine rentré, Torquesne constata qu'il avait reçu une pièce du Chili pour une pièce de cinq francs. Il entra en fureur, sous prétexte que ces pièces-là perdaient huit sous au change, et il s'en alla faire une scène au malheureux Fœderis.

J'essayais de travailler, comme Godard, mais cela m'était impossible. Je levais continuellement les yeux

pour regarder tantôt la porte, et tantôt les aiguilles de la pendule, qui marchaient ce jour-là avec une effrayante rapidité.

« Je suis sûr, me disais-je chaque fois, que mon tour ne viendra jamais. Si on ne me paye pas ce matin, Dieu sait ce qui peut arriver jusqu'à ce soir. M. Fœderis peut avoir un coup de sang. »

M. Fœderis avait toujours la figure très rouge.

Il était midi moins le quart lorsque Marvéjols se dirigea sans empressement vers la caisse.

A midi juste, il rentra, l'air déconfit, et sortit du bureau avec les autres.

LXXXIX

Lorsque j'entrai précipitamment dans le bureau de M. le receveur principal, je surpris ce fonctionnaire en train de faire ses préparatifs de départ. Il était debout devant un petit miroir ; il avait endossé son pardessus ; de la main gauche, il tenait sa canne et son chapeau ; avec un petit peigne de poche, il ramenait sur ses joues ses épais favoris, dont la blancheur de neige faisait ressortir la coloration vermillonnée de son teint.

Je vis d'un coup d'œil que la caisse était fermée,

ainsi que les tiroirs du massif bureau d'acajou... Un trousseau de clefs s'étalait à côté de deux feuilles de papier exactement pareilles où il y avait des noms, des chiffres et des signatures.

« Et maintenant, pensai-je aussitôt, où est mon traitement ? »

« Je vous demande mille pardons, dis-je à M. Fœderis, mais vous savez, monsieur, qu'il m'a été impossible de venir plus tôt.

— Ce sera l'affaire d'un quart de minute, me répondit-il tranquillement. Veuillez vous asseoir, et signer, en double expédition, les feuilles d'émargement. »

Je m'assis, ou plutôt je me laissai tomber sur un énorme fauteuil de bureau, en forme de chaise curule, et je cherchai des yeux une plume.

« Il a mon traitement tout prêt quelque part, peut-être dans sa poche. »

Voilà ce que je pensais, en apposant ma signature successivement sur les deux feuilles officielles, en regard de mon nom.

M. Fœderis avait remis tranquillement son petit peigne dans sa poche ; il regarda les deux signatures, déclara que tout était en règle, et insinua les deux feuilles dans un buvard qu'il mit sous son bras.

Je me levai, et j'attendis.

Il me regarda avec quelque surprise, et me demanda si j'avais quelque chose de particulier à lui dire.

Je le regardai, à mon tour, pour voir s'il plaisantait. Il était parfaitement sérieux.

J'essayai de sourire, et je lui dis, les lèvres tremblantes et la gorge sèche :

« S'il vous plaît, monsieur Fœderis, je crois que vous oubliez de me payer mon traitement du mois.

— Votre traitement du mois? » répéta-t-il en bégayant d'indignation. »

Je fis un effort pour croire qu'il voulait s'amuser à mes dépens, et je lui dis en essayant de prendre un ton léger et badin :

« Je sais qu'on s'amuse quelquefois aux dépens des nouveaux venus. N'est-ce pas, que c'est une plaisanterie? »

Il passa subitement du vermillon au cramoisi, et me dit entre ses dents :

« Monsieur, je ne plaisante jamais, surtout en matière de comptabilité. Veuillez m'expliquer vous-même ce que signifie cette plaisanterie déplacée? »

Je retombai sur la chaise curule, et je dis à ce comptable irascible :

« Monsieur Fœderis, je ne plaisante pas, je vous le jure ; mais je crois que je perds la tête. »

Et je me pris la tête à deux mains.

XC

« Un évanouissement ! » s'écria M. Fœderis en jetant son buvard sur une chaise avec sa canne et son chapeau.

Et il se mit à courir comme un fou tout autour de son cabinet.

Tout à coup je l'entendis qui ouvrait la porte et retirait la clef de la serrure. Deux secondes après, il m'introduisit la clef de son bureau dans le cou.

Le froid du fer me fit frissonner, et je relevai la tête.

« C'est passé, n'est-ce pas ? me demanda-t-il avec inquiétude.

— Oui, monsieur, je vous remercie ; permettez-moi de me retirer.

— Non, vous êtes encore tout pâle, et vos joues tremblent. D'ailleurs, nous ne nous séparerons pas sans nous être expliqués. Je commence à croire que vous ne plaisantez pas, et je soupçonne qu'il y a un

malentendu entre nous. Avez-vous lu la note qui es en face de votre nom, à la colonne des observations ?

— Non, monsieur, lui dis-je d'une voix faible. J'étais pressé, je ne voulais pas retarder l'heure de votre déjeuner. »

Il tira les deux feuilles de son buvard, et me les mit sous les yeux.

Juste en face de mon nom, je lus les mots suivants : *Retenue du premier douzième pour la retraite.*

Alors seulement je compris toute la vérité.

Je fis un violent effort pour ne pas pleurer, et je dis à M. Fœderis :

« Monsieur, je vous prie d'accepter toutes mes excuses. Personne ne m'avait prévenu. Je comptais sur cet argent, et j'ai été très désappointé.

— Personne ne vous avait prévenu ? s'écria-t-il brusquement. En êtes-vous bien sûr ?

— Parfaitement sûr ? »

Il tira vivement son trousseau de clefs de sa poche, ouvrit un des tiroirs de son bureau et se mit à fouiller d'une main tremblante parmi des masses de papiers.

Je suivais machinalement tous ses gestes, sans me demander d'ailleurs où il en voulait venir. J'éprou-

vais une grande fatigue, comme si je venais de faire une longue marche. Tout ce que je souhaitais pour le moment, c'était de ne pas bouger de mon fauteuil, où je me reposais avec délices. Je regrettais seulement que le dossier du fauteuil fût si bas. J'aurais voulu m'étendre pour fermer les yeux et dormir quelques minutes.

Apres avoir fouillé longtemps, il tira une petite brochure de quelques pages, et me la mit sous les yeux sans rien dire.

Je vis que mon nom était inscrit sur la couverture. Mais qu'est-ce que cela pouvait me faire ?

XCI

« Comprenez-vous? » me demanda-t-il d'une voix altérée.

Je lui fis signe que non.

« Mon devoir, reprit-il, était de vous remettre cette instruction le jour même de votre entrée en fonctions. Je ne l'ai pas fait.

— Cela ne fait rien, lui dis-je nonchalamment.

— Comment ! cela ne fait rien?

— Rien du tout.

— Cela fait, reprit-il avec véhémence, que j'ai gravement manqué à mon devoir. Cela fait que la mémoire s'en va, que la tête n'y est plus, qu'un de ces jours je ferai une erreur de comptabilité. Je vous ai causé un cruel désappointement, monsieur Duclerc !

— C'est un petit malheur, » lui dis-je doucement.

Le désespoir de cet homme en cheveux blancs m'avait remué le cœur et m'avait réveillé de mon engourdissement. Il se promenait de long en large, en gesticulant et en poussant de sourdes exclamations.

« Ce n'est pas la première fois que je suis en faute, me dit-il, en s'arrêtant devant moi. Quand M. le sous-directeur saura ce qui vient de se passer...

— Comment voulez-vous qu'il le sache? repris-je avec vivacité. Vous pensez bien que ce n'est pas moi qui irai le lui dire. »

Il me prit les deux mains et me les serra avec violence.

« Vous auriez, me dit-il les larmes aux yeux, le courage et la bonté de cacher votre désappointement à tout le monde?

— Vous pouvez compter sur ma discrétion.

— Monsieur Duclerc, me dit-il en se laissant tom-

ber sur une chaise, depuis quelques mois je suis devenu défiant et irritable. Je crois toujours que les autres ont deviné mon terrible secret, et qu'ils cherchent à abuser de mon infirmité. Je me suis emporté, monsieur, au commencement de cet entretien, et j'ai prononcé des paroles désobligeantes. Pardonnez-les-moi.

— De tout mon cœur.

— Donnez-moi votre main. »

Je la lui donnai.

« Et maintenant, reprit-il, parlons un peu de vous. Je vous ai causé un grand désappointement... Je vous supplie de ne pas m'interrompre. Vous comptiez sur cet argent. Le budget d'un jeune homme de votre âge... Laissez-moi réparer ma faute. Un simple prêt, monsieur Duclerc, un simple prêt.

— Je sens votre bonté, comme je le dois, lui dis-je d'une voix ferme, et je ne puis vous dire combien je vous suis reconnaissant. Mais j'ai juré à mon tuteur de ne jamais contracter ni dettes ni emprunts.

— Mais c'est moi qui suis et serai toujours votre débiteur.

— Ne parlons pas de cela, je vous en prie. J'ai déjà oublié mon désappointement, et je me tirerai facile-

ment d'affaire. Laissez-moi partir. Ces messieurs sont déjà à la *Sirène;* si je tardais trop à les rejoindre, ils pourraient m'adresser des questions embarrassantes. »

Toute mon énergie m'était revenue et je me levai sans effort. M. Fœderis se leva aussi. Je crus que je ferais bien de lui tendre la main ; il la saisit avec empressement, et ne la lâcha qu'à la porte de la rue.

XCII

La crainte de trahir le secret du pauvre M. Fœderis me donna le courage de dissimuler mon trouble et mon angoisse. Afin de n'avoir point l'air préoccupé, je résolus de renvoyer jusqu'au soir le soin de mes propres affaires, et de vaquer à mes occupations habituelles comme s'il ne m'était rien arrivé d'extraordinaire.

Mais il n'est pas facile de renvoyer au lendemain les affaires sérieuses, quand on n'a pas encore le caractère bien trempé et la volonté bien exercée. Par moments, à l'improviste, je me disais tout à coup à demi-voix : « Comment vas-tu te tirer de là ? » Alors mon cœur battait si fort, que j'avais beaucoup

de peine à respirer ; mais je pensais aussitôt : « Qu'est-ce que c'est que ta peine, comparée à celle de M. Fœderis ? » Et cette réflexion m'arrachait pour le moment à la contemplation de mon propre désastre ; car c'était un vrai désastre, je ne pouvais pas me le dissimuler.

Quand j'arrivai à la *Sirène*, tout le monde était à table. Mon entrée ne fut pas remarquée, parce que M. Poulet avait invité un de ses amis, et que la conversation était fort animée. L'ami de M. Poulet était un riche fermier des environs d'Orgeval, grand chasseur devant l'Éternel, et qui avait le verbe très haut. Il venait inviter son ami Poulet à une chasse au sanglier. Comme il buvait sec, il devint bientôt très rouge et très communicatif. Au dessert, il étendit son invitation à toute la table.

M. Poulet avait fait monter trois bouteilles de pomard. Je refusai d'en boire une seule goutte, craignant de commettre quelque indiscrétion. Tout naturellement, on commanda un *extra*. Je pensai aussitôt que j'aurais à en payer ma part, et je me demandai où je prendrais l'argent.

Marvéjols avait l'air de faire exactement les mêmes réflexions. Je remarquai qu'il buvait très peu.

Au sortir du déjeuner, il me prit à part et me dit d'un air confus :

« Duclerc, j'ai des créanciers plus exigeants que vous ; mon traitement du mois est terriblement écorné, donnez-moi du temps, si cela ne vous gêne pas trop ! »

Je répondis avec le courage du désespoir que cela ne me gênait pas du tout, et j'essayai de l'emmener faire un tour de promenade. Il me dit qu'il ne pouvait pas se dispenser d'aller au café ce jour-là, à cause du fermier qu'il connaissait un peu.

« Et celui-là ? » dit le fermier en me désignant familièrement du doigt.

Tout le groupe de la *Sirène* s'était arrêté devant le café ; pendant qu'on se faisait des politesses à la porte, le fermier avait remarqué que je m'en allais tout seul.

« Celui-là est un sage, lui dit gaiement Marvéjols : c'est le locataire des demoiselles Rocher.

— Fichtre ! » s'écria le fermier avec une admiration ironique.

Et il se laissa pousser dans l'intérieur du café en riant d'un gros rire que j'entendis encore de loin, quand la porte du café se fut refermée sur lui.

XCIII

Il y a, le long de la Mérelle, en amont d'Orgeval, un petit sentier que prennent volontiers les piétons pour aller d'Orgeval au hameau de Fretteville, afin d'éviter la poussière de la grande route. Je résolus de prendre ce sentier et de marcher très vite pour m'ôter la possibilité de réfléchir.

Comme je suivais la rue du Canard, je vis un rassemblement devant la boutique d'un marchand de lunettes; une voix glapissante, qui partait de la boutique, disait : « Une fois, deux fois, trois fois! Il n'y a pas d'enchère, il n'y a pas de regrets! » J'entendis aussitôt un coup sec frappé sur une table, et suivi aussitôt du mot : « Adjugé! »

Le commissaire-priseur procédait à une vente, « en vertu d'un jugement du tribunal », comme je le vis en jetant un coup d'œil sur une affiche jaune.

En traversant la foule qui encombrait la rue, j'entendis une femme qui disait à une autre :

« Quel dommage! c'est un si brave homme! Mais il n'a jamais eu d'ordre. Voilà où il en est arrivé. Que va-t-il faire maintenant? »

Je rougis, comme si ces paroles m'avaient été adressées, et je hâtai le pas.

Sous les saules de la Mérelle, je m'arrêtai brusquement, et je tirai de ma poche un papier plié en quatre. C'était la note de la *Sirène*. Je l'avais trouvée sous ma serviette, et je l'avais mise dans ma poche sans la déplier, me promettant d'attendre jusqu'au soir pour en prendre connaissance.

« Je ne veux pas penser à tout cela pour le moment, » me dis-je en reprenant ma course, après avoir remis le papier dans ma poche.

Mais vingt pas plus loin, poussé par une curiosité invincible, je dépliai brusquement le papier, et mes yeux sautèrent d'un bond au total, qui me parut monstrueux.

« On me vole, ou il y a eu erreur! » telle fut ma première idée.

Je repris la note article par article, et je pus constater qu'il n'y avait pas erreur et que l'on ne me volait pas. Si le prix de la pension se trouvait augmenté d'un tiers, c'est que les *extra* avaient été nombreux, et que le pomard coûte très cher.

Je me mis à siffler en affectant de regarder au loin avec indifférence; mais j'avais beau faire, j'avais l'esprit très troublé, et je repensais toujours à ce

malheureux marchand de lunettes dont on vendait les meubles en ce moment même.

Je n'ai jamais eu la mémoire des chiffres, et je ne puis faire les plus simples opérations d'arithmétique que la plume à la main, à tête reposée. Je ne saurais donc m'expliquer le singulier phénomène qui se produisit en moi, et comme malgré moi.

D'abord, je me rappelai avec une netteté surprenante le compte de l'argent que j'avais dans mon secrétaire, y compris les centimes.

Ensuite, j'additionnai ma note de la *Sirène* et le prix de mon loyer. J'essayai de m'arrêter là, sachant d'avance où j'allais aboutir. Je m'amusai même, pour détourner mon attention, à ramasser de petites pierres plates et à faire des ricochets sur l'eau.

Chose étrange! mon esprit, comme dédoublé, s'intéressait réellement aux ricochets, qui me rappelaient une foule de souvenirs d'enfance et de figures amies, et en même temps il opérait une soustraction mentale.

En présence du résultat de cette soustraction, je voulus me convaincre que je m'étais trompé, et je tirai brusquement mon calepin de ma poche. Je ne m'étais pas trompé. Une fois que j'aurais payé mon loyer et ma pension, il me resterait juste quatre

francs trente-cinq centimes pour attendre la fin du mois!

XCIV

Ma main tremblait si fort, que j'eus beaucoup de peine à remettre mon calepin dans ma poche. Alors je fis un effort désespéré pour ne pas perdre l'esprit, et je marchai la tête haute en tendant le jarret.

A l'endroit où les saules finissent et où commencent les peupliers, je vis un bateau amarré au milieu de la rivière. Deux tireurs de sable avaient interrompu leur rude labeur, et dînaient, tranquillement assis sur le sable humide dans le bateau. Ils plaisantaient en mangeant le pain qu'ils avaient si vaillamment gagné. Mon cœur se serra et se remplit d'un étrange sentiment d'envie. J'aurais voulu être à leur place, car il était visible qu'ils avaient le cœur léger et la conscience tranquille.

Comme je les regardais fixement, celui qui était tourné de mon côté éleva jusqu'à ses lèvres une grosse bouteille de terre, et, m'adressant un petit signe de tête, me cria familièrement : « A la vôtre!

— Oui, oui, c'est bon ! » grommelai-je avec impatience. »

Je lui répondis cependant par un petit signe de tête, et je passai rapidement.

Vingt pas plus loin, je croisai le facteur rural. Sa blouse était couverte de poussière, et il traînait un peu la jambe; malgré cela, il avait l'air heureux de vivre; il tenait à la main un gros bouquet de fleurs des champs.

« Il fait meilleur ici que sur la grande route, me dit-il en quittant le sentier pour me laisser passer.

— Vous avez là un joli bouquet, lui répondis-je pour n'être pas impoli.

— C'est pour les petits, reprit-il gaiement; ça les amuse de voir les fleurs des champs. Je me sauve, parce que la soupe se refroidirait. »

« Tout le monde a l'air heureux de vivre, » me dis-je en faisant un pénible retour sur moi-même. Et je ne pus m'empêcher de me retourner pour regarder le facteur. Il échangeait de joyeux propos avec les tireurs de sable.

Quand je me remis en marche, mon pied droit heurta un tesson de faïence incrusté dans la terre battue du sentier. Je ressentis une assez vive douleur et je m'assis sur le tronc d'un peuplier abattu, que l'on avait rangé le long du sentier.

« Il ne manquait plus que cela, dis-je avec une sourde irritation. » La semelle de mon soulier, amincie peu à peu par le frottement de la marche, avait été fendue par le tesson de faïence.

J'hésitai plus d'une grande minute avant d'oser regarder la semelle de mon autre soulier. Enfin, avec le courage du désespoir, je croisai brusquement ma jambe gauche sur ma jambe droite, et je regardai avec une sorte d'avidité pleine d'angoisse. « Cela devait être ! » m'écriai-je en posant brusquement le pied à terre. La semelle était entamée en deux endroits.

« N'importe, me dis-je en regardant couler la rivière, une bonne paire de souliers ferait bien mieux mon affaire qu'un claque de soirée. Si je ne veux pas traîner la savate, il faut au moins que je porte ces souliers-là chez un savetier, et les savetiers ne travaillent pas pour l'amour de Dieu ! »

Je tirai ma vieille montre d'argent pour voir si j'avais le temps d'aller plus loin, et je me remis en marche. Je tenais toujours ma montre, et je la regardais avec attention en la retournant dans ma main.

Il m'était venu subitement une singulière idée. « Si elle était en or, pensais-je en la regardant, je

pourrais la vendre ; mais que me donnerait-on d'une montre qui m'a coûté, à moi, dix-sept francs chez le brocanteur de Saint-Bié? »

Je fis alors mentalement la revue de mes richesses et je constatai que je ne possédais rien dont il me fût possible de tirer le moindre parti. Ma tirelire pouvait contenir entre sept et huit francs; mais cet argent-là n'était pas à moi, et je crois que je serais mort de faim plutôt que d'y toucher.

« Si seulement Brûlard voulait reprendre mon claque! Mais rien ne me prouve qu'il y consentirait; et puis je suis trop orgueilleux pour confier mes embarras au premier venu. »

Je n'étais plus qu'à une cinquantaine de pas d'un petit lavoir qui est un peu en avant de Fretteville. Je ne voyais pas les lavandières, parce que le lavoir est entouré de bouquets d'aunes; mais le bruit de leurs battoirs et celui de leurs voix m'arrivait très distinct, porté par la rivière.

Une rapide association d'idées me remit subitement en mémoire ma blanchisseuse, que j'avais complètement oubliée dans mes calculs. Nous étions convenus, sur sa demande expresse, qu'elle me remettrait ma note tous les mois.

« Et c'est après-demain qu'elle vient! » pensai-je

en tournant brusquement sur mes talons pour revenir à Orgeval.

XCV

Ce brusque changement de front amena presque aussitôt un changement dans mes idées. « Le mal est fait, me dis-je, mais je n'y veux plus décidément penser jusqu'à ce soir. Si je m'appesantissais là-dessus, je ferais quelque sottise ou quelque étourderie qui attirerait l'attention, et je m'exposerais à trahir le secret de M. Fœderis. »

Je réussis assez bien à mettre mes tristes idées de côté, sauf une seule qui s'acharnait après moi comme un moustique. Maintenant que je connaissais l'état des semelles de mes souliers, il me sembla que tout le monde allait le remarquer. Je m'appliquais, tout le long du chemin, à ne pas trop lever les pieds, et je marchais dans l'herbe, de peur d'accroître le mal en frottant mes semelles sur la terre durcie et battue.

Par un mouvement presque instinctif, j'évitai de passer par la rue du Canard, afin de n'être pas une seconde fois témoin de la vente à l'encan.

Je pris la rue suivante, qui se trouva être la rue de la Crédence. Plusieurs personnes marchaient devant moi. Je suivais du regard, avec une attention puérile, le mouvement de leurs pieds. Celles qui marchaient vite montraient la semelle de leurs chaussures, les autres ne la montraient pas. Je m'étudiai à marcher comme elles et à faire de tout petits pas. Mais, comme dit le proverbe : « Il suffit d'avoir le coude écorché pour le heurter vingt fois par heure contre les angles des meubles et le coin des portes. » Malgré la lenteur étudiée de mon allure, et peut-être même à cause de cette lenteur et du soin que je prenais de raser le pavé du trottoir, je m'accrochai à la fonte d'une gargouille, et je faillis m'étaler tout à plat.

Je m'arrêtai net, et je promenai des regards défiants tout autour de moi.

Mes yeux s'arrêtèrent un instant sur une fenêtre de rez-de-chaussée, à verres dépolis, au-dessus de laquelle on lisait en grosses lettres dorées, ombrées de vermillon : « Mont-de-Piété. »

Aussitôt, comme par enchantement, je ressentis la joie et le soulagement d'une résolution bien arrêtée, avant même d'avoir conscience que je venais de résoudre le problème.

« Je n'irai pas au bal de la sous-préfecture, et je n'en mourrai pas! » Telle est la première pensée un peu nette qui se présenta à mon esprit.

La seconde fut celle-ci, quoique logiquement elle eût dû précéder la première : « Le claque de Brûlard, l'habit noir, le gilet de satin, le pantalon noir et les souliers vernis, s'en iront au mont-de-piété pour un mois. »

Pour la première fois depuis mon entrevue avec M. Fœderis, je respirai à pleins poumons, et j'osai marcher de mon pas ordinaire, sans souci du qu'en dira-t-on.

Nous étions au bureau depuis trois quarts d'heure, lorsque M. le sous-directeur entra, tenant à la main un paquet de grandes enveloppes.

« Sous-préfecture! » me souffla tout bas mon voisin.

C'étaient en effet les lettres d'invitation.

M. le sous-directeur chargea le premier commis de nous les distribuer. Le sang me bourdonna un peu dans les oreilles quand je vis de mes propres yeux que le sous-préfet de l'arrondissement d'Orgeval et Mme de Surville me priaient de leur faire l'honneur de passer la soirée chez eux. Au bas de la carte, je lus en petite ronde : *On dansera.*

XCVI

J'eus une rapide vision de salons éclairés, de toilettes de dames, d'accords de musique, et j'eus le cœur très gros.

Mais je me dis aussitôt : « Ce sera pour une autre fois. Vois ce qu'il en coûte de manquer de prévoyance, car la leçon est dure ! »

Et aussitôt je me répondis à moi-même : « Oui, la leçon est dure, mais du moins tu ne manqueras pas de parole à ton tuteur ; tu ne feras pas de dettes, tu n'emprunteras d'argent à personne. »

Quand j'eus bien savouré l'amère jouissance du sacrifice, je retombai tout à coup dans un nouveau genre de troubles et d'inquiétudes.

« Que diront les demoiselles Rocher quand elles sauront que j'en suis réduit, dès la fin du premier mois, à sonner à la porte du mont-de-piété ? » Autre difficulté : « Comment s'y prend-on pour porter un gros paquet au mont-de-piété sans se faire montrer au doigt ? Le sous-préfet m'invitera-t-il à une autre soirée quand il verra que je n'ai pas répondu à sa première invitation ? »

Sur le premier point, je me mis l'esprit à peu près en repos en me promettant de parler franchement aux demoiselles Rocher de l'embarras momentané où je me trouvais, et du sacrifice que j'étais obligé de faire. Je pourrais leur donner honnêtement ma parole que si j'avais été léger et imprévoyant, je n'avais rien fait du moins dont j'eusse à rougir devant elles. En creusant plus profondément le sujet, je pensai que je serais moins gêné avec l'oncle Vincent qu'avec elles, et je résolus de m'adresser à lui le plus tôt possible.

Sur les usages du mont-de-piété, je ne pouvais consulter que Marvéjols. Depuis que je le connaissais mieux, j'avais conçu une haute opinion de sa discrétion; je commencerais par lui dire que je ne pouvais et ne voulais entrer dans aucun détail sur les motifs qui me faisaient une obligation de renoncer au bal du sous-préfet et d'engager mon habit au mont-de-piété.

Tout ce que je craignais, c'était d'avoir l'air de lui réclamer les cinquante francs qu'il me devait et qu'il était hors d'état de me rendre, il me l'avait déclaré lui-même. Ce fut justement cette dernière circonstance qui m'enhardit, car il me sembla qu'il lui serait impossible de se méprendre sur mes inten-

tions. Je ruminai donc en moi-même sur la meilleure manière d'aborder la question. Ayant trouvé le biais que je cherchais, je résolus de m'adresser à lui au sortir du bureau.

XCVII

Au sortir du bureau, je passai donc mon bras sous le sien, et je lui dis que j'aurais à lui parler confidentiellement.

«Monterons-nous chez moi? me demanda-t-il tranquillement.

— J'aime mieux cela, lui répondis-je d'une voix un peu altérée.

— Très bien, » me dit-il.

Tout le long du chemin, je me sentais très gêné pour entretenir la conversation; il sembla comprendre mon embarras et se mit en frais d'amabilité et de causerie.

Par malheur, il prit pour thème de conversation le bal du sous-préfet. Mes réponses durent lui paraître bien singulières, et il parla aussitôt d'autre chose.

« Voyons cette grave affaire, me dit-il en me forçant à m'asseoir dans son unique fauteuil.

— Je suis très embarrassé.

— Duclerc, me dit-il en me prenant affectueusement la main, j'espère que vous ne serez jamais embarrassé avec moi ; je vous aime et je vous estime plus que vous ne pouvez le croire. Je ne suis pas expansif, mais cela ne m'empêche pas d'avoir du cœur.

— Vous m'avez dit une fois, repris-je les yeux baissés, que vous me croyiez incapable de mentir.

— Je l'ai dit et je le répète.

— Alors vous me promettez de me croire.

— Je vous le promets.

— Souvenez-vous que c'est moi qui vous ai forcé à accepter les cinquante francs.

— J'ai de bonnes raisons pour m'en souvenir.

— Je suis très heureux de vous les avoir prêtés ; car c'est à cette circonstance que je dois de vous connaître comme personne ne vous connaît, et d'être devenu un peu votre ami.

— Non pas un peu, mais beaucoup, dit-il avec émotion.

— Si je vous affirme que je n'ai nulle intention de vous les réclamer, nul regret de vous les avoir prêtés, me croirez-vous ?

— A la lettre ; mais je vous avoue que je ne vois pas du tout où vous voulez en venir.

— Il me faut de l'argent, et j'ai entre les mains les moyens de m'en procurer ; seulement j'aurais besoin de savoir comment m'y prendre.

— Et moi, s'écria-t-il avec indignation, moi qui ai donné encore cinquante francs d'à compte à cette brute que vous avez muselée une fois ! Si j'avais su cela !

— Vous sortez de la question.

— Parlez donc, au moins.

— Je n'irai pas au bal de la sous-préfecture.

— Pourquoi ? si toutefois ce n'est pas sortir de la question que de vous le demander.

— Parce que, dès demain, toute ma défroque mondaine sera au mont-de-piété.

— Vous en êtes là ?

— J'en suis là.

— Mais, permettez ; je ne puis pas vous laisser faire une chose pareille : c'est ma faute. Je vais m'ingénier, je trouverai…

— Vous sortez de la question.

— Au diable la question !

— J'ai votre parole.

XCVIII

— Soit! me répondit-il d'un ton un peu piqué. Mais ce grand besoin d'argent semble vous avoir pris bien subitement.

— Très subitement. »

Il se mit à me regarder avec une sorte d'inquiétude, et me dit d'un ton sérieux, presque triste :

« Je n'ai nulle vocation pour le métier de mentor; je n'ai ni les allures d'un moraliste ni le droit de sermonner les gens, et vous moins que personne. Cependant, mon cher Duclerc, j'ai sur vous l'avantage de l'âge et de l'expérience. Je sais mieux que personne combien il est facile de se laisser entraîner quand on est tout jeune et plein de confiance comme vous l'êtes.

— Je vous comprends à demi-mot, lui dis-je en le regardant bien en face, et je vous remercie de l'intérêt que vous me portez; mais je vous affirme que je ne suis tombé dans aucun piège, et que si je me trouve avoir besoin d'argent, je n'ai pas à rougir de l'usage que je compte en faire.

— Je m'en doutais, reprit-il en souriant, et ce-

pendant j'ai voulu être bien sûr que ni mes conseils ni mon exemple n'avaient eu sur vous une fâcheuse influence. Cela, je ne me le serais jamais pardonné. Maintenant, au risque de sortir de la question, il y a une chose qu'il faut que je vous dise.

— Dites.

— C'est une pensée qui n'est ni neuve ni originale, mais que je voudrais, pour beaucoup, avoir méditée plus tôt. Comme je ne suis pas naturellement méchant, elle m'aurait en plus d'une occasion servi de garde-fou. Nos collègues disent volontiers de moi : Marvéjols est un bon garçon, qui ne fait de mal qu'à lui-même. Ce n'est pas vrai; la preuve, c'est que vous subissez en ce moment la conséquence de mes sottises. Vous êtes puni de m'avoir tendu la main.

— Je ne veux pas en entendre plus long.

— Vous ne voulez pas en entendre plus long?

— Non.

— C'est bien fâcheux, car moi je veux en dire plus long, et j'ai le droit de le faire. Osez me soutenir que ce n'est pas une privation pour vous de manquer le bal de la sous-préfecture, et que ce n'est pas une humiliation d'aller porter au mont-de-piété ce qu'il vous plaît d'appeler votre défroque mon-

daine? La privation, vous la subirez, puisque vous tenez à la subir; mais il n'en est pas moins vrai que vous n'auriez pas à vous l'imposer, si je ne m'étais pas trouvé sur votre route. Quant à l'humiliation d'aller frapper à cette porte, là-bas, vous ne la subirez pas.

— Je venais justement vous demander...

— Au fait, qu'est-ce que vous veniez me demander? Nous avons si bien battu les buissons que vous ne me l'avez pas encore dit.

— Je venais vous demander quelles sont les heures où l'on risque le moins de rencontrer des gens de connaissance.

— Je ne puis pas vous le dire, me répondit-il avec un grand sérieux.

— J'avais cru... repris-je en balbutiant.

— Vous aviez cru et vous croyez encore que je suis un habitué du mont-de-piété; vous aviez, et vous avez encore dix mille fois raison. Je connais les heures mieux que personne, mais je refuse absolument de vous les faire connaître. Je ne veux pas que vous alliez au mont-de-piété : c'est moi qui porterai le paquet. Ne dites pas non, ou je me fâche. Laissez-moi vous rendre ce petit service. Je n'ai point de réputation à perdre, car tout le monde dans Orgeval

sait que je fréquente la rue de la Crédence. Pas un mot, je vous prie; c'est une affaire entendue. Vous ferez le paquet demain, dans la journée, et vous me l'apporterez à la nuit close. J'irais bien le prendre chez vous, mais j'aurais peur de vous faire du tort dans l'opinion des demoiselles Rocher, en me montrant dans l'affaire. Marvéjols et mont-de-piété, ce serait trop à la fois. »

Il se montra si têtu, que je fus obligé de lui céder sur tous les points.

XCIX

Je pris ma leçon de manière à satisfaire M. Hardiclairon, car j'avais décidé de couler la question du « maintien » à fond, pendant que j'y étais; on parlait vaguement d'un bal que devait donner M. le sous-directeur. Comme j'avais déjeuné du bout des dents, je me rattrapai au dîner et je partis bravement pour aller trouver l'oncle Vincent.

Je le rencontrai dans l'allée de sa maison, au moment où il se disposait à faire sa promenade du soir. Je lui dis que je reviendrais le lendemain matin,

mais il voulut absolument rentrer. Je fus obligé de céder.

« Monsieur Vincent, lui dis-je aussitôt que nous fûmes assis dans sa chambre, vous m'avez dit de venir vous trouver quand je serais embarrassé; je suis embarrassé, et je viens vous trouver.

— Allez, dit-il simplement.

— Je suis sur le point de faire une démarche qui humilie mon amour-propre, mais qui en elle-même n'a rien de déshonnête. Comme j'ai résolu de ne cacher aucune de mes actions à mesdemoiselles Rocher, je désire qu'elles en soient instruites, et je viens vous prier de les en instruire.

— Voyons ça, me dit-il en se penchant un peu.

— Je suis obligé, pour des raisons très avouables, mais que je ne puis pas vous faire connaître, de mettre en gage au mont-de-piété une partie de mes vêtements.

— Diable! » dit-il en changeant brusquement de position.

Cette exclamation me coupa la parole, et je le regardai d'un air ahuri pendant une grande minute.

Il se moucha bruyamment et reprit :

« J'ai remarqué, dès le premier jour, que vous ne saviez pas manier l'argent.

— C'est vrai, lui dis-je tout confus.

— Vous avez des dettes ?

— Non, monsieur Vincent, répondis-je en levant la tête et en le regardant en face. Non, je n'ai pas de dettes, et si je me décide à faire ce que je fais, c'est pour n'en pas contracter.

— Vous aurez prêté de l'argent à quelqu'un, et ce quelqu'un ne vous l'aura pas rendu à temps, hé? Défiez-vous de ce quelqu'un-là à l'avenir. »

Je n'osai pas protester.

« Mes nièces n'aimeront pas cela, reprit-il après m'avoir observé quelques instants.

— Je le sais, monsieur Vincent; je le sais si bien que je n'ai pu me résoudre à le leur dire moi-même.

— Quand je vous ai montré les monuments d'Orgeval, j'avais cru inutile de vous faire voir le mont-de-piété.

— J'ai trompé votre confiance, lui dis-je en balbutiant un peu, et l'humiliation que je subis, je l'ai méritée. Je crois cependant pouvoir vous dire que si j'ai péché, c'est par inexpérience et par légèreté. Ma vie a été irréprochable, et il n'y a pas une de mes démarches dont j'aie à rougir devant les demoiselles Rocher.

— Je vous crois, me répondit-il d'un ton paternel.

Voyons un peu si nous ne pourrions pas arranger les choses d'une façon plus satisfaisante. Combien avez-vous prêté à ce monsieur?

— Cinquante francs.

— L'intérêt de mille francs, c'est un joli denier; et si vous aviez ces cinquante francs, cela vous suffirait-il pour attendre la fin du mois prochain?

— Je le crois.

— Hum! »

Il se prit les deux lèvres entre l'index et le pouce et se plongea dans de profondes réflexions.

C

Je devinai facilement où ses réflexions allaient aboutir, et je me préparai à la résistance.

« Voici, me dit-il, un arrangement qui peut vous tirer d'affaire pour cette fois. Mes nièces aimeront mieux attendre votre loyer jusqu'à la fin du mois; oui, elles aimeront mieux cela. Voilà donc vingt francs dont vous pourrez disposer. Je suppose que vous me permettrez de compléter les cinquante francs. Il s'agit d'un prêt, bien entendu, d'un prêt remboursable à la fin du mois.

— Monsieur Vincent, lui dis-je d'une voix assurée, je suis profondément touché de votre bonté et de votre indulgence; mais il m'est impossible d'accepter vos offres.

— Pourquoi ça?

— Un emprunt est une dette, et j'ai promis à mon tuteur de ne jamais faire de dettes.

— Oh! des dettes comme celles-là! me dit-il en me regardant de côté d'un air malicieux.

— Une dette est une dette, quel que soit le créancier; j'ai promis, et je tiendrai ma promesse. Mes vêtements sont à moi; en les engageant au mont-de-piété, je dispose de mon bien.

— Très bien! me dit-il en frappant vivement de ses deux mains les deux bras de son fauteil. Je vous tendais un piège, mais j'étais sûr que vous n'y tomberiez pas : c'est franc et net ce que vous venez de me dire là. Portez donc le paquet au mont-de-piété. Je me charge d'arranger l'affaire. »

Je me levai et je lui serrai la main avec reconnaissance.

« Êtes-vous bien sûr, me dit-il, que ce que vous allez engager ne vous fera pas faute? Les soirées commencent à devenir fraîches, réservez-vous un vêtement chaud.

— Il ne s'agit, lui dis-je, que d'un habillement de soirée.

— Diable ! s'écria-t-il ; on parle justement d'un bal à la sous-préfecture, pour ce mois-ci.

— J'ai reçu aujourd'hui même une invitation.

— Et vous n'en profitez pas ? C'est un sacrifice un peu dur pour un jeune homme de votre âge.

— Dur ou non, lui répondis-je en souriant, le sacrifice est fait. Je profiterai de la leçon, et je me rattraperai une autre fois.

— J'aime cela, me dit-il en me tapotant le dessus de la main par un geste tout paternel. Je vais m'occuper de votre affaire pas plus tard que ce soir.

— Voudriez-vous, lui dis-je, attendre jusqu'à demain ? Je désirerais payer mon loyer avant que vous ayez rien dit.

— Tiens ! je comprends cela. Vous seriez embarrassé, et les pauvres filles le seraient autant que vous. Bonsoir ! dormez sur les deux oreilles ; parce que, voyez-vous, au fond, dans tout cela, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. »

CI

Mon habit est parti à la brune pour la rue de la Crédence, accompagné d'un certain nombre de soupirs. Où serait le mérite du sacrifice, s'il ne nous coûtait pas quelques angoisses?

Pendant plusieurs jours de suite, j'éprouve un léger embarras en face des demoiselles Rocher, et il me semble qu'elles sont un peu embarrassées aussi. De part et d'autre, nous gardons le silence sur la question du mont-de-piété; et je ne saurais pas au juste quels sont leurs sentiments à mon égard, si je n'étais subitement rassuré par une invitation à dîner pour le dimanche suivant. Ainsi elles m'ont pardonné! Mieux que cela, elles ont tenu à me faire savoir que je n'avais pas perdu leur estime; et elles ont trouvé ce moyen délicat et ingénieux de me le faire comprendre. J'aime de plus en plus les demoiselles Rocher, et je me creuse la tête pour trouver un moyen de leur faire plaisir.

M. Vincent a fait des démarches auprès d'un notaire de sa connaissance, et, à partir du mois pro-

chain, j'aurai des rôles à copier le soir, en attendant mieux.

Dès le lendemain de notre entretien, Marvéjols a complètement cessé d'aller au café. On le plaisante beaucoup sur sa conversion, et toutes les fois qu'on le plaisante, je me sens mal à l'aise, et le rouge me monte au visage. Quant à lui, il prend très bien la plaisanterie et ne se fâche jamais. Il prétend qu'il veut devenir capitaliste. Là-dessus un des employés de commerce lui coupe la parole et lui demande, à brûle-pourpoint, depuis quand les capitalistes portent de gros paquets, le soir, au mont-de-piété.

Il se fait une grande huée, et Marvéjols, sommé de s'expliquer, déclare tranquillement que l'assertion de l'employé de commerce est exacte.

Nouvelle huée. Qu'a-t-il fait de l'argent qu'il a reçu ? A-t-il au moins payé quelques dettes criardes ?

Je suis littéralement sur le gril, et si toute la bande n'était pas si acharnée sur Marvéjols, on ne manquerait pas de découvrir que je rougis et que je pâlis dix fois par minute.

« Qui paye ses dettes s'enrichit, dit gravement Marvéjols.

— Si réellement vous payez toutes vos dettes, lui crie M. Adam, vous en avez pour des années. Par

conséquent, vous n'avez pas besoin de tirelire.

— La tirelire de Marvéjols est une attrape, dit M. Poulet. Il met cela sur un meuble, hors de la portée de la main. C'est pour faire prendre patience à ses créanciers, en leur faisant croire qu'il se range. Il n'y a pas un rouge liard dedans.

— C'est ce qui vous trompe, dit Marvéjols, j'ai déjà fait quelques économies. »

Tout le monde se récrie ; et comme Marvéjols soutient gravement son dire, on organise, séance tenante, un pèlerinage à la tirelire de Marvéjols, pour confondre l'impudence dudit Marvéjols.

La mère Silex laissa, de stupeur, tomber son plumeau à la vue de la caravane qui envahissait les pénates de Marvéjols.

Torquesne, avec la gravité d'un maître de cérémonies , nous fait ranger tous en cercle ; ensuite il prend la tirelire, et déclare qu'il y a quelque chose dedans.

La tirelire passe de main en main ; on la soupèse, on la secoue ; mais on refuse de se rendre à l'évidence et l'on soutient tout d'une voix que Marvéjols, pour mieux tromper ses créanciers, a introduit dans la tirelire des boutons, des vieux clous et des débris de mouchettes et d'éteignoirs.

« Messieurs, dit Torquesne, en élevant la tirelire au-dessus de sa tête, vous ne rendez pas justice à notre ami commun. Il économise sou à sou pour nous offrir dans quelques années un lapin sauté, arrosé de vin cacheté, chez la mère Houdas, à Fretteville. Donc, l'objet que vous voyez entre mes mains représente un festin magnifique.

— Messieurs, reprit Marvéjols, l'honorable préopinant vient de commettre une erreur qu'il est de mon devoir de relever. L'objet qu'il tient entre ses mains, ou plutôt le contenu de cet objet, représente les sottises que j'aurais pu faire et que je n'ai pas faites. C'est le montant d'une dette plus sacrée que les autres et que je tiens beaucoup à payer de cette façon-là.

— Du sentiment ! » s'écria Torquesne, en déposant brusquement la tirelire sur la commode.

Aussitôt il tira son mouchoir de sa poche et se l'appliqua sur les yeux, comme s'il pleurait à chaudes larmes. Tous les autres l'imitèrent et défilèrent en se tamponnant les yeux, devant la mère Silex, qui était au comble de l'effarement.

Dès les premiers mots de Marvéjols, j'avais compris à quelle dette il faisait allusion. Pendant que les autres gagnaient la porte avec leur mouchoir sur les

yeux, je m'approchai de lui et je lui pris les deux mains sans pouvoir prononcer une parole.

Il serra mes deux mains dans les siennes en souriant, et en m'adressant un petit clignement d'yeux qui signifiait clairement : « Eh ! bien, oui, vous m'avez compris. »

CII

Le bruit se répand de plus en plus que Marvéjols devient une poule mouillée, et qu'on n'en peut plus rien faire.

Nous nous promenons beaucoup ensemble, et Marvéjols finit par découvrir que je suis d'une ignorance honteuse pour mon âge. Il ne me le dit pas en propres termes, mais je le comprends à demi-mot, et mon ignorance commence à me peser. Marvejols s'amuse beaucoup de ma haine aveugle contre les classiques; les jours de pluie, il me lit des passages, et même des pièces entières de Molière. Je lui laisse deviner, je ne sais comment, à propos du *Bourgeois Gentilhomme*, que je manie assez bien le fleuret. Nous convenons d'acheter des masques, des gants et des fleurets, aussitôt que nos finances seront en bon état,

En attendant cette époque fortunée, nous faisons des armes, dans les champs, avec des baguettes de coudrier.

Le temps passe tout doucement, et nous voilà au jour fixé pour le bal de la sous-préfecture. Ceux qui doivent y paraître énumèrent par avance tous les plaisirs qu'ils se promettent. Les autres déclarent d'un air ennuyé qu'on pourrait bien parler d'autre chose. Moi, je ne dis rien, mais j'ai le cœur gros.

Après dîner, Marvéjols me dit : « Venez avec moi, j'ai à vous montrer quelque chose. »

Ayant tiré une lettre de son secrétaire, il me la mit sous les yeux en me disant : « Voici une lettre que j'ai reçue aujourd'hui. Comme c'est par ma faute que vous n'allez pas au bal, je vous devais une compensation ; lisez. »

La lettre était de sa mère et contenait quelques mots de son père.

Je n'ai jamais rien lu de plus simple et de plus touchant que la lettre de cette mère qui retrouvait le cœur de son fils après l'avoir cru perdu pour toujours. Marvéjols ne m'avait pas montré la lettre qu'il avait écrite à ses parents, il ne m'avait pas même dit qu'il leur eût écrit ; mais, à travers la réponse de sa mère, je devinai facilement ce qu'il avait dû lui

écrire. Son père et sa mère le félicitaient vivement d'avoir trouvé un véritable ami. Sa mère m'envoyait sa bénédiction.

Je levai les yeux, Marvéjols me regardait avec un sourire grave : le coin de ses paupières clignait un peu.

« Je vous remercie, lui dis-je d'une voix tremblante ; oui ; je vous remercie de m'avoir fait lire cela. Je devine ce que vous avez écrit, d'après ce que l'on vous répond. Seulement, vous avez parlé de moi en des termes...

— Tut ! tut ! tut ! fit-il en agitant doucement son index devant ses yeux. J'ai dit ce que je voulais dire, cela ne vous regarde pas. En somme, vous êtes content de ce que vous venez de lire, c'est tout ce qu'il me faut. Et puis, ajouta-t-il sans transition, en me montrant la lettre, voilà que j'ai un second fil à la patte.

— Vous plaisantez toujours ! lui dis-je d'un ton de remontrance.

— C'est vrai, me répondit-il sans témoigner la moindre contrition. Mais, au fond, vous savez, Duclerc, cela ne m'empêche pas de penser sérieusement quand je m'y mets, ni surtout d'aimer profondément ceux que j'aime. Je vous défie de me prouver le

contraire. Il ne fait guère un temps à se promener, reprit-il en levant un coin du rideau; si nous lisions *le Misanthrope?* »

CIII

Le lendemain, dans l'après-midi, M. le sous-directeur me fit appeler.

« Monsieur Duclerc, me dit-il, vous savez que je vous porte de l'intérêt, j'espère donc que vous prendrez en bonne part ce que j'ai à vous dire. »

Ce début me fit trembler de la tête aux pieds.

« Il m'est revenu, reprit M. le sous-directeur, que vous fréquentiez beaucoup votre collègue M. Marvéjols.

— C'est vrai, monsieur le directeur.

— Croyez-vous que ce soit une bonne société pour vous?

— Oui, monsieur le sous-directeur, » répondis-je sans hésiter.

Il parut frappé de la fermeté de ma réponse, et reprit :

« M. Marvéjols, ceci entre nous, n'a pas une bonne réputation.

— C'est vrai, monsieur le sous-directeur, et je vous avoue que je n'aurais pas recherché sa société, si les circonstances ne nous avaient pas rapprochés. M. Marvéjols a une mauvaise réputation, c'est un fait; mais je vous assure qu'il vaut mieux que sa réputation, et qu'il est en train de la perdre. »

M. le sous-directeur sourit avec indulgence et me dit :

« Il fait bon à être de vos amis, car je conclus de la chaleur avec laquelle vous le défendez qu'il est votre ami.

— Il est mon ami.

— Intime?

— Intime.

— Vous avez au moins, reprit-il, le mérite de la franchise. Ainsi, vous êtes l'ami intime d'un homme qui passe sa vie au café!

— Il n'y met plus les pieds.

— Qui est criblé de dettes?

— Il se prive de tout pour les payer.

— Vous en êtes sûr?

— Monsieur le sous-directeur, permettez-moi de vous citer un petit fait. Un de nos collègues, par dérision, a fait cadeau d'une tirelire à M. Marvejols. M. Marvejols a accepté sérieusement le cadeau.

Comme on le juge encore sur son ancienne réputation, tous les pensionnaires de la *Sirène* sont allés en corps pour passer l'inspection de la tirelire. L'inspection a démontré que la tirelire était passablement lourde. En réponse à une plaisanterie, M. Marvéjols a répondu sérieusement : « Ce qui est là-dedans représente les sottises que j'aurais pu faire et que je n'ai pas faites. Le montant servira à payer une dette plus sacrée que les autres et que je tiens beaucoup à payer de cette façon-là. »

Il me fut impossible de prononcer ces dernières paroles sans émotion. M. le sous-directeur me regarda avec curiosité et ouvrit la bouche comme pour m'adresser une question. Mais il se ravisa.

CIV

Il réfléchit quelques instants, les yeux fixés sur sa main gauche, et reprit :

« Tout ce que vous me dites là, et le ton dont vous me le dites, me fait le plus grand plaisir. Il m'est toujours pénible d'avoir à penser du mal des employés qui sont sous mes ordres. Croyez-vous

avoir été pour quelque chose dans le changement de M. Marvéjols ?

— Je n'en sais rien.

— Et vous persistez à croire que la société de M. Marvéjols n'est pas dangereuse pour vous ?

— Depuis une certaine époque, M. Marvéjols n'a rien fait dont il ait à rougir, ou dont ses amis aient à rougir pour lui. Quant à moi, il ne m'a jamais donné que de bons conseils.

— Je ne puis pas douter un instant de ce que vous me dites, reprit M. le sous-directeur. Il y a d'ailleurs une confirmation de vos paroles dans ce fait seul que M. Marvéjols est exact au bureau, et qu'il y emploie bien son temps. Pourvu que cela dure ! reprit-il, en regardant cette fois-ci sa main droite.

— Je crois, repris-je, que M. Marvéjols a dû faire de profondes réflexions, plus profondes même qu'il ne me l'avait laissé deviner, car il n'aime pas à se faire valoir et ne cherche jamais à paraître à son avantage.

— Votre croyance s'appuie-t-elle sur quelque fait positif ?

— Hier soir, monsieur le sous-directeur, il m'a fait lire une lettre de ses parents, avec lesquels il était brouillé depuis longtemps. C'était une lettre

très touchante, et où l'on voyait qu'il avait dû faire sa soumission en toute humilité et en toute sincérité.

— Ma foi ! reprit M. le sous-directeur, en mettant son lorgnon pour me regarder dans les yeux, je ne puis vous blâmer de fréquenter M. Marvéjols, je ne puis que vous recommander la prudence et la circonspection. Ah! à propos, que disent les demoiselles Rocher de cette liaison ?

— Les demoiselles Rocher ne connaissent pas M. Marvéjols, il ne vient jamais chez moi.

— Pourquoi donc? me demanda vivement M. le sous-directeur.

— Toutes les fois que je l'ai engagé à monter, il s'y est refusé en disant : Plus tard ! plus tard ! nous verrons. Pour le moment, je vis sur mon ancienne réputation; les conversions subites sont suspectes, je ne veux pas vous compromettre.

— Quel singulier garçon !

— Un brave garçon, monsieur le sous-directeur; et si instruit, et si intelligent, par-dessus le marché !

— Intelligent, cela se voit; mais je ne savais pas qu'il fût instruit.

— Il a tout lu, monsieur le sous-directeur; moi, je suis ignorant comme une carpe; il s'est mis en tête de me faire lire.

— Et quels livres, s'il vous plaît? me demanda vivement M. le sous-directeur en fronçant les sourcils.

— Les classiques français! Hier soir il m'a lu *le Misanthrope*. Il lit très bien. Avez-vous remarqué son sourire ?

— Jusqu'ici, dit M. le sous-directeur avec bonhomie, je n'ai eu aucune occasion de remarquer son sourire, parce que nos entrevues n'ont pas toujours été des plus plaisantes; mais, ajouta-t-il avec bonté, sur votre recommandation, j'examinerai son sourire. »

CV

Je fus tout confus d'avoir parlé si familièrement à M. le sous-directeur, et je me levai pour prendre congé.

« J'ai encore un mot à vous dire, reprit M. le sous-directeur, en rapprochant son fauteuil de son bureau. Est-ce que vous n'aimez pas le monde?

— Pardon, monsieur le sous-directeur, il me semble que ce doit être très amusant d'aller dans le monde.

— Alors, pourquoi avez-vous passé votre soirée

à lire *le Misanthrope*, au lieu de venir au bal de la sous-préfecture ? Est-ce M. Marvéjols qui vous a retenu?

— Marvéjols aime bien à être avec moi, mais il ne voudrait pas me priver d'un plaisir. Si je ne suis pas allé à la sous-préfecture, c'est que je n'avais pas d'habit. »

Il fit un petit signe de tête et reprit :

« C'est dommage; je vous ai cherché pour vous présenter à M. le sous-préfet. C'est un amateur d'escrime, et il aurait été enchanté de trouver un partenaire. »

Je baissai la tête comme un coupable.

« Croyez-vous, reprit-il, que vous pourriez être en mesure d'avoir un habit pour le mois prochain? J'ai l'intention de donner un bal. Ce serait une occasion toute naturelle de vous présenter à M. le sous-préfet; il ne faut pas qu'un jeune homme néglige de faire de bonnes connaissances.

— Le mois prochain j'aurai un habit, monsieur le sous-directeur. »

Voyant que M. le sous-directeur n'avait plus rien à me dire pour le moment, je pris respectueusement congé de lui, et je retournai à mon travail. Tout en travaillant, je levais le tête de temps en temps,

lorsque j'avais les yeux fatigués, et alors je me reposais la vue en regardant courir les nuages. Avant de revenir à mes paperasses, mes yeux s'arrêtaient toujours sur Marvéjols : j'avais du plaisir à le voir, surtout depuis mon entretien avec M. le sous-directeur, où je m'étais conduit en bon camarade.

A cause des idées nouvelles qui m'étaient venues sur son compte, et des espérances que j'avais conçues à son égard, j'aurais voulu le voir plus soigneux de sa personne ; mais ce sujet est si délicat à traiter que je n'avais osé l'aborder.

Ce jour-là, par exemple, je trouvai qu'il aurait gagné cent pour cent dans l'estime de M. le sous-directeur, s'il avait eu les cheveux moins longs et moins ébouriffés, s'il avait rasé les bouquets inégaux de poils roux qu'il appelait sa barbe, et s'il avait renoncé aux étoffes à carreaux. Mais je gardai mes réflexions pour moi et je me contentai de faire des vœux intérieurement.

CVI

Un soir, en arrivant à la *Sirène*, je trouvai la table en rumeur; et, dans les premiers moments, il

me fut impossible de deviner pourquoi tout le monde était debout et pourquoi tous les pensionnaires parlaient à la fois.

On criait sur tous les tons : « C'est lui ! Ce n'est pas lui ! c'est un de ses cousins ! c'est son petit frère ! c'est un enfant de chœur ! Il s'est fait tondre et raser pour n'être pas reconnu de ses créanciers ! Du tout, il a vendu ses cheveux et sa barbe pour les payer ! »

Comme je passais devant Jeannette, elle me dit avec indignation : « Je ne sais pas ce qu'ils ont à crier comme ça après lui. Il est dix fois plus gentil comme ça. »

J'arrivai enfin à ma place, et je vis Marvéjols, tranquillement assis à la sienne ; renversé sur le dossier de sa chaise, il tournait tranquillement ses regards vers ceux qui criaient le plus fort, et les saluait d'une légère inclination de tête, accompagnée d'un fin sourire. Il avait l'air d'un souverain qui reçoit des hommages.

Je fus frappé et charmé du changement qui s'était opéré en lui. Il avait les cheveux taillés un peu court ; cela dégageait la forme de sa tête, qui était réellement fine et distinguée ; pour la première fois, le rasoir s'était promené sur sa face, et avait fait disparaître les efflorescences rougeâtres qui lui donnaient

l'air d'un photographe de quatrième ordre. Il avait un sourire charmant, quoique un peu narquois.

Je ne pus m'empêcher de lui tendre brusquement la main, à travers la table, et de lui dire naïvement : « Bravo, Marvéjols !

— Je crois, dit-il nonchalamment, que tout le monde a donné son avis et que l'incident est vidé ; ah ! j'oubliais quelqu'un... Asmodée ! »

Asmodée apparut à la fenêtre, et répondit respectueusement : « Oui, monsieur Marvéjols !

— Viens ici, mon garçon. »

Asmodée se précipita vers la porte et vint se placer à côté de Marvéjols. Son œil gauche se ferma, et sa grosse figure exprima une admiration stupide.

« Comment me trouves-tu ? » lui demanda doucement Marvéjols.

Asmodée répondit sans hésiter : « Vous avez l'air bien plus propre.

— Merci, Asmodée, lui dit Marvéjols. Ton compliment simple et naïf me comble de joie. Tu peux retourner à tes bouteilles. »

Asmodée retourna à ses bouteilles en ricanant de satisfaction.

CVII

Au sortir de la *Sirène*, Marvéjols passa son bras sous le mien, et me dit à brûle-pourpoint :

« Savez-vous pourquoi il suffit de mettre un bouquet dans une pièce pour en faire aussitôt disparaître la poussière? »

Je réfléchis quelques secondes, et je finis par lui avouer que je n'en savais rien.

« C'est, dit-il, parce que le contraste est si grand et si choquant entre la fraîcheur du bouquet et la laideur de la poussière, que les ménagères soigneuses en sont choquées et se hâtent d'essuyer la poussière.

— Je n'y avais jamais songé, mais cela doit être vrai.

— Soyez sûr que c'est absolument vrai ; je vais vous citer un exemple frappant. Mais d'abord il faut que je vous adresse une autre question, et que vous me répondiez franchement, en ami.

— Je le regardai avec surprise.

— Vous êtes la franchise même. Vous allez me répondre par oui ou non. Me le promettez-vous?

— Je vous le promets.

— Je prends acte de votre promesse. Vous avez dû être souvent choqué de ma tenue ? »

Comme j'hésitais, il me dit :

« Répondez oui ou non.

— Eh bien, oui !

— Pourquoi ne m'en avez-vous jamais rien dit ?

— Je craignais de vous offenser. »

Il se mit à rire, et reprit :

« Quand j'aime les gens, je ne m'offense jamais de ce qu'ils peuvent me dire. Vous en souviendrez-vous ?

— Je m'en souviendrai. Mais, repris-je pour changer de conversation, vous m'aviez promis de me raconter l'histoire d'un bouquet.

— Soyez tranquille, j'y arrive. Le bouquet, c'est vous, par métaphore, bien entendu. On voit à votre tenue que vous avez été élevé par un vieux militaire, et les vieux militaires ne plaisantent pas sur la propreté et la bonne tenue. Le jour où vous êtes entré dans ma vie, et où vous m'avez honoré de votre amitié, j'ai commencé à m'apercevoir que ma tenue contrastait grossièrement avec la vôtre, que je vous faisais honte.

— Ce n'est pas vrai ! répliquai-je vivement.

— Par humanité, reprit-il en riant, attendez pour

me démentir si crûment, que je sois à peu près de force à l'escrime.

— Je n'ai jamais rougi de vous, répliquai-je avec obstination.

— Soit; et cependant ma tenue vous a fait souffrir.

— Pour vous, uniquement pour vous, jamais pour moi.

— Eh bien, moi, j'ai souffert pour vous et pour moi. J'ai résolu d'essuyer ma poussière, et j'ai donné aujourd'hui le premier coup de torchon.

— Vous parlez toujours de vous-même avec des expressions méprisantes; puisque vous tenez tant à savoir la vérité, je vous dirai une bonne fois pour toutes que cela me fait de la peine.

— Pardon, mon cher bouquet, c'est un petit reste de poussière que je vais faire disparaître d'une chiquenaude; je retire le mot torchon qui vous choque, et j'y substitue le mot plus parlementaire de plumeau.

— Plumeau! plumeau! dis-je en secouant la tête d'un air mécontent.

— Eh bien, je vais donner à ma pensée un tour plus noble : j'ai commencé aujourd'hui, pour vous faire honneur, une réforme somptuaire. J'ai de grands projets; quand je serai en fonds, je renouvellerai ma

garde-robe, et je médite de transporter mes pénates dans un logis plus décent, dût la mère Silex en verser des larmes amères. »

CVIII

Tout doucement, un jour poussant l'autre, la fin du mois arrive. J'éprouve une grande joie à l'idée de toucher mes appointements, et un grand trouble à l'idée de me retrouver seul à seul avec M. Fœderis.

Le 30, dans l'après-midi, le garçon de bureau vint prier Marvéjols de vouloir bien passer dans le bureau de M. le sous-directeur. Je le regardai avec une certaine anxiété. D'habitude il recevait ces sortes d'invitations en haussant les épaules et en pestant contre le créancier malappris qui était venu faire des révélations intempestives à M. le sous-directeur. Cette fois, il posa tranquillement sa plume sur le bord de l'encrier, boutonna sa jaquette avec beaucoup de soin, et partit sans maugréer.

Quand il revint, personne ne lui adressa la parole, parce qu'il avait l'air ému. L'opinion générale fut qu'il venait de recevoir ce qu'en termes d'argot on appelle un « bon savon ».

Il se remit à l'ouvrage sans rien dire, et je fus obligé d'attendre la sortie pour apprendre ce qui lui était arrivé.

A quatre heures, il me fit signe de l'attendre, et rangea ses petites affaires avec une lenteur calculée pour laisser partir nos collègues. Nous sortîmes les derniers.

Quand le garçon de bureau eut refermé la porte sur nous, Marvéjols passa son bras sous le mien, et enfila une ruelle qui aboutissait à la campagne.

« Vous avez parlé de moi au sous-directeur? me dit-il brusquement.

— Oui.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit?

— Je lui ai dit ce que je pensais de vous. Est-ce qu'il aurait mal interprété mes paroles? ajoutai-je avec inquiétude.

— Non, mon vieux, non; rassurez-vous! s'écria-t-il en me frappant à plusieurs reprises sur l'épaule. Il a été charmant pour moi. »

Mon cœur se dilata.

« Vous étiez ému en sortant de chez lui, repris-je aussitôt, et je craignais qu'il ne vous eût dit quelque chose de désagréable.

— J'étais ému, je ne le cache pas, mais j'étais ému

de sa bonté et de sa bienvaillence. J'étais ému surtout de ce que vous avez osé faire pour moi, et sans m'en souffler un traître mot encore! Duclerc, vous êtes un ami rare; ma parole d'honneur, je suis profondément touché. »

Cette fois, je n'eus pas à l'accuser de plaisanter. Je vis deux points brillants au bord de ses paupières : c'étaient deux larmes. Il se détourna, mais pas assez vite pour me les cacher.

CIX

Quand nous eûmes fait quelques pas en silence, il reprit :

« M. le sous-directeur m'a annoncé qu'il me propose au directeur pour remplacer Fœderis.

— Marvéjols, lui dis-je vivement, je suis très heureux du bonheur qui vous arrive, mais en même temps je ne puis m'empêcher...

— D'être jaloux? me demanda-t-il en souriant.

— D'être fâché que le pauvre M. Fœderis perde sa place.

— Qui vous dit qu'il la perd?

— Je ne comprends pas, lui dis-je d'un ton surpris,

comment on peut vous offrir la place de M. Fœderis s'il doit la conserver.

— Il ne la conserve pas, c'est certain; mais on ne peut pas dire non plus qu'il la perde, puisqu'il résigne ses fonctions de son plein gré. Au fait, c'est encore une histoire dans laquelle vous êtes mêlé ; ma parole d'honneur! Duclerc, vous êtes un véritable intrigant, vous vous fourrez partout. Fœderis était là quand M. le sous-directeur m'a fait appeler.

— Est-ce qu'il avait l'air triste ? lui demandai-je avec inquiétude.

— Triste... oui, triste comme un pinson ! Il avait l'air heureux et tranquille d'un homme qui vient de décharger son cœur d'un grand poids. Et à propos, savez-vous de quel poids ? »

Il croisa ses deux bras sur sa poitrine, et, approchant sa figure de la mienne, me regarda jusqu'au fond des yeux !

« Peut-être, lui répondis-je en rougissant.

— « Peut-être » est joli, c'est-à-dire que vous saviez tout, du premier mot jusqu'au dernier, et que vous n'en avez pas dit un mot à âme qui vive.

— Je n'avais pas le droit... dis-je en balbutiant.

— Certainement non, vous n'aviez pas le droit de parler ; et vous avez bien fait de vous taire, reprit-il

en caressant ma main droite qu'il avait prise dans les deux siennes. Mais Fœderis avait le droit de parler, lui, et il a parlé. Je sais maintenant pourquoi vous aviez si grand besion d'argent au commencement du mois, et M. le sous-directeur sait pourquoi vous n'êtes pas allé au bal de la sous-préfecture. »

Je retirai brusquement ma main, et je regardai Marvéjols avec effroi.

« Il sait, dis-je en balbutiant, que mon habit est au mont-de-piété ?

— Il le sait.

— Qui peut le lui avoir dit?

— Moi.

— Oh ! Marvèjols, je n'aurais jamais cru cela de vous !

— N'est-ce pas? » me répondit-il d'un air tranquille.

CX

« Voyons, reprit-il en s'emparant de mon bras et en le passant sous le sien, je ne veux pas vous tenir plus longtemps sur le gril, et je vais vous dire ce qui s'est passé. J'entre dans le cabinet, et je trouve Fœ-

deris en tête-à-tête avec M. le sous-directeur. Je veux me retirer, par discrétion. On me dit d'entrer. Ces messieurs échangent des signes de tête, Fœderis me dit :

« Monsieur Marvéjols, vous êtes très lié avec M. Duclerc?

— Très lié, et je m'en flatte.

— Vous avez raison. Est-il à votre connaissance qu'il se soit trouvé à court d'argent, ce mois-ci?

— Oui, il a été un peu gêné. »

Fœderis échange encore des signes de tête avec M. le sous-directeur, et continue :

« Savez-vous pourquoi il était gêné?

— Il ne me l'a pas dit, et je ne le lui ai pas demandé.

— Avez-vous fait des suppositions à ce sujet?

— Naturellement.

— Puis-je vous demander quelles suppositions vous avez faites?

— Comme je me flatte de connaître ses idées et son genre de vie, je me suis dit que, s'il était dans l'embarras, c'est qu'il avait rendu service à quelqu'un.

— Touché! dit Fœderis en se frappant la poitrine. L'homme à qui il a rendu service, c'est celui qui a l'honneur de vous parler. »

Comme je sais que Fœderis est riche, je demeurai tout ébahi à l'idée qu'il avait pu vous emprunter de l'argent. Il devina tout de suite ce que je pensais, et me dit :

« Ce n'est pas ce que vous croyez, Marvéjols. J'avais oublié de le prévenir que le premier douzième de son traitement lui serait retenu pour la retraite. Il m'a avoué sur le moment que c'était un cruel désappointement pour lui, et qu'il avait compté sur cette somme. Comme j'étais en faute, je lui ai proposé de la lui avancer; mais il a refusé, disant que ce serait une dette, et qu'il avait juré de ne jamais faire de dettes. Comme il vit que j'étais très tourmenté de cet oubli, il m'a promis spontanément de ne rien dire à personne, et je vois qu'il a tenu sa promesse. Marvéjols, depuis quelques mois, vous avez dû me trouver défiant et irritable.

— Un peu.

— Un peu, c'est-à-dire beaucoup. Je perdais la mémoire, Marvéjols, et même je craignais de devenir fou, comprenez-vous ? Je n'osais pas consulter le médecin, de peur d'acquérir la certitude que mes craintes étaient fondées. A la fin je me suis décidé. Le médecin s'est moqué de mes terreurs ; seulement il m'a conseillé de renoncer au travail de bureau, et

d'aller planter mes choux dans ma petite propriété de Fretteville. J'ai droit à ma retraite, je la demande; M. le sous-directeur approuve et appuie ma demande. Il est donc probable que le mois prochain ou le suivant, au plus tard, ma place sera vacante.

CXI

Je lui exprimai très sincèrement le regret que nous éprouverions tous de le voir partir. Alors il me tendit la main et me dit : « Fretteville n'est pas loin d'Orgeval. J'espère que mes anciens collègues viendront de temps en temps frapper à ma porte et me demander à déjeuner. »

M. le sous-directeur, qui avait tout écouté en souriant et en jouant avec son couteau à papier, me dit alors :

« Je serais curieux de savoir comment M. Duclerc s'est tiré d'affaire?

— En homme, lui répondis-je. Comme il ne voulait ni emprunter, ni recourir à son tuteur, ni reporter d'un mois à l'autre son loyer et sa pension, il a sacrifié un grand plaisir; il a renoncé bravement

au bal de la sous-préfecture, et il a mis son habit en gage au mont-de-piété.

— Le pauvre garçon ! dit Fœderis.

— Le brave garçon ! » ajouta M. le sous-directeur.

Il reprit aussitôt :

« Monsieur Marvéjols, vous voyez que M. Fœderis est bien décidé à nous quitter ; je suis donc obligé de pourvoir à son remplacement, et j'ai songé à vous.

— A moi, monsieur le sous-directeur !

— A vous ; cela vous étonne ?

— Je vous avouerai franchement que cela m'étonne beaucoup.

— Vous avez, dans tous les cas, le mérite de la franchise.

— C'est bien le moins que j'aie celui-là.

— Vous trouvez-vous incapable ou indigne de remplir cette fonction ?

— Ni l'un ni l'autre, monsieur le sous-directeur ; mais je ne vous apprendrai rien en vous disant que je me suis fait beaucoup de tort, et que ma réputation est loin d'être bonne. Vous-même, monsieur le sous-directeur, vous m'avez donné plusieurs fois à entendre que je m'exposais à sortir de l'administration par la mauvaise porte.

— C'est vrai, c'est parfaitement vrai, dit-il en

souriant. Mais, vous savez, à tout péché miséricorde; et il m'est revenu que vous vous étiez considérablement amendé.

— Oui, dit Fœderis d'un air bienveillant; oui, monsieur le sous-directeur, c'est la pure vérité.

— J'ai encore des dettes.

— On m'a dit, reprit le sous-directeur, que vous n'en contractez plus de nouvelles, et que vous vous privez de tout pour payer les anciennes.

— Je ne sais pas qui est-ce qui a pu si bien vous instruire; mais, dans tous les cas, on vous a dit la vérité.

— Dans combien de temps croyez-vous être quitte?

— Il me faudra encore deux mois.

— Je resterai encore deux mois, dit résolument Fœderis. Maintenant que le médecin m'a dit exactement mon fait, deux mois ne me font pas peur, et même quatre au besoin. »

Quand je voulus le remercier, il prit un air fâché, et comme j'insistais, me déclara tout net qu'il ne voulait pas de mes remerciements; que ce qu'il en faisait, c'était pour faire plaisir à M. Duclerc.

« Ainsi, vous acceptez? me demanda M. le sous-directeur.

— Si j'accepte! je le crois bien, et avec une pro-

fonde reconnaissance. Monsieur le sous-directeur, je suis pénétré de votre bonté.

— Pardon ! me dit-il, laissons là, s'il vous plaît, ma bonté, ou du moins donnons-lui un rôle très modeste dans cette affaire. Je ne vous proposerais pas pour remplacer M. Fœderis, si je ne vous savais pas intelligent et capable de vous tirer d'affaire ; donc nous donnerons une part à votre mérite, une petite part à ce que vous appelez ma bonté, et une très grosse part à une personne qui vous a très instamment recommandé. »

Je demeurai stupéfait, sachant que je m'étais aliéné peu à peu toutes les personnes qui auraient pu prendre intérêt à moi.

C'est alors qu'il me raconta comment vous lui aviez tenu tête pour me défendre. Il a raison, mon vieux, il fait bon à être de vos amis. Je n'oublierai jamais cela, vous savez, jamais !

CXII

En rentrant, le soir, je fis mes comptes du mois. Excepté un ressemelage de souliers, deux notes de blanchisseuse, un pain de savon pour la toilette et les

trente centimes quotidiens de la tirelire, je n'avais pas dépensé un sou. Malgré cela, en défalquant de mon traitement le loyer, la pension et ce que j'avais dépensé sur le prix d'engagement de mes effets au mont-de-piété, je vis que j'aurais bien juste de quoi atteindre la fin du mois suivant.

Il me vint à l'esprit toutes sortes de réflexions et d'inquiétudes. J'avais beau me dire : « Ce que j'ai fait ce mois-ci, je puis encore le faire le mois prochain. » Mais je ne pouvais m'empêcher de reconnaître qu'il y avait une grande différence entre le mois qui finissait et celui qui allait commencer. Pendant tout le dernier mois, j'avais eu l'esprit tranquille, parce que j'avais par devers moi une somme suffisante pour me rassurer sur l'imprévu. Il n'en serait pas de même dans le mois qui allait commencer; réduit au strict nécessaire, je serais continuellement tourmenté par l'idée d'un accident vulgaire qui viendrait troubler toute l'économie de mon petit budget. Par exemple, je pouvais casser un carreau, cela arrive à tout le monde; et je frémissais à l'idée de rester en affront, faute de pouvoir le payer, ou d'en être réduit à prendre sur l'argent destiné à la tirelire. Oh ! que mon tuteur avait raison en disant que l'argent représente de l'indépendance, de la dignité et de la sécurité ! Si

le bal de M. le sous-directeur n'avait pas dû avoir lieu dans la première quinzaine du mois, je crois que j'aurais laissé un mois de plus mon habit rue de la Crédence.

« Au fait, me dis-je en me frappant le front, une fois le bal passé, je pourrai reporter mon habit là-bas ! »

Quoique cette solution ne fût pas très satisfaisante, je fus bien obligé de m'en contenter, mais je passai une partie de la nuit sans dormir, réfléchissant au meilleur moyen d'amasser une petite somme suffisante pour me mettre à l'avenir l'esprit en repos.

Le lendemain soir, j'allai chercher mon paquet chez Marvéjols, qui avait voulu absolument le dégager lui-même. Au moment où je le quittais, il me dit : « Vous regarderez dans la poche de l'habit, » et il referma brusquement la porte.

Dans la poche de l'habit, je trouvai une enveloppe qui contenait un billet de cinquante francs et la lettre suivante :

« Mon ami, je vous écris au lieu de vous parler de vive voix, parce que je n'aurais pu m'empêcher d'être ému et de plaisanter pour cacher mon émotion, ce qui vous aurait déplu et à moi aussi. Les cinquante francs sortent de la tirelire, ils y sont entrés sou à

sou; ils représentent ce que vous savez : un commencement de réforme et un pas dans le bien. Ils représentent aussi des pensées que je ne vous ai pas toujours dites, mais qui toutes se rapportent à vous. Je vous ai aimé de tout mon cœur, à partir du jour où je suis allé chez vous. Aimez-moi aussi. — M. »

CXIII

Je relus plusieurs fois cette lettre, ensuite je la serrai précieusement dans mon secrétaire, et je m'enfonçai dans mon fauteuil pour savourer à loisir le bonheur d'avoir un ami.

Quand je m'aperçus qu'il était tard, je me préparai à me coucher. En allant et venant, j'aperçus sur la commode le billet de cinquante francs que j'avais complètement oublié.

« Mon ami, lui dis-je en souriant malgré moi, tu es certainement le bienvenu. »

Et je pensai aussitôt : « Maintenant, j'ai de la marge, mais je suis bien décidé à faire comme si je n'en avais pas ; oh ! oui, j'y suis bien décidé. »

En m'endormant, je repassais encore dans ma mémoire le billet de Marvéjols. Cinquante francs

peuvent représenter bien des choses, me dis-je en souriant. Il faut croire que mon esprit resta toute la nuit sur cette idée, car en me réveillant, je jetai tout de suite les yeux sur mon secrétaire, et je me dis : « J'ai là pour cinquante francs de sécurité. »

Le surlendemain, qui était un dimanche, j'allai frapper de très bonne heure chez Marvéjols ; il était déjà levé et habillé, et il écrivait près de sa fenêtre.

Il se leva vivement et me tendit la main.

« Je vous dérange, lui dis-je.

— Pas du tout, me répondit-il ; je copiais, en vous attendant, des rôles d'hypothèques : c'est une besogne qui se quitte et se reprend avec la plus grande facilité. Vous voyez que je ne perds pas mon temps. »

Quel aimable et charmant sourire !

« Descendons, reprit-il et expédions notre petite affaire. »

Il s'agissait de choisir une belle pipe d'écume pour mon tuteur. J'avais atteint la veille la somme fixée par Marvéjols lui-même.

Nous entrâmes dans le bureau de tabac. La pipe choisie, Marvéjols l'emballa lui-même, et nous nous rendîmes au bureau des messageries. M'étant informé du jour où le précieux colis arriverait à Saint-

Bié, je mis à la poste une lettre que je tenais toute prête depuis la veille au soir.

« Eh bien, qu'est-ce qui vous prend? me demanda vivement Marvéjols.

— Je pense que la chose est faite et qu'il n'y a plus à y revenir. Maintenant que la lettre est dans la boîte, je me demande comment mon tuteur prendra la chose.

— Comment diable voulez-vous qu'il la prenne?

— Il est si délicat, si susceptible.

— Il n'y a pas de susceptibilité qui tienne; l'intention est si bonne et l'idée si délicate qu'il sera enchanté.

— En êtes-vous bien sûr?

— Absolument sûr.

— Tant mieux. Quand croyez-vous que j'aurai sa réponse?

— Le lendemain du jour où il l'aura mise à la poste. Voyons, ne faites pas cette figure-là. Qu'est-ce que vous voulez que je vous réponde? Donnez-lui le temps de recevoir le petit paquet et la lettre, de déballer la pipe, de la regarder, de l'étrenner. Et puis, il n'aime peut-être pas beaucoup à écrire.

— Il n'écrit presque jamais. Pourvu qu'il m'écrive!

— Je réponds qu'il vous écrira. »

CXIV

Dans l'après-midi, je me mis en grande tenue pour aller faire ma visite à la sous-préfecture. A vrai dire, j'étais un peu en retard, mais il y avait eu force majeure. Je devais cette visite; il valait encore mieux la faire en retard que de ne pas la faire du tout. Seulement, j'étais très préoccupé de la réception qu'on me ferait.

On ne me fit point de réception du tout, vu que M. le sous-préfet et madame la sous-préfète ne recevaient pas le dimanche. Je mis ma carte à un grand domestique cagneux, qui la regarda d'un air assez méprisant.

Ma carte était manuscrite, c'était moi qui l'avais calligraphiée de ma plus belle écriture : c'est sans doute pour cela qu'elle avait encouru le dédain du grand domestique cagneux. Je me promis aussitôt de me commander un cent de cartes lithographiées, lorsque je serais un peu plus riche, ou plutôt un peu moins pauvre.

En descendant vers la Mérelle, je vis un grand rassemblement du côté du pont de pierre. Comme

je suis très badaud, je me mis à courir, et je demandai à une femme qui levait les bras au ciel :

« Qu'est-ce qu'il y a donc?

— Un enfant vient de tomber à l'eau. »

Je fendis brusquement la foule et je me trouvai au premier rang, entouré de gens qui criaient.

Deux hommes, de l'autre côté de la Mérelle, frappaient à coups de hache sur la chaîne d'un bateau. Quelqu'un dit à côté de moi que le propriétaire du bateau était absent, et que l'on n'avait pas la clef du cadenas.

Avec une netteté surprenante, je voyais et j'entendais tout ce qui se faisait et tout ce qui se disait autour de moi, et en même temps mon âme était le théâtre d'une lutte abominable. Je suis très bon nageur, et mon premier mouvement avait été de me jeter à l'eau. Je fus retenu et comme paralysé par l'idée que j'étais en toilette, que le bal de M. le sous-directeur aurait lieu dans une dizaine de jours, et que je n'avais pas de quoi me faire faire un autre costume de soirée. J'avais horreur de cette pensée égoïste, et cependant elle me retenait sur le bord. Ah! si j'avais eu seulement deux cents francs devant moi!

— Puisque les hommes sont des lâches, s'écria une femme, laissez-moi essayer! »

On eut grand'peine à la retenir.

Un mouvement de l'eau avait amené l'enfant à la surface; sa petite main apparut un instant; il y eut un cri de pitié et d'horreur.

Le mot de « lâche » me fit frissonner, la vue de la pauvre petite main me bouleversa le cœur. J'oubliai le reste, et je me jetai à la rivière.

CXV

L'eau était si froide que je fus saisi de la tête aux pieds, et par un mouvement instinctif je nageai vers le bord.

« Par-là ! par-là ! » cria la foule.

Et vingt bras tendus me montrèrent l'endroit où l'enfant avait disparu.

J'avais repris tout mon sang-froid. Je nageai vigoureusement et je plongeai à quatre ou cinq reprises, mais sans résultat. L'haleine me manquait, mes membres se raidissaient, mes habits se collaient sur moi et entravaient mes mouvements. Je compris très bien que j'allais me noyer, mais je voulus faire mon devoir jusqu'au bout. Au moment où j'allais plonger une dernière fois, je vis à quelques pouces

de moi une petite jupe qui apparaissait entre deux eaux ; je la saisis, j'attirai l'enfant, et j'eus encore la force de lui tenir la tête hors de l'eau. Comme je me tournais pour voir de quel côté je pourrais aborder, je vis, à quelques pieds au-dessus de moi, les planches noircies du bateau dont on avait enfin rompu la chaîne ; deux hommes se tenaient penchés par-dessus le bord, fixant sur l'enfant et sur moi des regards pleins d'anxiété.

L'un d'eux prit l'enfant que je lui tendais; en ce moment je perdis connaissance. Tout ce que je me rappelle, c'est que quelqu'un me tira les cheveux avec violence et que je murmurai : « Vous me faites mal ! »

Quand je revins à moi, il me sembla que je sortais d'un lourd sommeil, hanté de mauvais rêves. Je crus tout d'abord être au lundi matin. J'avais oublié une partie de ce qui s'était passé. Je n'avais aucune conscience de m'être jeté à l'eau, mais je me revoyais sur la rive, et j'avais honte de mon hésitation.

« Je suis un lâche ! m'écriai-je en me cachant la figure dans mon oreiller.

— Excusez ! dit une voix sonore ; alors, qu'on me montre un brave ! »

Je me retournai brusquement, croyant avoir reconnu la voix du docteur.

Le docteur, en effet, était penché au-dessus de moi. Marvéjols se tenait debout au pied de mon lit. Zélie était accroupie près de la cheminée, où il y avait du feu; elle surveillait une bouillotte.

« Enfin, dis-je au docteur, je me suis donc jeté à l'eau?

— Tout ce qu'il y a de plus jeté.

— Et ce petit enfant?

— Le polisson va bien. Vous m'avez fait plus grand'peur que lui.

— Et mes habits?

— Ils sèchent dans la cuisine, me dit Zélie. »

Je n'osai demander s'ils seraient encore présentables une fois secs.

Marvéjols quitta le pied du lit, s'approcha de moi, me prit la tête à deux mains, et m'embrassa sur le front sans rien dire. Il pleurait.

« Il faut tâcher de dormir, » me dit doucement le docteur.

On me fit boire une potion, et je m'endormis profondément.

CXVI

Cette nuit-là, je me réveillai très souvent. Chaque fois que je me réveillais, mes yeux se portaient au plafond, où la veilleuse dessinait un rond de lumière pâle; alors je me souvenais et je tournais un peu la tête; j'apercevais une figure immobile et attentive qui se levait pour me donner à boire. Ce fut d'abord Marvéjols, puis Zélie, puis Fillette, puis Petite-Mère. On me souriait silencieusement et on me faisait signe d'être bien sage, de ne pas parler et de me rendormir.

Le lendemain matin, le docteur vint de très bonne heure et je lui demandai l'autorisation de me lever pour aller à mon bureau.

« Le bureau se passera bien de vous pour aujourd'hui, me répondit le docteur. Quand on se livre le dimanche à des exercices aussi violents, on se repose le lundi.

— Mais que dira M. le sous-directeur?

— Il dira ce qu'il voudra. Voyons, ne vous agitez pas. Votre sous-directeur est un homme raisonnable, et je me charge de le prévenir. »

L'oncle Vincent arriva presque aussitôt après le départ du docteur. « J'entre et je sors, me dit-il en me forçant à rester couché. Je vous défends de me parler. J'étais hier à la campagne chez un vieil ami, sans cela vous m'auriez vu arriver tout de suite. Quand un homme a fait son devoir comme vous l'avez fait, on veut se donner le plaisir de lui serrer la main. Voilà qui est fait; au revoir, mon brave garçon. »

Marvéjols, quoiqu'il eût veillé une partie de la nuit, vint me serrer la main avant d'aller au bureau.

Comme il allait se retirer, je lui dis : « Avant de partir, souriez-moi, Marvéjols. »

Il me regarda avec surprise, croyant que je divaguais.

« J'aime beaucoup votre sourire, lui dis-je en rougissant.

— Vous n'êtes pas difficile, me répondit-il gaiement; mais puisque c'est votre idée, voilà un sourire, et puis en voilà un autre; la vue n'en coûte rien, et la mine est inépuisable. J'ai eu une fameuse idée de me raser les moustaches, ça fait que vous avez la vue du sourire complet. Encore un, et adieu! »

M. le directeur vint sur les dix heures. Il me serra

la main longuement, et me déclara qu'il me défendait absolument de mettre les pieds au bureau tant que le docteur ne me signerait pas mon *exeat*. Mes collègues s'étaient déjà partagé ma besogne, et Marvéjols s'en était attribué la plus grosse part.

Le docteur revint dans l'après-midi, m'ausculta, me fit beaucoup de questions, et finalement déclara qu'il ne fallait plus recevoir de visites jusqu'à nouvel ordre. Je lui sus gré d'avoir pris cette décision, car mes idées se brouillaient dans ma tête, et j'éprouvais une très grande difficulté à respirer.

CXVII

J'entrai le soir même dans une période de fièvre et de délire qui dura neuf jours pleins, du moins à à ce que l'on m'a dit depuis.

Le dixième jour, au matin, je me réveillai tout surpris, avec l'idée vague que j'avais dû dormir longtemps d'un sommeil très agité.

J'appelai Marvéjols d'une voix faible, sans me retourner. Marvéjols ne me répondit pas, par l'excellente raison qu'il n'était pas là : ce fut Fillette qui me répondit à sa place.

Elle s'approcha vivement de mon lit, se penchant tout près de ma figure, me demanda d'une voix douce :

« Mon cher enfant, me reconnaissez-vous ?

— Oui, mademoiselle.

— Il est sauvé ! dit-elle à quelqu'un qui était derrière elle. Zélie, allez prévenir le docteur. »

Quand Zélie sortit, sur la pointe des pieds, il me sembla qu'elle ne sortait pas seule. Je me demandai quelle était l'autre personne qui sortait avec elle ; mais j'avais la tête si faible que je ne m'inquiétai pas de savoir qui c'était. Je me mis à rêvasser les yeux ouverts, accablé d'une faiblesse délicieuse : je n'avais plus mal à la tête.

Au bout de quelque temps, je dis :

« Je crois que j'ai faim.

— C'est bon signe, me dit Fillette, en arrangeant mon oreiller ; mais vous ne pouvez manger sans la permission du docteur. »

Je ne répondis rien.

Le docteur arriva bientôt.

— Eh bien ? me dit-il en me regardant avec attention.

— Docteur, j'ai faim.

— Tant mieux ! »

Il me tâta le pouls et me serra la main : c'était comme une caresse. Je lui rendis son étreinte.

Ensuite je l'entendis qui chuchotait avec Fillette. Je pris patience en continuant de rêvasser, les yeux ouverts.

On m'apporta un potage très léger, que je savourai comme un véritable gourmand.

Il me sembla que j'avais repris des forces et que mes idées étaient bien plus claires.

« Où est Marvéjols? demandai-je à Fillette.

— Il va venir bientôt, à son heure habituelle; il est venu tous les jours.

— Comment, tous les jours?

— Oui; il y a neuf jours que vous êtes sans connaissance.

— J'ai donc été bien malade?

— Très malade; mais vous êtes sauvé, le docteur répond de vous.

— Et mon tuteur... l'a-t-on prévenu?

— Oui, mon enfant; mais ne vous agitez pas.

— Quand l'a-t-on prévenu?

— Dès le second jour.

— Alors il est ici, j'en suis sûr; je veux le voir. »

CXVIII

Il devait être sur le palier aux aguets, car aussitôt que Fillette eut entr'ouvert la porte, il entra sur la pointe des pieds

Comme il était très ému et qu'il s'efforçait de sourire d'un air indifférent, sa figure avait une expression si lamentable et si comique que je me mis à rire.

« J'aime mieux ça! dit-il en s'approchant de mon lit. Dans ces cas-là, on s'embrasse. »

Et il m'embrassa.

« Une fois n'est pas coutume, dit-il à Fillette en manière d'apologie.

— C'est si naturel, dit complaisamment Fillette.

— Hum! » fit mon tuteur d'un air de doute.

Il reprit :

« Et comme cela, mon pauvre garçon, te voilà remis. Quant à ce que tu as fait, ça t'honore et ça m'honore aussi, sans compter le plaisir... n'est-ce pas, mademoiselle, que c'est un grand plaisir quand on a élevé un jeune homme au doigt et à l'œil?... Ça t'honore. »

Mon tuteur, d'habitude, parlait peu : aussi je fus fort surpris de l'entendre en dire si long. Ce déploiement inusité d'éloquence tenait à deux causes. Je devinai facilement la première : il était très ému; la seconde, il me la révéla plus tard, tout naïvement. « Je parlais beaucoup, me dit-il, pour t'empêcher de parler. On a ses malices tout comme un autre! »

Il continua :

« Ça honore une ville : aussi le sous-préfet est venu prendre de tes nouvelles lui-même, parlant à ma personne. Si l'administration militaire n'est pas venue, c'est qu'il n'y a pas d'administration militaire à Orgeval; sans cela, sois persuadé qu'elle serait venue aussi. Elle n'y aurait pas manqué, l'administration militaire. Et même, j'aurais été plus à mon aise avec elle qu'avec l'administration civile. Conscrit, je suis rudement content de toi.

— Capitaine, lui demandai-je timidement, n'avez-vous pas reçu dernièrement une lettre de moi, avec un petit paquet?

— Caboche de bois! s'écria-t-il en se frappant le front de son point fermé. Voilà-t-il pas que j'oublie juste le plus essentiel. »

Tirant alors de différentes poches deux lettres,

une lettre cachetée et une qui était décachetée, un étui de pipe et un étui à lunettes, il déposa ces différents objets sur la cheminée. Ensuite il essuya ses lunettes, les mit sur son nez, et dit après avoir préalablement toussé :

« Mon garçon, j'ai reçu les objets mentionnés ci-dessus. J'ai lu la lettre (il pose l'index sur la lettre décachetée) ; j'ai déballé la pipe (l'index se pose sur la pipe) ; j'ai écrit la lettre que voici, et qui est arrivée un jour avant moi. Comme elle est de ma main et adressée à mon pupille, comme mondit pupile est hors d'état de la lire lui-même, je l'ouvre devant témoins, et je la lis. Hum !

« Mon garçon, l'idée est crânement gentille, et la lettre aussi. La pipe est digne d'un général, et j'ai pleuré comme un simple civil en pensant qu'elle sortait d'une tirelire. Ordre, économie, sentiment, tout y est; en foi de quoi j'ai signé après t'avoir dit du fond de mon cœur : Conscrit je suis content de toi ! »

Il avait cru de son devoir de lire d'une voix lente et d'un ton solennel cette lettre qu'il considérait comme une pièce quasi officielle, destinée à figurer dans mes états de service. Il la déposa solennellement sur la cheminée, ôta ses lunettes avec un reste

de solennité, et reprit de son ton ordinaire :

« Du reste, tout le monde est content de toi ici. L'inspection trouve tout en règle : pas de mauvaises fréquentations, pas de mauvaises habitudes, le fourniment en bon état et bien astiqué, sauf, bien entendu, la grande tenue qui a fait le plongeon, mais il y a force majeure ; pas de dettes, sauf... »

Je le regardai avec inquiétude.

« C'est peu de chose, dit-il ; mais si peu de chose que ce soit, cela t'aurait empêché de pouvoir dire : Je n'ai pas un sou de dettes.

— Mais, capitaine, à ma connaissance, je n'ai pas un sou de dettes.

— Voici ce que c'est, me répondit-il avec bienveillance. Comme je me promenais par la ville, qui est une jolie ville, j'arrive à un pont de pierre, qui est un joli pont. Un homme à jambe de bois m'arrête et me dit que je lui dois un sou pour avoir passé sur son pont. Je lui donne ou plutôt je lui paye le sou en question. Cet homme est un ancien soldat, et nous nous mettons à causer. De fil en aiguille, nous en venons à parler de ton affaire, et je lui dis carrément que tu es comme qui dirait mon garçon.

— Eh bien, me dit-il, votre garçon me doit un sou. Ce jour-là il a traversé mon pont sans payer. Je sais

bien qu'il avait autre chose en tête, mais les affaires sont les affaires; cet argent-là appartient à la ville, et quoique ce soit un brave garçon, je n'ai pas le droit de lui en faire la remise.

— C'est juste, voilà votre sou. »

CXIX

Je vis avec plaisir que mon tuteur s'était tout de suite attaché à Marvéjols. Seulement, il s'obstinait à l'appeler M. de Marvéjols; mais Marvéjols n'y regardait pas de si près.

Comme mes forces revenaient rapidement et que j'avais besoin de distraction, on me mit au courant de tout ce qui s'était passé pendant ma maladie. On me plaça sous les yeux quantité de cartes qui avaient été déposées à mon intention dans les mains des demoiselles Rocher. Outre les cartes, il y avait plusieurs lettres, entre autres une lettre du lieutenant Pierre, qui venait d'être nommé capitaine de frégate. Il me parlait du dévouement en homme qui s'y connaît. Les larmes me vinrent aux yeux, mais c'étaient des larmes délicieuses. Quelques lignes plus loin, je ne pus m'empêcher de sourire. « On s'ignore jus-

qu'au jour de l'épreuve, et vous voyez bien vous-même que vous avez le *cœur cornélien, car c'est très cornélien ce que vous avez fait là.* »

Les demoiselles Rocher me traitaient en enfant gâté, et je crois que si ma convalescence avait duré longtemps, je serais devenu capricieux et volontaire, comme tous les enfants gâtés.

Par une belle après-midi, mon tuteur me tenait compagnie, et nous causions tranquillement de toutes sortes de choses avec un abandon plein de charme. Depuis mon aventure, nos relations s'étaient considérablement modifiées, presque à notre insu. Il me considérait comme un homme, et il me parlait comme à un homme; moi j'avais cessé de le regarder comme un maître sévère, et, sans manquer au respect que je lui dois, je lui parlais avec plus de familiarité et d'ouverture de cœur.

« Capitaine, lui dis-je un jour, voulez-vous me faire un grand plaisir?

— Pourquoi pas?

— Permettez-moi de vous appeler mon oncle.

— Oui, mon neveu, » me répondit-il sans la moindre hésitation.

Fillette entra pour savoir si je n'avais besoin de rien.

« Si, mademoiselle, lui dis-je, j'ai besoin de quelque chose; ou plutôt, j'ai un caprice de malade.

— Voyons ce que c'est, me dit-elle, en bordant ma couverture.

— Je vous serais très reconnaissant si vous vouliez bien me lire quelques vers de Corneille, choisis parmi ceux que vous préférez. »

Elle rougit et se frotta les mains d'un air un peu troublé, mais elle ne fit pas la moindre objection. Elle alla au secrétaire, choisit un des volumes de Corneille, et vint s'asseoir à côté de moi.

Au seul mot de vers, mon oncle dressa l'oreille et ne put retenir un geste d'effroi. Mais aussitôt il se reprocha cette faiblesse, et se campa dans le fauteuil, en homme décidé à faire son devoir. Pour me faire plaisir, je crois qu'il aurait écouté sans sourciller la lecture du Coran en arabe.

Quand Fillette eut trouvé les passages qu'elle cherchait, elle me dit doucemeut :

« Faut-il que je commence?

— Oui, je vous en prie. »

D'une voix mal assurée, mais avec un ton si simple et si naturel qu'on se sentait touché dès l'abord, elle nous lut une scène d'*Horace*.

Je surveillais mon oncle du coin de l'œil. Il s'em-

brouilla dès l'abord dans toutes ces *fleurs de rhétorique*, et se fit expliquer le caractère et le rôle des personnages, qu'il appelait des *individus*. Fillette, qui connaissait son Corneille sur le bout du doigt, lui donna avec une patience inépuisable tous les éclaircissements qu'il lui plut de demander. Ces explications me furent fort utiles à moi-même, car je n'en savais pas plus long que lui.

CXX

Au bout de quelques instants, mon oncle s'agita avec une sorte d'inquiétude, et moi je sentis comme des frissons qui me parcouraient tout le corps.

Peu à peu, mon oncle se pencha en avant, et mit sa main droite sur ses yeux, comme pour les protéger contre le jour qui venait de la fenêtre. Si j'en juge par ce que je ressentais moi-même, il se voilait les yeux tout simplement par ce qu'il avait honte d'être ému.

Je me tournai lentement du côté du mur. Au milieu du trouble délicieux que faisait naître en moi la vision éblouissante d'un monde supérieur où fleurissent les sentiments sublimes et les nobles pensées,

je faisais un retour sur moi-même. Les héros de Corneille hésitent et luttent contre eux-mêmes ; ils ont des défaillances, bientôt rachetées par de sublimes dévouements, mais enfin ils ont des défaillances. Moi aussi j'avais lutté contre moi-même au moment de me jeter dans la Mérelle, et même j'avais bien failli ne pas m'y jeter, retenu par la crainte de mettre mes habits hors de service et de manquer le bal de M. le sous-directeur. Ce souvenir avait pesé sur mon cœur depuis ce jour-là, et il mêlait une sorte d'amertume au plaisir que j'éprouvais d'avoir fait ce que je devais. Tout au fond de moi-même, je craignais d'être un lâche. Les vers de Corneille enlevèrent la pierre qui me pesait sur le cœur. Car ils me firent comprendre quelque chose aux mystères et aux contradictions du cœur humain.

Mon oncle, n'y tenant plus, se leva brusquement, alla jusqu'à la cheminée, déchargea un grand coup de poing sur le marbre, et s'écria :

« Ça vous bat la charge dans la poitrine ! Et c'est vrai comme la vérité ; on est fait comme ça, il n'y a pas à dire, ou du moins on sent qu'on devrait être fait comme ça. Quel est le nom de l'individu ?

— Corneille, répondit Fillette en souriant.

— Je retiendrai ce nom-là. Corneille, Corneille !

Voyez-vous d'ici ce gredin-là faisant une proclamation la veille d'une bataille? On ne se serait pas fait tuer, non! Mon neveu, qu'est-ce que tu dis de cela? »

Je répondis à sa question par une question.

« Mon oncle, au moment du danger, avez-vous quelquefois éprouvé de l'hésitation, de la peur?

— De la peur, hum! le mot est un peu gros; mais j'ai éprouvé souvent une hésitation dans laquelle il y avait peut-être de la peur, après tout. Mais, par exemple, ça n'a jamais duré longtemps, et j'ai toujours fait mon devoir.

— Mon oncle, j'ai hésité au moment de faire ce que vous savez, et même je crois que j'ai eu peur.

— Oui, mais tu l'as fait tout de même, répondit-il triomphalement.

CXXI

— Alors, je ne suis pas un lâche!

— Jour de Dieu! un lâche! »

Ses sourcils se froncèrent, ses moustaches se hérissèrent, et il s'écria, les yeux à demi fermés :

« Est-ce que quelqu'un se serait permis?...

— Non, mon oncle. Mais c'est moi qui craignais d'être un lâche.

— Tu n'es qu'une bête! me répondit-il avec véhémence. C'est vrai aussi, reprit-il en s'adoucissant subitement, est-ce qu'on dit des sottises pareilles? Mademoiselle, je vous demande mille pardons de m'être emporté comme une soupe au lait. Je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis, mais je crois que cette lecture m'a un peu grisé. Je ne me serais pas oublié jusqu'à jurer, par hasard? »

Et il regardait Fillette avec une physionomie humble et suppliante.

« Non, monsieur, lui dit Fillette.

— Tant mieux! il n'aurait plus manqué que cela. Tiens, conscrit, il faut que j'aie le cœur net d'une chose qui m'a tracassé depuis ton départ. J'ai trop gardé mes distances avec toi. Mais j'avais mes idées sur la discipline et la hiérarchie. Je m'étais habitué, quand tu étais petit, à te faire marcher au doigt et à l'œil, et je ne me suis pas aperçu à temps que tu grandissais. J'aurais dû causer avec toi, et te parler de toutes ces choses-là. J'aurais dû te dire que le danger n'est pas une plaisanterie, et te prévenir qu'en présence du danger... diable! le mot ne me vient pas.

— La nature se révolte, lui suggéra doucement Fillette.

— C'est parfaitement cela; je vous remercie, mademoiselle; la nature se révolte. Du moment qu'on est prévenu, on se dit : Bon, c'est la charge en deux temps : premier temps, un petit haut le corps, c'est connu, je ne m'y laisse pas prendre; second temps, vlan ! l'affaire est dans le sac.

— Sans compter, dit Fillette, que plus le premier temps est pénible, plus on a de mérite à exécuter le second.

— C'est touché, cela ! dit mon oncle en regardant Fillette avec une profonde admiration. Tenez, mademoiselle, c'est vrai comme du Corneille.

— C'est du Corneille, répondit Fillette en train. Voici ce que Corneille dit :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

— Le mâtin ! » s'écria mon oncle en frappant dans ses mains.

Aussitôt il eut honte de l'expression qu'il venait de lancer; alors, rentrant sa tête dans ses épaules, il dit à Fillette :

« Faites excuse, mademoiselle, je n'ai pas l'habitude de parler devant des dames. Ça me manque, et

je crois bien que je suis trop vieux pour changer à cette heure. Mon neveu sera plus heureux que moi; il est à bonne école. Il peut vous attester que quand quelqu'un a fait quelque chose qui me plaît fort, je dis : « Voyez-vous ce mâtin-là! » C'est pour vous dire que je n'ai pas voulu faire affront à Corneille. Quand quelqu'un me déplaît, pour avoir fait quelque chose qui ne doit pas se faire, j'ai un autre mot bien plus vilain que celui-là. Seulement, me voilà sur mes gardes, et je suis bien sûr qu'il ne m'échappera pas. »

Je me mis à rire, Fillette aussi, et mon oncle se joignit à nous de très bon cœur.

En ce moment, on introduisit M. Hardiclairon.

Mon oncle, un peu interloqué par la correction et l'élégance de ses manières, garda un silence défiant jusqu'au moment où M. Hardiclairon lui dit, en me désignant d'un geste élégant de sa main fine et soignée :

« Un de mes meilleurs élèves, monsieur.

— Ah! vraiment? dit mon oncle en s'inclinant.

— En douze leçons d'une demi-heure, pas une de plus, il a appris le maintien, la démarche et les éléments les plus essentiels des danses de salon. »

Mon oncle s'humanisa soudainement.

« Monsieur, reprit-il, ce que vous me dites là me fait le plus grand plaisir. L'enfant a des moyens, et il apprendra tout ce qu'il voudra. Moi qui vous parle, je ne sais rien de rien, parce que de mon temps on n'en cherchait pas si long qu'aujourd'hui. Mais un de mes plus grands plaisirs, c'est de lui voir acquérir tout ce qui me manque. Il est là pour vous dire que je lui ai toujours répété : Apprends ce que tu ne sais pas; mange du pain sec, s'il le faut, mais apprends, apprends, apprends. »

CXXII

M. Hardiclairon, qui n'avait jamais beaucoup de temps à lui, s'excusa poliment de ne pas prolonger sa visite. Mon oncle le reconduisit en grande cérémonie. A la porte, ils se prirent les deux mains et luttèrent de courtoisie, mon oncle voulant reconduire le maître de danse jusqu'à la porte de la rue, et M. Hardiclairon jurant qu'il ne le souffrirait pas.

Il arriva ce qui nécessairement devait arriver. Mon oncle, moins fécond que mon maître de danse en formules de courtoisie, fut obligé de se déclarer

vaincu et d'en passer par où M. Hardiclairon voulut.

Quand il eut refermé la porte, il revint à pas lent vers mon lit, et me dit en hochant la tête d'un air pénétré :

« N'importe, c'est une belle chose que les manières. Ainsi, tu sais la démarche ?

— Assez bien,

— Et le maintien ?

— Un peu.

— Et les « choses » de la danse des salons.

— Je le crois. »

Il secoua de nouveau la tête, et d'un ton sentencieux :

« Le siècle marche, il n'y a pas à dire le contraire, reprit-il, le siècle marche. Ça nous enfonce ; mais je n'en suis pas fâché, parce que c'est dans l'ordre des choses, et ce qui est dans l'ordre des choses... tu comprends ?

— Oui, mon oncle ; mais j'ai encore un aveu à vous faire.

— Fais-le tout de suite, ça te soulagera.

— Vous disiez tout à l'heure que la charge contre le danger se fait en deux temps.

— Ce n'est pas dans la théorie, mais je le maintiens tout de même.

— Ce n'est pas seulement la peur qui m'a retenu : il y avait encore un autre motif aussi peu avouable que la peur.

— Alors le premier temps s'est décomposé en deux mouvements; va toujours.

— J'étais en costume de visite, comme qui dirait en costume de bal.

— Et tu avais peur de gâter ton fourniment?

— J'avais peur de gâter mon fourniment, parce que je n'avais pas devant moi la somme nécessaire pour le remplacer avant le bal de M. le sous-directeur.

— Ta masse, cependant...

— Je ne l'avais pas assez ménagée. »

Cette réponse le surprit désagréablement, et il se mit à me regarder d'un air perplexe; mais sa physionomie se rasséréna aussitôt.

— En somme, dit-il, tu as fait le saut périlleux quand même, et c'est l'essentiel. Quant à ta masse, j'en suis pour ce que j'ai toujours dit : Ce n'est pas tout bêtement de l'argent, c'est de l'indépendance, de la sécurité et de la dignité.

— Soyez tranquille, mon oncle, j'ai acquis de l'expérience à mes dépens. Je n'oublierai jamais que, faute de cent ou cent cinquante francs, j'ai failli

commettre une infamie et me préparer des remords pour ma vie tout entière.

— Pas un mot de plus. Tout ce que je puis dire maintenant, c'est que je ne regrette pas mon voyage, oh ! non, je ne le regrette pas. Je m'en irai même le cœur un peu gros de quitter tant de braves gens, à commencer par toi.

— Mais, mon oncle, pourquoi ne viendriez-vous pas habiter Orgeval ?

— Y penses-tu ? C'est une grande ville, Orgeval, à côté de notre pauvre bourg de Saint-Bié, et la vie doit y être horriblement chère ; et puis, je suis vieux, j'ai mes habitudes ; et puis, j'ai profité d'une bonne occasion et j'ai fait ma provision de bois pour deux ans. Je ne peux pas laisser perdre mon bois, et ce serait une folie de le faire transporter ici. Tu vois bien. Maintenant, pour te dire le fin fond de la chose, je passerais peut-être par-dessus tout cela, s'il y avait seulement une chambre à louer dans cette maison.

— Mais, mon oncle, nous pouvons nous loger tous les deux ailleurs.

— Jamais de la vie ! la maison où nous sommes t'a porté bonheur, et pour rien au monde je ne consentirais à t'en laisser sortir. N'insiste pas. Tu sais, mon enfant, quand je dis non, c'est non ! »

CXXIII

Mon oncle a beau dire, malgré mon affection pour les demoiselles Rocher, pour l'oncle Vincent et pour Marvéjols, je quitterais résolument Orgeval et ma petite chambre, si notre administration était représentée à Saint-Bié. Nous nous aimons plus que jamais, lui et moi, et à mesure qu'il vieillit, j'ai le cœur de plus en plus gros de le laisser tout seul.

Comme je connais l'exiguïté de ses ressources, je n'ose le prier de venir me voir à Orgeval; mais, par exemple, tous les ans, je passe mes huit jours de vacances à Saint-Bié. Toute l'année je mets de l'argent dans ma tirelire pour faire le voyage.

Mon oncle a beau vieillir, il reste droit et vert; seulement sa vue s'obscurcit un peu plus tous les ans. Mais si mon oncle change peu, il n'en est pas de même de la fameuse pipe d'écume; elle passe de la couleur citron à la couleur café au lait, puis à la couleur acajou; puis elle a l'air d'être en palissandre, et finalement on jurerait que c'est de l'ébène.

Ne pouvant pas aller vivre à Saint-Bié, je m'attache de plus en plus à Orgeval. J'avancerais peut-être

plus vite en courant d'un bout de la France à l'autre, mais je préfère avancer lentement sur place, au milieu de mes amis. Marvéjols fait comme moi, et au bout de dix ans le voilà sous-directeur.

Il m'est venu des soupçons de favoris, puis des favoris véritables. Je me suis sérieusement réconcilié avec mes anciens ennemis les classiques, et je m'en trouve bien. Je sens que mes idées s'étendent, que mon esprit se développe et que mes jugements sur les hommes et sur les choses prennent plus de rectitude et de consistance.

La dixième année de mon séjour à Orgeval, il m'arrive un grand chagrin et un grand bonheur. Le grand chagrin, c'est que la nièce des demoiselles Rocher réclame sa chambre, et que je suis forcé de la lui céder. Le grand bonheur, c'est que mon oncle n'a plus aucune raison de s'obstiner dans son idée de vivre seul à Saint-Bié. Sa provision de bois est brûlée depuis longtemps, et comme il ne se présente plus de bonne occasion, il se contente d'acheter du bois pour l'année courante. Il a perdu les quelques amis qui le retenaient à Saint-Bié ; il ne craint plus de me faire sortir de la maison des demoiselles Rocher, puisque mon expulsion est décidée.

Nous louons à frais communs une petite maison

qui a un petit jardin, deux fenêtres sur la rue, et deux fenêtres sur la Mérelle. Mon oncle pourra pêcher par la fenêtre, assis dans son fauteuil. Il fumera sa pipe sous la petite tonnelle. Cette perspective l'enchante, et je l'amène triomphalement par la patache de Louvencourt.

L'ancien *Lion d'Or* a fait honteusement faillite, et a été remplacé par un *Lion d'Or* très avenant qui se montre d'une grande complaisance pour nous aider, au moment où nous descendions de voiture, quoiqu'il sache bien que nous ne serons pas ses hôtes; car nous dînons ce soir-là chez les demoiselles Rocher. La politesse du *Lion d'Or* enchante mon oncle, et moi je suis très reconaissant au *Lion d'Or* de lui avoir rendu agréables les premiers moments de son séjour à Orgeval.

Quand nous rentrons chez nous à des heures indues, précédés de Zélie qui porte une lanterne, mon oncle refuse de se coucher avant d'avoir visité la maison du haut en bas. Tout en visitant la maison, nous devisons joyeusement, nous parlons beaucoup de l'oncle Vincent, qui se casse un peu (ce n'est pas bien étonnant, le voilà presque centenaire), des demoiselles Rocher, dont la tête branle un peu, mais dont le cœur est toujours aussi chaud et aussi géné-

reux, et enfin de la nièce des demoiselles Rocher.

Huit ou dix mois après l'arrivée de mon oncle, nous eûmes ensemble un long entretien, au fond du jardin, sous la tonnelle. Mon oncle résuma l'entretien par ces paroles mémorables :

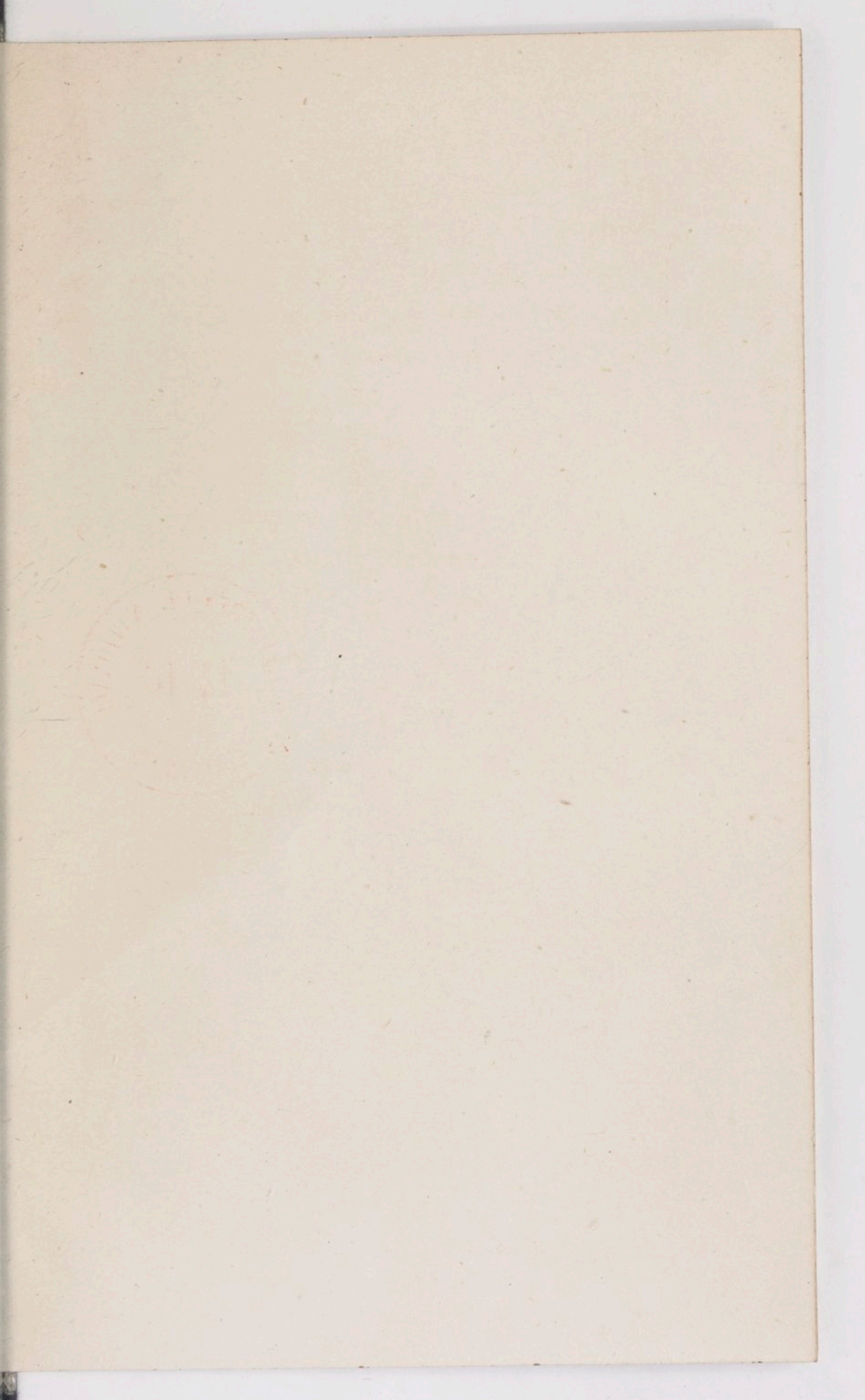
« C'est tout indiqué, et cela réussira. »

Je ne sais pas si c'était tout indiqué, mais le fait est que cela réussit, et l'ancien locataire des demoiselles Rocher devint, à quelque temps de là, leur neveu par alliance.



FIN

PARIS — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.



NOUVELLE COLLECTION

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

ILLUSTRÉE PAR NOS MEILLEURS ARTISTES

Format in-8 à 5 francs le volume broché

CARTONNÉ EN PERCALINE A BISEAUX, TRANCHES DORÉES, 8 FRANCS.

ASSOLLANT (ALFRED) : *Montluc le Rouge.* 2 vol. avec 107 gravures d'après SAHIB.
— *Pendragon.* 1 vol. avec 42 gravures d'après Gilbert.

BAKER (SIR SAMUEL While) : *L'enfant du naufrage.* 1 vol. avec 11 gravures.

CAHUN (L.) : *Les pilotes d'Ango.* 1 vol. avec 45 gravures d'après SAHIB.

COLOMB (Mme) : *Le violoneux de la sapinière,* 1 vol. avec 85 gravures d'après A. MARIE.
— *La fille de Carilès.* 1 vol. avec 96 gravures), d'après A. Marie.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Deux mères.* 1 vol. avec 133 gravures d'après A. MARIE.
— *Le bonheur de Françoise.* 1 vol. avec 112 gravures d'après A. MARIE.
— *Chloris et Jeanneton.* 1 vol. avec 105 gravures d'après SAHIB.
— *L'héritière de Vauclain.* 1 vol. avec 105 gravures d'après C. Delort.
— *Franchise.* 1 vol. avec 113 gravures d'après DELORT.
— *Feu de paille.* 1 vol. avec 98 gravures d'après TOFANI.

CORTAMBERT (R.) : *Voyage pittoresque à travers le monde.* 1 vol. avec 81 gravures.
— *Mœurs et caractères des peuples.* 2 vol. avec 120 gravures.

CORTAMBERT et **DESLYS** : *Le pays du soleil.* 1 vol. avec 35 gravures d'après Bayard, etc.

DAUDET (E.) : *Robert Darnetal.* 1 vol. avec 81 gravures d'après Sahib.

DEMOULIN (Mme) : *Les animaux étranges.* 1 vol. avec 172 gravures.

DESLYS (CH.) *Courage et dévouement,* histoires de trois jeunes filles, 1 vol. avec 31 gravures d'après F. LIX et GILBERT.
— *L'ami François.* 1 vol. avec 35 gravures.

ENAULT (L). *Le chien du capitaine.* 1 vol. avec 43 gravures d'après Riou.

ERWIN (Mme EMMA D') : *Heur et malheur.* 1 vol. avec 50 gravures d'après H. CASTELLI.

FATH (G.) : *Le Paris des enfants.* 1 vol. avec 60 gravures d'après l'auteur.

FLEURIOT (Mlle ZÉNAIDE) : *M. Nostradamus.* 1 vol avec 36 gravures d'après MARIE.
— *La petite duchesse.* 1 vol. avec 68 gravures d'après A. MARIE.
— *Grand cœur,* 1 vol. avec 45 gravures d'après C. DELORT.
— *Raoul Daubry,* chef de famille. 1 vol. avec 32 gravures, d'après DELORT.
— *Mandarine.* 1 vol. avec 96 gravures d'après DELORT.

GIRARDIN (J.) : *Les braves gens.* 1 vol. avec 115 gravures.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Nous autres* 1 vol. avec 128 gravures d'après BAYARD.
— *Fausse route.* 1 vol. avec 55 gravuresd'après Castelli.

GIRARDIN (J.) : *La toute petite.* 1 vol. ave 128 gravures d'après BAYARD.
— *L'oncle Placide.* 1 vol. avec 139 gravure d'après MARIE.
— *Le neveu de l'oncle Placide* 1re partie. A l recherche de l'héritier. 1 vol. avec 120 gra vures d'après MARIE.
— *Le neveu de l'oncle Placide.* 2e partie. la recherche de l'héritage. 1 vol. avec 9 gravures d'après A. MARIE.
— *Le neveu de l'oncle Placide.* 3e partie. L'héri tage du vieux Cob, 1 vol. avec 247 gra vures d'après MARIE.
— *Grand-Père.* 1 vol. avec 91 gravures d'aprè DELORT.

GOURAUD (Mlle J.) : *Cousine Marie.* 1 vol avec 86 gravures d'après A. MARIE.

GUMPERT (Mme TH. DE) : *Le monde des en fants* 1 vol. avec 125 gravures d'aprè JUNDT.

HAYES (le Dr I-J.) : *Perdus dans les glace* 1 vol. avec 50 gravures d'après CRÉPON, etc

HENTY (C.-A.) : *Les Jeunes francs-tireurs* 1 vol. avec 20 gravures d'après Janet-Lange

KINGSTON (W.-H.-G) : *Une croisière autou du monde.* 1 vol. avec 44 gravures.

ROUSSELET (L.) : *Le charmeur de serpents* 1 vol. avec 60 gravures d'après A. MARIE.
— *Les deux mousses.* 1 vol. avec 90 gravures d'apres SAHIB.

SAINTINE (X.-B) : *La nature et ses troi règnes,* causeries et contes d'un bon papa su l'histoire naturelle. 1 vol. avec 180 gravure d'apres FOULQUIER.
— *La mythologie du Rhin et les contes de l mère-grand.* 1 vol. avec 13 gravures d'apre G. DORÉ.

STANLEY (H.) : *La terre de servitude,* tra duit de l'anglais par LEVOISIN. 1 vol. ave 21 gravures

TOM BROWN, scènes de la vie de collège e Angleterre. Ouvrage imité de l'anglais pa J. GIRARDIN. 1 vol. avec 69 gravures d'apre Godefroy-Durand.

WITT (Mme de) née **GUIZOT** : *Une sœur.* 1 vol. avec 65 gravures d'après BAYARD.
— *Scènes historiques.* 1r série, contenant : Odette la suivante (1341-1347) ; l'Enfance d Pascal (1631-1647) ; Fouquet (1661-1680) ; Der rière les haies (1793-1794). 1 vol. avec 1 gravures d'après BAYARD.
— *Scènes historiques,* 2e série, contenant Saint et Roi ; Père et Fille ; Nolite confider principibus ; Une porte fermée ; De Charybd en Scylla ; La femme forte. 1 vol. avec 2 gravures d'après Bayard.
— *Légendes et récits pour la jeunesse.* 1 vol avec 18 gravures d'après PHILIPPOTEAUX.
— *Un nid.* 1 vol. avec 63 gravures d'aprè FERDINANDUS.

PARIS — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2



